

ERICH VON DÄNIKEN

retour aux étoiles



ROBERT LAFFONT

ERICH VON DÄNIKEN

**RETOUR
AUX ÉTOILES**

Arguments pour l'impossible

ROBERT LAFFONT

Traduit de l'allemand par Anne Gaudu

ÉDITIONS ROBERT LAFFONT

6 place Saint-Sulpice, 75006 Paris

Titre original :

ZURÜCK ZU DEN STERNEN

Argumente für das Unmögliche

Avec la collaboration de Wilhelm Roggersdorf.

Dessins d'Alix von Meibom

Econ Verlag GmbH, Düsseldorf et Vienne, 1969.

Traduction française : Éditions Robert Laffont, S. A., 1971

*Ce livre est dédié
à ma femme Elisabeth
et à ma fille Camélia
en signe de profonde recon-
naissance.*

Table des matières

Préface

- 1. Réalités interdites***
- 2. Sur la trace de la vie***
- 3. Un « chercheur du dimanche » pose des questions***
- 4. La mémoire acquise de l'humanité***
- 5. La sphère, forme idéale pour un engin cosmique***
- 6. Utopie hier, réalité demain***
- 7. Conversations à Moscou***
- 8. Exploration du passé et ses avantages***
- 9. Thème inépuisable : l'île de Pâques***
- 10. En route vers l'Inde - À cause des textes***
- 11. Les perversions de nos ancêtres***
- 12. Questions, questions, questions***

Bibliographie

Préface

Retour aux étoiles !

Retour ? Sommes-nous donc venus des étoiles ?

L'aspiration vers la paix, la quête de l'immortalité, la nostalgie des étoiles – tout cela fermente au plus profond de la conscience humaine et sans trêve cherche un accomplissement depuis les temps les plus reculés.

Cette impulsion profondément implantée en l'homme est-elle vraiment naturelle ? Ne s'agit-il réellement que de « désirs » humains ? Ne se cacherait-il pas autre chose derrière cette soif d'accomplissement, ce regret obsédant des étoiles ?

Je suis convaincu qu'un héritage transmis par les « dieux » garde toujours vivace en nous cette nostalgie des étoiles. Le souvenir de nos ancêtres terrestres et le souvenir de nos maîtres cosmiques agissent en nous en quelque sorte. Le développement de l'intelligence chez l'homme ne me semble pas avoir été uniquement le résultat d'une interminable évolution. D'ailleurs ce phénomène s'est produit avec trop de soudaineté. Je crois que nos ancêtres ont reçu leur intelligence des dieux, et

ceux-ci devaient disposer de connaissances qui firent aboutir rapidement ce processus.

Certes nous n'en trouverons guère de preuves sur cette terre si nous nous contentons de chercher avec les méthodes actuelles des sciences du passé. Sans aucun doute nous ne ferions ainsi que multiplier activement les collections de reliques humaines et animales déjà existantes. Chaque découverte a sa plaque numérotée, elle est déposée dans une vitrine de musée et soigneusement entretenue par des employés. Non, en utilisant seulement de telles méthodes, nous ne pouvons toucher au cœur du problème. En effet, il se trouve, j'en suis persuadé, dans cette grande interrogation : quand et à la suite de quoi nos ancêtres sont-ils devenus intelligents ?

Dans ce livre, j'essaie de proposer de nouveaux arguments à l'appui de ma théorie. Il doit relancer pacifiquement la réflexion sur le passé et l'avenir de l'humanité. Nous avons trop longtemps négligé de scruter notre passé le plus lointain avec l'audace de l'imagination. Il sera impossible de produire les preuves définitives et concluantes en une seule génération, mais progressivement la muraille qui sépare encore l'imaginaire de la réalité deviendra plus fragile. Je vais essayer de faire ma part en lui portant sans cesse des coups violents, par mes questions Peut-être réussirai-je. Peut-être ces questions, que posent également Jacques Bergier, Louis Pauwels et Robert Charroux, trouveront-elles des réponses de mon vivant.

Je remercie les innombrables lecteurs de « Présence des extraterrestres » pour leurs lettres et leur soutien.

Qu'ils considèrent « Retour aux étoiles » comme -une réponse à leurs encouragements.

Je remercie tous ceux qui m'ont aidé dans la rédaction de ce livre. Je l'ai écrit pendant mon séjour à la maison d'arrêt du canton de Graubünden, à Chur.

Erich von Däniken

1

Réalités interdites

Étapes de notre développement – Témoins de premier ordre – Un voyage interstellaire est-il possible ? – Nous devons pouvoir débrancher le moteur de la vie – Construction d'un cyborg – Retour aux étoiles à une vitesse mille fois supérieure à celle de la lumière.

En 1879, quand Thomas Edison inventa sa lampe à filament de charbon, en une nuit les actions des compagnies du gaz tombèrent. Le parlement britannique constitua une commission d'enquête chargée de vérifier les chances d'avenir de cette nouvelle méthode d'éclairage. Sir William Preece, directeur du Royal Post Office et président de la commission, communiqua le résultat de l'enquête à la Chambre des Communes : l'installation de la lumière électrique dans les foyers est pure chimère !

De nos jours les ampoules électriques brillent dans chaque maison du monde civilisé.

Déjà Léonard de Vinci, possédé par le rêve immémorial de l'humanité, s'élever dans les airs et voler, dessina pendant des dizaines d'années des plans de machines volantes qui se rapprochent étonnamment du modèle original de notre hélicoptère. Il le fit secrètement et cacha ses esquisses car il redoutait les tribunaux de l'Inquisition. Quand elles furent publiées en 1797, la réaction fut unanime : jamais des machines plus lourdes que l'air ne pourraient quitter le sol. Au début du siècle, le célèbre astronome Simon Newcomb estimait encore qu'il était impossible de concevoir une force permettant à de gros engins de parcourir de grandes distances dans les airs.

Quelques dizaines d'années plus tard des avions transportaient déjà d'énormes charges au-dessus des mers et des continents.

La revue scientifique *Nature*, qui est connue dans le monde entier, commentant en 1924 l'ouvrage du professeur Hermann Oberth, « Fusée interplanétaire », faisait remarquer que le projet de fusée spatiale ne serait probablement réalisé que juste avant la disparition totale de l'humanité. Et même dans les années 40, alors que les premières fusées avaient déjà quitté la terre et avaient parcouru des centaines de kilomètres, les médecins estimaient que tout voyage de l'homme dans l'espace était irréalisable parce que le métabolisme humain ne pourrait supporter l'état d'apesanteur au-delà de plusieurs jours.

Mais voilà longtemps que nous sommes habitués aux fusées, l'humanité n'a pas totalement disparu et manifestement le métabolisme humain, en dépit de toutes les prédictions, supporte parfaitement l'état d'apesanteur.

À un moment donné, il faut se passer de la preuve de la réalisation technique d'une idée nouvelle qui bouleverse l'humanité, c'est mon opinion. Il y a toujours eu au départ les spéculations de prétendus illuminés qui devaient supporter les attaques violentes ou bien, ce qui est encore plus difficile à digérer, les sourires apitoyés de leurs contemporains.

J'avoue sans détour que je suis aussi un illuminé en ce sens, mais je ne vis pas avec mes spéculations dans une « splendide isolation ». Déjà un grand nombre de savants de l'Est et de l'Ouest tiennent compte dans leurs raisonnements de l'idée que j'avance : dans les premiers temps de l'humanité des intelligences venues d'autres planètes ont rendu visite à la terre.

Aux U. S. A. j'ai rencontré le professeur Charles Hapgood et il m'a confié que Albert Einstein, qu'il avait connu personnellement, avait accueilli très favorablement l'idée d'une visite sur notre planète d'intelligences extraterrestres au cours de la préhistoire.

À Moscou le professeur Josif Samuilovitch Shklovskij, l'un des premiers astrophysiciens et radioastronomes de notre temps, m'a affirmé qu'il était persuadé que la terre avait reçu au moins une fois la visite d'habitants du cosmos.

Carl Sagan, biologiste planétaire bien connu, n'écarte pas non plus l'éventualité « que la terre ait reçu au moins une visite de représentants d'une civilisation extraterrestre au cours de son histoire ».



Depuis l'antiquité la plus reculée, l'homme est fasciné par l'idée de s'élever dans les airs, comme sur cette peinture rupestre de l'âge de pierre, désert de Libye (Photo Göllner).

Et le « père des fusées », Hermann Oberth, m'a dit textuellement : « J'estime que la visite d'une race extra-terrestre sur notre planète est très vraisemblable. »



Le personnage représenté sur cette peinture de Tin-Tazarift, dans les montagnes Tassali, paraît engoncé dans un costume de cosmonaute avec instruments de guidage sur les épaules et antennes sur le casque (Photo Henri Lhote. Éditions Arthaud).

Il est réconfortant de pouvoir constater qu'à l'heure actuelle la science, impressionnée par la réussite des vols interplanétaires, commence à s'intéresser fortement à des idées qui, il y a seulement quelques dizaines d'années, étaient totalement à bannir. Et je suis persuadé qu'avec chaque fusée partant pour l'espace l'opposition d'usage à ma théorie des « dieux » s'affaiblit un peu plus.

Il y a seulement dix ans, parler de l'existence dans l'univers d'autres créatures intelligentes était de la folie. Aujourd'hui personne ne met plus sérieusement en doute l'existence d'une vie extraterrestre. Quand, en novembre 1961, onze personnalités scientifiques qui venaient de tenir une conférence secrète à Green Bank (Virginie) se séparèrent, elles s'étaient mises d'accord sur une formule qui dénombrerait jusqu'à 50 millions de civilisations dans notre seule galaxie.

Roger A. Mac Gowan, haut fonctionnaire de la NASA à Redstone, est même arrivé au chiffre de 130 millions de civilisations possibles dans le cosmos, en vertu des découvertes les plus récentes. Ces évaluations paraissent relativement modestes et prudentes à partir du moment où l'on sait que la « clé de la vie » – c'est-à-dire la production de toute vie à partir des quatre bases : adénine, guanine, cytosine, thymine – régit tout le cosmos. L'univers devrait littéralement fourmiller de formes de vie.

À l'heure actuelle, devant le harcèlement des faits, on admet à contrecœur qu'un voyage spatial à l'intérieur de notre système solaire est concevable mais on s'empresse d'ajouter que les voyages interstellaires paraissent impossibles à cause de l'énormité des distances. De cette façon, par un tour de prestidigitateur, on fait sortir du chapeau cette constatation : étant donné que nous ne pourrions jamais entreprendre de voyages interstellaires, à aucune époque antérieure notre terre n'a pu recevoir la visite d'intelligences étrangères ; en effet, elles auraient eu elles aussi à franchir les espaces interstellaires. Basta !

Mais pourquoi donc un voyage interstellaire serait-il irréalisable ?

D'après les vitesses qui nous paraissent accessibles aujourd'hui, on calcule par exemple que le voyage jusqu'à l'étoile fixe la plus proche de nous, Alpha Centauri, distance de 4,3 années-lumière, durerait quatre-vingts ans, donc qu'aucun être humain ne survivrait à l'aller et retour. Ce calcul est-il juste ? Il est vrai que la durée moyenne de la vie humaine est actuellement de 70 ans. La formation d'un pilote de l'espace est compliquée, même le jeune homme le plus intelligent ne pourrait subir les épreuves finales avant d'avoir 20 ans. Et on n'enverra sans doute plus dans une expédition spatiale un postulant âgé de plus de 60 ans. Pour être astronaute, on dispose donc tout juste de 40 ans. Cela semble parfaitement logique : 40 années ne suffisent pas pour une expédition interstellaire !

Mais c'est une fausse conclusion ! Un simple exemple montrera pourquoi, et il prouve en même temps à quel point nous sommes enfermés dans nos vieilles catégories mentales dans tous nos projets d'avenir. On me fait un calcul précis dont le résultat démontre qu'il est impossible à une bactérie de partir du point A pour arriver au point B parce que les microbes ne se déplacent qu'à la vitesse X et que ni le courant ni les chutes d'eau ne peuvent augmenter la vitesse X de plus de Y pour cent au maximum. Cela paraît convaincant. Mais il y a une erreur de raisonnement dans le calcul ! En effet, la bactérie peut aller de A à B par des voies très diverses. Nous pouvons par exemple la congeler. Puis le cube de glace contenant la bactérie voyage en avion de A à B ! On fait fondre la glace, le microbe est arrivé à bon port !

Oui, me répliquera-t-on, si vous débranchez le moteur vital ! Cela me paraît être une méthode applicable et de plus extrêmement pratique pour le transport des microbes – de même je pense (et c'est pourquoi j'ai donné cet exemple) que nous avons précisément atteint le stade où nous devons renouveler nos méthodes dépassées.

Que, dans un avenir qui n'est pas si lointain, les astronautes pour leurs vols interstellaires puissent hiberner, se réveiller à une date bien déterminée et reprendre toutes leurs facultés, c'est un pronostic que je fais et qui n'est certainement pas une chimère malgré toutes les objections. Le professeur Alan Sterling Parkes, membre du « National Institute for Medical Research » à Londres, a exprimé l'opinion que dès le début de 1970 la science médicale sera en mesure de maîtriser une méthode qui permettra de conserver indéfiniment à de basses températures les organes destinés aux transplantations.

Eh bien, un tout est toujours formé de parties, je suis donc convaincu de mon pronostic.

Dans les expériences sur les animaux on se heurte toujours à un problème qui n'a pas encore été résolu : comment maintenir en vie les cellules du cerveau qui, si elles ne sont pas alimentées en oxygène, meurent rapidement ? Le simple fait que des chercheurs de l'aviation US et aussi de firmes comme la General Electric et la Rand Corporation s'emploient en permanence à l'étude de ce problème prouve avec quel sérieux on en cherche la solution. Les premiers résultats connus nous viennent de la Western Reserve School of Medicine de Cleveland (Ohio) : cinq cerveaux de singes séparés du corps

ont été maintenus en vie pendant une heure. Il était indéniable que les cerveaux isolés réagissaient aux bruits.

Ces recherches s'inscrivent dans le vaste domaine de la construction du cyborg (abréviation de « cybernetic organ »). Herbert W. Franke, physicien et cybernéticien allemand, a exprimé au cours d'une interview une idée qui est encore sensationnelle pour notre époque : dans les dix ans à venir, des vaisseaux spatiaux partiront pour des planètes inconnues sans astronautes et rechercheront dans l'univers la présence d'intelligences extraterrestres. Patrouilles spatiales sans astronautes ? Franke pense que les appareils électroniques seront guidés par un cerveau séparé du corps humain. Ce cerveau isolé, baignant dans un liquide nutritif demandant à être continuellement réapprovisionné en sang neuf, serait le centre de commandement du vaisseau spatial. Franke croit que le cerveau d'un fœtus serait le plus indiqué pour la préparation parce qu'il serait vierge de tout processus mental et emmagasinerait sans difficultés les normes et les informations nécessaires pour les tâches spécifiques du voyage spatial. Ce cerveau ainsi préparé n'aurait pas conscience de son humanité. « Les excitations que nous connaissons seraient étrangères au cyborg. Pour lui il n'y aurait pas de sentiments. Le cerveau humain isolé se présente comme l'envoyé de notre planète. »

Roger A. Mac Gowan a également prévu un cyborg, mi-être vivant mi-machine. Dans l'idée de ce praticien, le cyborg deviendra finalement un « être » électronique complet dont les fonctions seront programmées dans un cerveau isolé et transformées en ordres par ce cerveau.

Le père jésuite Paul Overhage, de Francfort, dont la réputation, en tant que biologiste est grande, a commenté ainsi ce fantastique projet d'avenir : « On ne peut pratiquement pas douter de la réussite de ce projet car les progrès rapides de la biotechnique facilitent chaque jour un peu plus les expériences de ce genre ».

Dans les vingt dernières années, la biologie moléculaire et la biochimie ont suivi et mené à terme une évolution accélérée qui a littéralement culbuté certains éléments essentiels des anciennes connaissances et méthodes médicales. La possibilité de ralentir le processus du vieillissement ou bien de le suspendre totalement pendant une certaine période est admise ; de même la fantastique construction d'un cyborg n'est déjà plus du domaine de la pure utopie.

Naturellement ces projets entraînent des problèmes éthiques et moraux dont la solution présentera probablement de plus grandes difficultés que le travail médico-technique lui-même. Mais tout cela ne jouera pratiquement plus aucun rôle quand on considérera cette autre possibilité, tout à fait vraisemblable, à savoir qu'un jour il existera des vaisseaux spatiaux qui atteindront des vitesses si incroyables que les distances cosmiques pourront être franchies par des astronautes, même si le processus du vieillissement suit son cours normal. La solution de ce phénomène technique est donnée par la dilatation du temps, bien connue des savants.

Cela nous amène à comprendre ceci : pour les membres d'une expédition interstellaire les « années terrestres » ne jouent absolument aucun rôle ! Dans un vaisseau spatial qui ne se déplace qu'à la vitesse de la

lumière, le temps se traîne péniblement tandis que sur la planète de départ il galope toujours. Des formules mathématiques permettent de le calculer avec précision. Aussi incroyable que cela paraisse, on ne nous demande pas de croire à ces calculs : leur justesse est prouvée !

Nous devons nous débarrasser de notre représentation du temps, c'est-à-dire du temps terrestre. Le temps peut être manipulé grâce à la vitesse et à l'énergie. Les enfants de nos enfants voyageurs de l'espace feront sauter les barrières temporelles.

Ceux qui doutent de la possibilité technique de voyages interstellaires avancent un argument qui mérite d'être examiné minutieusement. Ils disent ceci : en admettant qu'un jour on construise des propulseurs de fusée atteignant une vitesse de 150000 km/s et plus, un voyage interstellaire resterait impossible parce que, à une telle vitesse, la plus petite particule de l'univers heurtant l'enveloppe extérieure du vaisseau spatial aurait à elle seule la puissance de destruction d'une bombe. Pour le moment il ne faut pas prendre cette objection à la légère, sans aucun doute. Mais pour combien de temps encore ? Aux U. S. A. et en U. R. S. S. on pense déjà à la fabrication de cercles protecteurs électromagnétiques destinés à éloigner du vaisseau spatial les particules dangereuses planant dans l'espace. Les projets de recherche ont déjà abouti à des résultats partiels très importants.

Les sceptiques pensent également qu'une vitesse de plus de 300000 km/s fait définitivement partie du domaine de l'utopie, Einstein ayant prouvé que la vitesse de la lumière représente la limite absolue de

l'accélération. Cette objection n'est également valable que si l'on part du principe que les vaisseaux spatiaux de l'avenir seront propulsés comme aujourd'hui grâce à l'énergie de millions de litres de carburant et devront parcourir l'espace en transportant cette source d'énergie. Les radars opèrent avec des ondes atteignant 3 000 000 de km/s ; mais quel est le rapport entre les ondes et la propulsion des vaisseaux spatiaux dans l'avenir ?

Louis Pauwels et Jacques Bergier ont écrit un livre qui n'a pas encore été publié en France et dont le titre est *la Planète des possibilités impossibles*. Dans ce livre, ils décrivent le fantastique projet d'un savant russe, P. K. Stanjukovitch, membre de la « commission des voyages interplanétaires » à l'Académie des sciences de l'U. R. S. S. Stanjukovitch a fait le projet d'une sonde spatiale propulsée par de l'antimatière. Étant donné que la vitesse de la sonde est proportionnelle à la fréquence de l'émission des particules, le professeur moscovite et son équipe ont eu l'idée de construire une « lampe volante » qui fonctionnerait par émission de lumière et non de gaz brûlant. Les vitesses que ce procédé permettrait d'atteindre sont énormes. Jacques Bergier en a tiré les conclusions suivantes : les occupants d'une telle « lampe volante » ne s'apercevraient de rien du tout. La pesanteur dans le vaisseau spatial serait la même que sur la terre. Ils auraient l'impression que le temps s'écoulerait normalement. Mais en quelques années ils atteindraient les étoiles les plus lointaines. Au bout de 21 ans, de leur temps à eux, ils se trouveraient en plein cœur de notre Voie lactée, distante de 75 000 années-lumière. Au bout de 28 ans, ils atteindraient la nébuleuse d'Andromède, galaxie la plus proche de nous ; la

distance qui la sépare de la terre est de 2250000 années-lumière.

Le professeur Bergier, savant de renommée mondiale, insiste sur le fait que ces calculs n'ont rien mais absolument rien à voir avec de la science-fiction, car Stanjukovitch a vérifié en laboratoire une formule que toute personne sachant se servir d'une table de logarithmes pourrait contrôler. Si, d'après l'exemple soviétique, nous faisons ce calcul, nous trouverions que 65 années de temps cosmique s'écouleraient seulement pour l'équipage de la « lampe volante » contre 4 millions et demi d'années sur notre planète !

Dans les profondeurs obscures de l'avenir se prépare une évolution dont je suis moi-même incapable de m'imaginer les effets, même en me livrant aux plus folles conjectures. En 1967, Gerald Feinberg, professeur de physique théorique à l'université de Columbia dans le New Jersey, a publié dans la revue scientifique *Physical Review* sa théorie des tachyons (tachyon vient du mot grec *tachys*, qui signifie rapide). Il ne s'agit absolument pas de considérations utopiques mais d'une recherche scientifique faite avec sérieux.

Voici en quelques mots la théorie des tachyons : d'après la théorie einsteinienne de la relativité, la masse d'un corps est proportionnelle à l'accroissement de sa vitesse. Une masse (= énergie) atteignant la vitesse de la lumière serait infiniment grande. Feinberg obtint la preuve mathématique qu'il existe un « pendant » à la masse einsteinienne, c'est-à-dire des particules qui se déplacent à une vitesse infinie mais s'affaiblissent à mesure qu'elles approchent de la vitesse de la lumière. D'après Feinberg, les tachyons sont des billions de fois

plus rapides que la lumière mais ils cessent d'exister lorsque leur vitesse est réduite ou descend en dessous de celle de la lumière.

De même que la théorie de la relativité (sans laquelle la physique et les mathématiques ne pourraient plus fonctionner de nos jours) n'a reçu pendant des dizaines d'années qu'une preuve mathématique, ainsi les tachyons n'en sont pas encore au stade expérimental, on ne possède pour l'instant qu'une preuve mathématique. Feinberg est en train de chercher la preuve expérimentale.

J'ai une telle confiance en l'avenir que mon imagination suit mon enthousiasme quand j'entends parler de telles recherches. Il nous est arrivé si souvent dans le passé, au siècle dernier, de voir l'impossible devenir finalement un produit fabriqué industriellement. C'est pourquoi je me permets de développer une idée qui, comme je l'ai dit, est encore toute neuve.

Supposons...

Si l'on arrivait à créer artificiellement des tachyons ou à les « saisir », il serait possible également de les transformer en énergie de propulsion pour sondes spatiales. En ce cas – c'est une hypothèse – on commencerait par amener le vaisseau spatial à la vitesse de la lumière avec l'aide d'un engin propulseur aux photons. La vitesse de la lumière atteinte, des computers mettraient automatiquement en branle l'engin propulseur aux tachyons. À quelle vitesse se déplacera alors le vaisseau spatial ? Une vitesse cent fois, mille fois supérieure à celle de la lumière ? Personne ne le sait encore ; on suppose qu'en dépassant la vitesse de la lumière, on sortira de ce qu'on appelle l'espace einsteinien et que le

vaisseau spatial sera projeté dans un espace supérieur non encore défini. Mais à cette étape véritablement stellaire du voyage spatial, le facteur temps deviendra presque insignifiant.



Un monument aux « dieux » qui voyagent dans l'espace ? Sur cette stèle à Santa Lucia Cotzumalhuapa (Guatemala), le personnage représenté en bas à droite est particulièrement intéressant : Il est vêtu comme l'un de nos cosmonautes (Muséum Volkerkunde, Berlin).

Je connais beaucoup de secteurs de recherche dont finalement les résultats servent avant tout les voyages interstellaires. J'ai visité un certain nombre de laboratoires, je me suis entretenu avec les savants. On ignore le nombre de physiciens, chimistes, biologistes, physiciens atomistes, parapsychologues, généticiens et ingénieurs dont les travaux permettront à l'homme de retourner dans le monde des étoiles – très souvent on les rassemble sous l'appellation de « recherche futuriste » mais l'expression est assez impropre.

À mon avis, l'intelligence humaine commet une erreur quand, cédant à la pression des preuves apportées par la technique progressiste, elle reconnaît qu'on exploitera un jour l'espace cosmique mais s'obstine en même temps à combattre l'idée qu'il puisse exister dans l'univers des intelligences qui ont maîtrisé l'espace interstellaire des millénaires avant nous et ont pu ainsi rendre visite à notre planète.

Étant donné que depuis toujours on fait entrer dans le crâne des écoliers l'idée présomptueuse que l'homme est le « couronnement-de la création », l'existence il y a des milliers d'années de créatures intelligentes supérieures au couronnement de la création est bien une perspective révolutionnaire et déplaisante. Aussi désagréable qu'elle soit, nous devrions nous y accoutumer !

2

Sur la trace de la vie

Peut-on créer la vie à partir de la matière inanimée ? – Les expériences du docteur Stanley Miller – On peut produire « de la vie » en laboratoire – Une déclaration présidentielle à propos d'un événement scientifique – Comment la femme est-elle née ? – Une explication du péché originel.

Dans mon livre *Présence des extraterrestres*, j'ai avancé l'idée que « Dieu » a créé l'homme à son image par le moyen d'une mutation artificielle. J'ai émis la supposition que l'homo sapiens avait été différencié du singe par une mutation dirigée. Pour avoir dit cela, j'ai été violemment critiqué.

Jusqu'à présent on n'a pas cherché les origines de la naissance et de l'évolution de l'homme ailleurs que sur notre planète ; je fais donc preuve d'audace, c'est exact, quand je dis que des êtres extraterrestres ont pu intervenir dans ce processus. Que cette idée soit seulement admise et la belle ordonnance de notre arbre généalogique – les singes abandonnent les arbres, muent et de-

viennent les ancêtres de l'homme – est bouleversée. Depuis que Charles Darwin a proposé sa théorie de la sélection naturelle, on dirait que tous les fossiles découverts, en partant du singe préhistorique pour arriver à l'homo sapiens, ont été des preuves concluantes du darwinisme.

Quand le professeur Johann Carl Fuhlrott (1804-1877) découvrit quelques vieux ossements dans la vallée de Neander près de Düsseldorf et en tira « l'homme de Néandertal », qui vécut pendant la dernière période interglaciaire et au début de la glaciation de Würm, donc il y a environ 120000 ans au plus tôt et 80 000 ans au plus tard, il bâtit la théorie de l'homme-singe sur cette découverte. Le monde des savants entra en ébullition. Certains adversaires de Fuhlrott, imbus de religion, n'eurent guère de succès quand ils objectèrent qu'il ne pouvait exister d'homme fossile parce qu'il ne devait pas exister d'homme fossile.

Outre le néandertalien, il y a encore beaucoup d'autres types. À El Fayum, près du Caire, on a retrouvé le jarret d'une forme de primate. Ce jarret fut daté de l'oligocène, c'est-à-dire d'une période qui remonte à 30 ou 40 millions d'années. Si c'était exact, on aurait la preuve que des créatures anthropoïdes ont existé bien avant le néandertalien. On a également découvert des fossiles prouvant l'existence d'homininiens en Angleterre, en Afrique, en Australie, à Bornéo et ailleurs.

Que démontrent ces découvertes ?

Qu'on ne peut rien dire de précis parce que chacune d'elles ou presque remet en question les dates qui viennent tout juste d'être publiées dans les manuels. Malgré le nombre des découvertes, il convient de constater que

les repères qu'elles nous offrent sont beaucoup trop insuffisants pour nous permettre d'apercevoir la continuité historique de la naissance et de l'évolution de l'homme. Certes, nous pouvons suivre avec netteté, sur des millions d'années la trace de l'évolution depuis les anthropiens jusqu'à l'homo sapiens, mais sur l'apparition de l'intelligence, nous sommes loin de connaître quoi que ce soit d'aussi concluant. Il existe un minimum d'indications sur les temps les plus reculés mais en aucun cas nous ne pouvons en faire un tout.

Jusqu'ici je n'ai pas pu obtenir une explication convaincante de l'apparition de l'intelligence chez l'homme. Le nombre des spéculations et des théories sur les circonstances de ce « miracle » est élevé. C'est pourquoi je crois que ma théorie a droit comme une autre à l'attention et à l'examen.

Alors que notre devenir s'est étendu sur des milliards d'années, il semble que l'intelligence ait été *là* d'une heure à l'autre. Si nous comptons en millions d'années, nous pouvons bien dire que cet événement a été *soudain*. Alors qu'ils étaient tout juste des anthropiens, nos ancêtres créèrent ce qu'on appelle la civilisation humaine au cours d'une évolution étonnamment rapide. Pour cela il a bien fallu que l'intelligence existât soudain ! Il fallut des centaines de millions d'années pour que les anthropiens apparaissent à la suite de mutations naturelles. À partir de là se produisit une évolution foudroyante, passant par le stade des hominidés. Tout à coup, il y a de cela 40 000 ans, des progrès énormes sont accomplis : le bâton est utilisé comme arme, pour la chasse on invente l'arc, le feu est reconnu comme une puissance secourable, des coins de pierre

deviennent des outils, sur les parois des cavernes apparaissent les premières peintures. Mais 500000 ans séparent les premières manifestations d'une activité technique, la poterie, et les premiers objets découverts dans des habitations d'homininiens ! Loren Eiseley, professeur d'anthropologie à l'université de Pennsylvanie, a écrit que l'homme a mis des millions d'années pour se dégager du monde animal et que les caractéristiques humaines lui sont venues très lentement : « Il n'y a qu'une seule exception : selon toute apparence son cerveau a connu un développement qui allait en s'accéléralant et c'est en cela que l'homme s'est définitivement séparé des espèces voisines. » Qui nous a apporté la pensée ?

Bien que les efforts des anthropologues m'inspirent beaucoup de respect, je voudrais dire très franchement que cela ne m'intéresse pas particulièrement de savoir en quelle période de la préhistoire on peut situer l'apparition des canines chez les anthropoïdes ou chez les hominidés en étudiant les fossiles. Je ne crois pas non plus qu'il soit si important de savoir à quelle date le premier homme a utilisé des outils en pierre. De même que je crois évident le fait que l'homme originel était l'être vivant le plus intelligent de notre planète, il me semble logique que les dieux aient choisi précisément *cet être-là* pour le soumettre à une mutation artificielle. Ce qui m'intéresse, c'est de savoir *quand* l'homme originel introduisit pour la première fois dans ses relations sociales des valeurs morales telles que la fidélité, l'amour, l'amitié. Sous quelle influence se trouvaient nos ancêtres quand ils subirent ce changement ? Qui leur apporta des sentiments comme le respect ? Qui leur donna le sens de la pudeur dans l'acte sexuel ? Y a-t-il une explication plausible au fait que brusquement

les sauvages se vêtirent ? On parle de modifications du climat ou de variations atmosphériques, mais cela ne me convainc pas parce qu'il y avait déjà des variations atmosphériques auparavant. On dit également que les anthropoïdes ont eu le désir de se parer ! Si cette explication était bonne, les gorilles, les orangs outans ou les chimpanzés sauvages devraient un jour ou l'autre commencer à se couvrir de bijoux ou à enfiler des pantalons !

Pourquoi les anthropiens, alors qu'ils sortaient tout juste de l'existence animale, se mirent-ils soudain à enterrer leurs semblables ?

Qui donna aux sauvages le conseil de concasser, de broyer les graines de certaines plantes *sauvages*, de verser de l'eau dessus et de faire cuire cette bouillie pour s'en nourrir ?

Pourquoi les anthropiens n'ont-ils rien appris pendant des millions d'années et pourquoi l'homme primitif apprit-il brusquement tant de choses ? Je suis réellement obsédé par cette question. Lui a-t-on accordé trop peu d'importance jusqu'à présent ?

Les recherches ayant pour but l'explication des origines de l'homme sont intéressantes et méritent qu'on s'y attache.

À mon avis, il est au moins aussi intéressant de chercher à savoir pourquoi, comment, grâce à quoi et à partir de quand l'homme est devenu intelligent.

Loren Eiseley écrit : « Or actuellement nous devons estimer que l'apparition de l'homme est récente étant donné le caractère foudroyant de ce phénomène. Nous avons toutes les raisons de croire que, sans préjudice

des forces qui ont pris part à la formation du cerveau humain, une lutte pour l'existence farouche et prolongée entre plusieurs groupes humains n'a pu engendrer ces grandes facultés intellectuelles que nous rencontrons de nos jours chez tous les peuples de la terre. Quelque chose d'autre, un autre facteur de développement, a dû échapper à l'attention des théoriciens de révolution. »

Voici exactement quelle est mon idée : jusqu'à présent, tous les raisonnements ont laissé de côté un aspect décisif. Vraisemblablement il ne sera guère possible de combler les lacunes sans examiner la théorie de la visite d'intelligences étrangères sur notre planète et sans vérifier si ces intelligences ne doivent pas être considérées comme responsables d'une modification artificielle des facteurs héréditaires, d'une manipulation du code génétique, de la soudaineté et de l'apparition de l'intelligence... En ce sens je vais ajouter quelques lignes qui renforcent mon idée de la création de l'homme par des « dieux » extraterrestres.

En 1847 Justus von Liebig écrivait dans sa 23^e « lettre sur la chimie » : « Celui qui a pu observer de l'ammoniaque, de la chaux phosphatée ou de la potasse pourra difficilement croire de prime abord qu'un germe organique capable de se reproduire et de se développer peut se former à partir de ces matières sous l'action de la chaleur, de l'électricité ou de toute autre force naturelle... » Ce grand chimiste disait également que seul un dilettante pouvait penser que la vie était née à partir de la matière inanimée. Aujourd'hui nous savons que c'est pourtant ce qui s'est produit.

Pour nos chercheurs, la première vie est apparue sur la terre il y a 1 million et demi d'années. Le professeur Hans Vogel écrit : « À cette époque la terre nue et le vaste océan primitif étaient entourés d'une atmosphère qui ne contenait pas encore d'oxygène. Le méthane, l'oxygène, l'ammoniac, la vapeur d'eau, peut-être aussi l'acétylène et le cyanogène, formaient une enveloppe autour de la terre encore vide de vie. C'est dans un tel milieu que la vie dut pour la première fois apparaître. »

Dans leurs efforts pour découvrir la trace de l'apparition de la vie, les savants ont essayé de créer de la matière organique à partir de matière inorganique en reconstituant l'atmosphère originelle.

Le professeur Harold Clayton Urey, prix Nobel américain, a eu l'idée que l'atmosphère originelle était incomparablement plus favorable au passage des rayons ultraviolets que l'atmosphère qui entoure actuellement la terre. C'est pourquoi il a encouragé son collaborateur, le docteur Stanley Miller, à vérifier expérimentalement si, dans l'atmosphère originelle reconstituée en laboratoire, on pouvait voir se former les acides aminés nécessaires à l'existence de toute vie. Stanley Miller fit ses premiers essais en 1953.

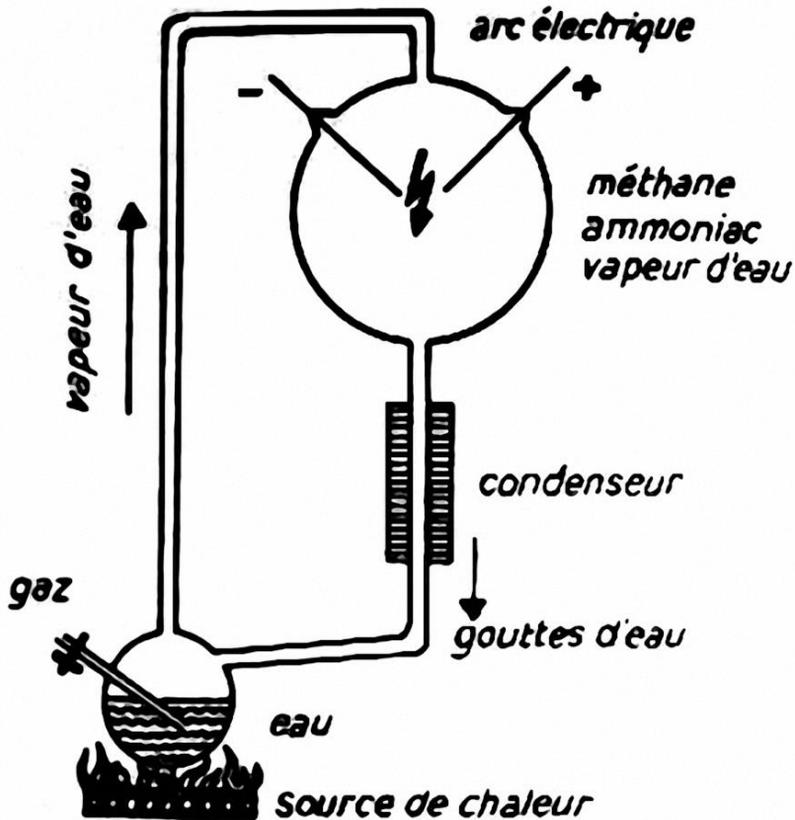


Schéma de l'appareil à déchargement d'étincelles construit par Miller

Miller construisit un récipient en verre dans lequel il créa artificiellement l'atmosphère originelle avec de l'ammoniac, de l'oxygène, du méthane et de la vapeur d'eau. Pour que l'expérience se déroule en milieu stérile, il fit chauffer son appareil – appelé communément « appareil de Miller » – à une température de 170 degrés pendant 18 heures. À la partie supérieure du globe de

verre étaient incorporées deux électrodes qui se renvoyaient continuellement des étincelles. Avec un courant à haute fréquence de 60 000 volts, il provoqua ainsi un petit orage permanent dans l'atmosphère originelle. Il fit chauffer de l'eau stérilisée dans un plus petit globe de verre ; la vapeur d'eau était amenée par un tuyau dans le globe contenant l'atmosphère originelle. Les matières refroidies revenaient dans le globe contenant l'eau stérilisée, y étaient de nouveau chauffées et remontaient dans le globe contenant l'atmosphère originelle. Miller avait recréé en laboratoire le cycle qui existait sur la terre dans les premiers temps. Cette expérience se poursuivit sans interruption pendant toute une semaine.

Qu'était devenue l'atmosphère originelle sous les décharges permanentes de ce petit orage ? Dans le « bouillon originel » ainsi confectionné étaient présents des constituants élémentaires indispensables de la cellule ou acides aminés. Dans l'expérience de Miller des combinaisons organiques complexes s'étaient produites à partir de matière inorganique.

Pendant des années, des expériences de ce genre furent renouvelées un nombre incalculable de fois dans des conditions différentes. Finalement on créa douze aminoacides. Cette fois personne ne doutait plus que des aminoacides indispensables à la vie pouvaient naître dans l'atmosphère originelle.

D'autres, savants remplacèrent l'ammoniac par de l'azote, le méthane par du formol et même par du bioxyde de carbone. On changea les étincelles de Miller contre des rayons ultraviolets ou bien contre un banal faisceau lumineux. Les résultats furent toujours les

mêmes. De ces atmosphères originelles créées de façons si diverses et qui ne contenaient aucune trace de vie organique, naquirent chaque fois des aminoacides et des acides carboniques non azotés entre autres. Au cours de certaines expériences l'atmosphère traitée produisit même du sucre.

Comment faut-il concevoir ce phénomène ?

Depuis que l'homme pense, il s'efforce toujours de juger ce qui l'entoure sous l'angle de la polarité : la lumière s'oppose à l'ombre, le chaud au froid, la mort à la vie. Dans ce vaste domaine de contrastes, il est également d'usage de désigner toute matière vivante par « organique » et toute matière inanimée par « inorganique ». De même qu'entre deux termes extrêmes il existe de nombreux degrés intermédiaires, il n'est plus possible depuis longtemps de tracer une frontière entre la chimie organique et la chimie inorganique.

Quand notre planète commença à se refroidir, ce qu'on appelle « atmosphère originelle » se forma à partir de matières légères dont les molécules gazeuses se mélangeaient dans le plus grand désordre. Cette atmosphère se composait principalement de ces éléments avec lesquels Miller fabriqua son bouillon originel au cours de ses recherches en laboratoire. Au début, des températures élevées régnaient sur la terre et sa gravitation était réduite, si bien que des gaz légers comme l'hélium et l'hydrogène libre s'égarèrent dans l'univers tandis que les molécules gazeuses lourdes comme l'azote, l'oxygène, le bioxyde de carbone et aussi les atomes de gaz très lourds restèrent immobiles. L'hydrogène sous sa forme élémentaire n'existe pratiquement pas à l'état libre dans notre atmosphère, il ne s'y trouve qu'associé

à d'autres éléments dans des combinaisons chimiques. Deux atomes d'hydrogène associés à un atome d'oxygène donnent une molécule de la combinaison vitale « eau » (H_2O).

Le cycle était entamé : l'eau s'évapora, se condensa sous la chaleur émise par la terre, se refroidit à haute altitude et retomba sous forme de pluie. Cette pluie originelle détacha de la croûte de roche chaude des matières inorganiques de toutes sortes et les charria vers la mer. De l'atmosphère originelle se dégagèrent également des combinaisons inorganiques comme l'ammoniac et l'acide cyanhydrique, elles se répandirent dans la mer et participèrent à des réactions chimiques. En des millions d'années l'atmosphère de la terre s'enrichit en oxygène.

Cette évolution fut lente. La science est unanime pour reconnaître que la transformation de l'atmosphère originelle, le passage à l'atmosphère oxydante qui est la nôtre, demanda environ 1 milliard et demi d'années. Au point de départ de cette évolution il y avait ce « bouillon » qui, avec les innombrables matières qu'il dégageait, représentait une remarquable solution nutritive pour la vie primitive.

On dit que la vie est toujours liée à un organisme, dans le cas le plus simple à l'organisme qu'on appelle la cellule. Les échanges organiques et énergétiques sont la preuve qu'un organisme est vivant ; on le constate également dans son développement. Les fonctions font la vie. Tous ces critères, qui sont répandus de nos jours, sont-ils nécessairement justes ?

S'ils sont justes, un virus n'est pas vivant : un virus isolé ignore les échanges organiques et énergétiques, il

ne mange pas, n'élimine pas. Simplement il se multiplie à l'intérieur de cellules étrangères en se reproduisant, c'est un parasite.

Qu'est-ce donc que la vie ?

Pourrons-nous jamais le définir ?

Si nous suivons le cours de l'apparition de la vie dans ses grandes étapes, une question s'impose à nous : et la première cellule vivante ?

Les recherches de Theodor Schwann (1810-1882) et de Matthias Schleiden (1804-1881) ont été fondamentales. Schwann démontra que les animaux et les végétaux sont composés de cellules. Schleiden reconnut l'importance du noyau cellulaire. Ensuite le moine augustin Gregor Johann Mendel (1822-1884), qui enseignait l'histoire naturelle et la physique à Brunn, fit ses essais de croisement sur des petits pois et des haricots. Ce prêtre progressiste, qui tira de ses expériences acharnées trois lois sur la transmission héréditaire, fut le fondateur de la doctrine de l'hérédité. Aujourd'hui, ses lois sur l'hérédité de l'homme, du monde animal et du monde végétal sont unanimement reconnues.

Vers le milieu du XIX^e siècle, on obtint la preuve que la cellule est porteuse de toutes les fonctions vitales. Cette preuve fut à la base de toutes les grandes découvertes en biologie. Seules des techniques nouvelles permettent l'étude de la cellule et du noyau cellulaire (radiologie, électrophorèse, ultramicroscopie, microscopie utilisant la méthode des changements de phases, etc.).

On considère les cellules et les noyaux cellulaires comme les centres d'information destinés à la conserva-

tion et à la transmission des caractères héréditaires. La recherche dans ce domaine – elle n'en est encore qu'à ses débuts – a déjà établi que dans tout être vivant existe un nombre toujours constant de chromosomes et qu'ils ont une forme déterminée. Les chromosomes sont le support des facteurs héréditaires. Les cellules de l'homme par exemple ont 23 paires de chromosomes, c'est-à-dire 46 chromosomes, celles de l'abeille 8 paires, c'est-à-dire 16, celles du mouton 27 paires, c'est-à-dire 54, etc.

Les molécules d'albumine des cellules se composent de séries d'acides aminés. Cette règle scientifique posée, on se heurta à un autre problème : comment les cellules vivantes naissent-elles à partir de séries d'acides aminés ?

Le problème de la production d'albumine avant même l'apparition de cellules vivantes n'a pas encore été totalement résolu. À ce propos, Ruther Platt a décrit la théorie soutenue par le docteur George Wald, de l'université de Harvard : Wald a pensé que les aminoacides placés dans certaines conditions naturelles donneraient eux-mêmes la réponse. Le docteur S. W. Fox, de l'institut de recherche moléculaire de Miami, a vérifié cette idée en faisant se dessécher des solutions d'acides aminés. Fox et ses collaborateurs constatèrent que les acides aminés se groupaient alors en formations ultra-microscopiques, allongées et filiformes ; ils avaient formé des combinaisons de chaînes qui contenaient des centaines de molécules d'aminoacides. Le docteur Fox les appela des protéinoïdes, ce sont des albuminoïdes.

À la suite des recherches des professeurs J. Oro et A. P. Kimball, les chimistes Matthews et Moser purent fa-

briquer des protéines à partir d'acide prussique et d'eau. Trois savants du Salk-Institute, Robert Sanchez, James Ferris et Leslie Orgel, purent obtenir synthétiquement les acides nucléiques indispensables aux échanges organiques et à la reproduction, ces combinaisons qui se produisent dans les noyaux cellulaires à partir de nucléines, d'hydrates de carbone et d'acides phosphoriques.

Après cette rapide incursion dans les domaines de la chimie et de la biologie, il est important d'avoir compris que" la constitution d'un organisme vivant est un processus chimique, que la vie peut être créée en laboratoire. Mais quel est le rapport entre les acides nucléiques et la vie ?

Des acides nucléiques déterminent le processus complexe de l'hérédité. La série des quatre bases, adénine, guanine, cytosine et thymine, donne le code génétique pour toute vie. Grâce à cette découverte la chimie put ravir à la vie une part importante de son mystère.

Depuis quelques années, les abréviations de deux groupes d'acides nucléiques sont devenues familières à tout lecteur de journaux attentif : les ARN ou acides ribonucléiques et les ADN ou acides désoxyribonucléiques. Les ARN et les ADN sont indispensables pour la synthèse des protéines dans les cellules. Il est certain que les protéines de tous les organismes examinés jusqu'à ce jour se composent de 20 aminoacides et que l'ordre, la disposition des aminoacides dans une molécule protéique est déterminée par la disposition des quatre bases dans l'ADN (- code génétique).

Si nous savons comment est organisé le code génétique, nous sommes encore loin de pouvoir lire les in-

formations contenues dans un chromosome. Mais l'idée que 20 aminoacides sont porteurs de toute vie et que leur disposition dans les molécules protéiques est déterminée par le code génétique ouvre de vastes horizons. Gordon Rattray Taylor, dans son livre *la Révolution biologique*, cite l'opinion des prix Nobel Max Perutz et Marshall W. Nierenberg sur ces immenses possibilités.

Max Perutz déclare : « Dans une seule cellule germinale humaine se trouvent environ 1000 millions de paires de nucléotides réparties dans 26 chromosomes. Comment pourrions-nous détruire un gène spécifique d'un certain chromosome ou bien en ajouter un ou encore améliorer une seule paire de nucléotides ? Cela ne me paraît guère réalisable. »

Le professeur Marshall W. Nierenberg, qui a pris une part décisive à la découverte du code génétique, est d'un tout autre avis : « Je suis presque certain que les difficultés seront surmontées un jour. Quand ? Voilà la question. J'incline à penser que dans les 25 années à venir on arrivera à programmer des cellules avec des informations génétiques de synthèse. »

Enfin Joshua Lederberg, professeur de génétique à la Stanford University, en Californie, est persuadé que nous pourrions déjà manipuler notre hérédité dans les 10 ou 20 ans prochains.

De toute façon, nous avons bien compris qu'il est possible de concevoir les facteurs héréditaires et leur modification. Et puisque nous, les hommes, nous le savons, je ne vois vraiment pas pour quelle raison une

intelligence extraterrestre qui maîtrise le voyage spatial et a sur nous une avance de milliers d'années dans ses recherches ne le saurait pas également.

Herman Kahn, physicien et mathématicien, directeur du Hudson Institute à New York, et Anthony J. Wiener, conseiller du gouvernement américain et collaborateur du Hudson Institute, citent, dans leur livre *l'an 2000*, un article du *Washington Post*, paru le 14 octobre 1966, qui décrivait les possibilités effectives d'une manipulation du code génétique :

« Dans 10 ou 15 ans seulement une ménagère pourrait donc aller dans un certain magasin, examiner différents petits paquets ressemblant à des sachets de graines, enfin choisir son enfant d'après l'étiquette. Chaque petit paquet contiendrait un embryon d'un jour congelé, et sur l'étiquette, l'acheteur pourrait trouver des indications sur la couleur des cheveux et des yeux, la taille prévisible et le quotient intellectuel de l'enfant. Il aurait aussi la garantie de l'absence de tout vice héréditaire chez l'embryon. La femme emporterait l'objet de son choix chez son médecin et se ferait inséminer. Ensuite il grandirait dans son ventre pendant neuf mois, elle l'aurait donc conçu elle-même. »

De tels pronostics d'avenir sont possibles parce que l'acide désoxyribonucléique contient des informations génétiques pour la formation de la cellule ainsi que pour tous les autres facteurs héréditaires. L'acide désoxyribonucléique représente une carte perforée parfaite pour la production de la vie : il ne met pas seulement

en code les 20 aminoacides, il annonce également par un « start » et un « stop » le début et la fin d'une chaîne de protéines, comme les cartes perforées utilisées actuellement pour les computers. D'autre part, les fonctions des chaînes d'acides désoxyribonucléiques dans les cellules seraient constamment contrôlées, de même qu'il existe dans l'unité centrale d'un ordinateur électronique une « control-bit » chargée de vérifier toutes les opérations.

James D. Watson, qui, à l'âge de 24 ans, a participé de façon magistrale à l'étude de la structure de l'acide désoxyribonucléique, a décrit le cheminement de son travail dans son ouvrage *la Double Hélice*. Pour les neuf cents mots avec lesquels il décrit dans « Nature » l'étrange escalier hélicoïdal qui figure la structure de la molécule d'acide désoxyribonucléique, il obtint en 1962 le prix Nobel avec ses collaborateurs, Francis H. G. Crick et Maurice H. F. Wilkins. Mais ce texte faillit bien ne pas être publié : les administrateurs des Presses Universitaires de Harvard étaient hostiles au style direct de la présentation. Ils craignaient que le mythe du chercheur ascète ne soit détruit par le ton désinvolte du récit de Watson. En effet, il raconte avec une parfaite franchise qu'il doit avant tout son succès aux travaux préparatoires et aux erreurs de ses confrères.

En décembre 1967 eut lieu en Amérique un événement spectaculaire. Le président du moment, Lyndon B. Johnson, commenta personnellement les travaux d'un groupe de savants au cours d'une conférence de presse et dit :

« Cet article sera l'un des plus intéressants que vous aurez jamais lu ! Un travail admirable ! Il ouvre la

voie à de nouvelles découvertes et conduira à celle des secrets fondamentaux de la vie. »

Qu'avait donc cet événement de si important pour que la haute politique s'en emparât ?

Certains savants de l'université de Stanford à Palo Alto, Californie, avaient réussi à faire la synthèse du noyau biologiquement actif d'un virus. D'après le modèle génétique d'un type de virus, le Phi X 174, ils avaient créé à partir de nucléotides l'une de ces molécules géantes qui gouvernent tous les processus vitaux : l'acide désoxyribonucléique. Les savants placèrent des noyaux de virus artificiels dans des cellules d'accueil : les virus artificiels se développèrent dans ces cellules comme des virus naturels ! En bons parasites, ils extorquèrent à ces cellules la production de millions de nouveaux virus sur le modèle du Phi X 174. Comme pour un organisme atteint d'une infection virale, les virus produits artificiellement rompirent les cellules d'accueil après avoir épuisé toutes leurs ressources vitales.

Obéissant aux informations communiquées par l'acide désoxyribonucléique, la cellule produit des molécules d'albumine à partir d'aminoacides selon des millions de combinaisons. Chaque combinaison nouvelle correspond exactement au modèle programmé. Les savants californiens ont calculé que, dans la formation d'environ 100 millions de cellules nouvelles, une seule « erreur d'impression » génétique se glisse.

Tout juste 15 ans après l'explication de la structure de l'acide désoxyribonucléique par Watson, Crick et Wilkins, eut lieu une importante découverte scientifique : après des milliers de combinaisons, Arthur.

Kornberg, prix Nobel, put déchiffrer le code génétique du virus Phi X 174. Dans les laboratoires californiens on avait « fabriqué » la vie.

Bien des lecteurs se demanderont ce que ces digressions biochimiques ont à voir avec le sujet de mon livre. Dès que j'ai eu connaissance de ces recherches, je les ai suivies avec énormément de curiosité. Pourquoi ?

Les résultats de ces recherches m'ont immédiatement inspiré un raisonnement, raisonnement que sir Bernard Lovell, fondateur et directeur du radiotélescope de Jodrell Bank, a formulé ainsi :

« Ces deux dernières années, il semble bien que la question de savoir si la vie existe hors de notre terre ait fait l'objet de discussions aussi sérieuses qu'importantes. Le sérieux de ces discussions est la conséquence des conceptions scientifiques actuelles selon lesquelles l'évolution de notre système solaire et de la vie organique sur la terre n'est probablement pas un cas unique. »

Au cours de l'été 1969, la *Physical Review Letters* rapporta que des savants américains avaient pu, au moyen du radiotélescope de Green Bank, Virginie occidentale, prouver la présence de traces de formol dans les nuages de gaz et de poussière de l'atmosphère. Le formol, que nos chimistes utilisent entre autres pour la conservation et la désinfection, est un gaz incolore dont l'odeur âcre est désagréable. Cette combinaison chimique, qui avait toujours été jugée très complexe et dont la présence a été prouvée par les savants américains, vient s'ajouter aux aminoacides pour compléter

la liste des substances originelles qui sont considérées comme les composantes de la vie. Cette découverte donne encore plus de poids à l'idée que la vie existe dans le cosmos.

La vie existe-t-elle sur d'autres planètes ? Si oui, il me semble vraisemblable que des cosmonautes étrangers aient apporté sur la terre les connaissances que nous sommes en train d'acquérir et que, grâce à une manipulation du code génétique, ils aient rendu intelligents nos ancêtres.

Dans l'Ancien Testament, livre de la Genèse, nous lisons ceci :

« Le jour où Dieu créa Adam, il le fit à la ressemblance de Dieu. Homme et femme il les créa, il les bénit et leur donna le nom d'« Homme », le jour où ils furent créés. » (Gn 5 - 1,2)



« Vénus de Willendorf », tel est le nom flatteur de cette statuette en calcaire à la tête ronde sans visage (Photo Karin Voigt, Mannheim).

Cette transformation a pu se produire grâce à une mutation artificielle du code génétique des néanthropiens par des intelligences étrangères – c'est l'idée que j'avance. Cela pourrait d'ailleurs expliquer comment les hommes nouveaux ont brusquement acquis certaines de leurs facultés : conscience, mémoire, intelligence, sens de l'artisanat et de la technique.

Dans la Bible nous trouvons encore une autre version de la création de la femme :

« Alors Yahvé Dieu fit tomber un profond sommeil sur l'homme, qui s'endormit. Il prit une de ses côtes et referma la chair à sa place. Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme et l'amena à l'homme. Alors celui-ci s'écria : « À ce coup, c'est l'os de mes os (!) et la chair de ma chair (!). Celle-ci sera appelée « femme » car elle fut tirée de l'homme, celle-ci ! » (Gn 2 - 21, 22,23.)

Que la femme ait été tirée de l'homme, c'est tout à fait possible. Mais ce n'est tout de même pas par un tour de magie – par une intervention chirurgicale ? – qu'Eve est apparue dans sa beauté et sa nudité pour un petit os arraché à la poitrine de l'homme ! Peut-être naquit-elle d'un spermatozoïde, mais étant donné que, selon la Genèse, il n'existait dans le Paradis aucune créature féminine capable de recevoir la semence, il aurait fallu qu'Ève grandît dans une éprouvette. Or il existe encore quelques peintures rupestres sur lesquelles on peut voir des formes d'alambic à proximité de figures représentant l'homme primitif. Des intelligences étrangères maîtrisant admirablement la science et connaissant les réactions immuno-biologiques auraient-elles

utilisé la moelle d'Adam comme culture Cellulaire pour y faire croître le germe ? Tout désignait la côte, assez facilement accessible » pour être le réceptacle dans cet acte de reproduction qu'aucune loi biologique n'interdit. C'est une spéculation mais une de celles que l'état actuel de la science permet d'avancer.

D'autre part, étant donné que, dans la Bible, Adam reçoit Ève comme compagne du jour au lendemain, si ma théorie de la création artificielle de la femme était juste, nous devrions pouvoir trouver des représentations d'une créature féminine sur les parois des cavernes et sur les os de l'âge de pierre. Chronologiquement, ces représentations devraient elles aussi apparaître de façon soudaine. Et effectivement cette apposition est confirmée de plusieurs côtés puisque ce n'est qu'au début de l'âge de pierre qu'apparaissent celles qu'on a appelées les « déesses-mères ». Des figurations de créatures féminines datant de l'âge de pierre se trouvent à La Gravette (France), Cukurca (au sud de la Turquie), Laussel (France), Lespugue (France), Kostjenki (Ukraine), Willendorf (Autriche), Petersfeld (Allemagne).

Chacune de ces figures a été qualifiée flatteusement de « Vénus ». Dans presque toutes ces œuvres, l'artiste s'est particulièrement attaché à mettre en valeur les attributs sexuels et les signes de grossesse. Les archéologues font remonter ces figures féminines au gravetien, faciès culturel du paléolithique supérieur. On ne nous dit pas quelle était leur destination, nous ne savons pas non plus pour quelle raison toutes, sans exception, n'apparaissent qu'à l'âge de pierre. Il est permis de penser que le processus de création de l'homme primitif s'est déroulé en différents endroits de la terre de

différentes façons : par une mutation dirigée du code génétique des néanthropiens et par la création artificielle d'un être féminin et sa croissance dans une éprouvette.



Homme ou homme-bête ? Cette sculpture est connue en archéologie sous le nom de « l'homme à tête de silure » (Photo H. Liszt).

Plus tard cependant, les hommes « nouveaux » recommencèrent à s'accoupler aux animaux. On devrait attribuer cette rechute au vieil Adam puisqu'il était le seul à avoir le souvenir d'accouplements avec les siémiens. Mais selon la mutation artificielle l'accouplement aurait dû se produire entre les hommes nouveaux, c'est pourquoi chaque écart, chaque accouplement avec un animal, quand il conduisait à la procréation, était un pas en arrière. Faut-il voir dans cette rechute le péché ? N'était-ce pas en quelque sorte un « péché originel » contre la formation des cellules conformes au nouveau modèle ?

Les « dieux » – nous en reparlerons – ont corrigé ce péché après quelques milliers d'années : ils ont anéanti les hommes-bêtes, sélectionné un groupe d'hommes nouveaux qui avaient suivi une évolution normale et implanté en eux un nouveau matériel génétique grâce à une seconde mutation artificielle.

Pour les paléanthropologues, la séparation soudaine, presque foudroyante, des néanthropiens, ce groupe d'homo sapiens auquel nous appartenons, de la famille des primates, qui présentaient déjà des caractères propres au type humain, est une énigme. On se contente d'expliquer provisoirement ce phénomène par une mutation spontanée.

Si, dans l'hypothèse d'une mutation artificielle dirigée, nous considérons les dates qui, d'après les préanthropologues, ont marqué les modifications essentielles de nos ancêtres primitifs, nous devons placer entre l'an 40 000 et l'an 20000 avant J. -C. la première mutation artificielle obtenue par les « dieux » grâce au code génétique. Par conséquent la seconde mutation artificielle

aurait eu lieu dans une période beaucoup plus récente, c'est-à-dire entre 7 000 et 3 500 avant J. -C.

Si je tiens compte de ces dates, je suis amené à penser que la première visite des « dieux » s'est produite approximativement dans la période qui a vu apparaître les premières figures et les premières statues féminines.

La recherche officielle a peur de remonter si loin dans ses datations. Mais la dilatation du temps, que la science actuelle reconnaît sans aucune restriction, n'a-t-elle pas été valable en tout temps ?

Que l'on parle de voyages interstellaires pour l'immédiat ou pour le futur, la dilatation du temps est de toute façon une valeur reconnue. Certes il a fallu attendre notre époque pour que sa légitimité soit « découverte », mais si elle est légitime c'est qu'elle a toujours été valable, elle l'était donc pour les dieux qui ont pu venir sur la terre dans des vaisseaux spatiaux se déplaçant à une vitesse tout juste inférieure à celle de la lumière.

Le moment ne serait-il pas venu, pour l'anthropologie elle-même, de tenir compte enfin de ce phénomène qui a été vérifié scientifiquement ?

N'aurait-on pas ainsi l'explication de certains problèmes qui concernent la création et l'évolution intellectuelle de l'homme et semblent si mystérieux ?

Depuis qu'ils ont rendu visite à la terre, le temps n'a pas été une éternité pour les dieux ! En admettant même qu'ils aient rendu visite à notre planète il y a de cela des milliers de nos années terrestres, pour

l'équipage de leur vaisseau il ne se sera sans doute écoulé que quelques décennies...

Celui qui, considérant l'éventualité de la visite d'astronautes étrangers, admet les lois de la dilatation du temps n'aura aucun mal à concevoir que ces mêmes dieux qui ont créé la femme à partir de l'homo sapiens ont pu également donner à Moïse les précisions techniques indispensables pour la construction de l'arche d'alliance.

Je sais, il est difficile de l'imaginer et pourtant il est possible que les choses se soient passées ainsi. Je répète une fois de plus que tout cela n'est pas nécessairement spéculatif. Voici longtemps que dans leurs travaux les astronomes respectent ces écarts temporels. En réalité il ne s'agit plus que de faire admettre ce fait par les archéologues et les préanthropologues...



La signification de cette idole féminine à quatre faces et symbole solaire, découverte au cours de fouilles dans le lac Maracaibo (Venezuela), est inconnue (Photo Lala Aufsberg, Bildarchiv Hôtel, Bad Bemeck).

3

Un « chercheur du dimanche » pose des questions

Les trompettes de Jéricho – Y eut-il un jour des géants ? – Possédait-on à Sacsayhuaman des machines pour tailler la pierre ? – Des conduites d'eau qui n'en sont pas – Peut-on se fier à la méthode du carbone 14 ? - Les tranchées de Cajamarquilla.

C'est un grand avantage, quand on est un chercheur du dimanche et un béotien, que de laisser libre cours à son imagination sans être handicapé par sa fonction de savant et de poser des questions qui désarçonnent le spécialiste. J'exploite cet avantage, bien sûr, grâce à lui j'ébranle le podium du haut duquel les préhistoriens exposent tant de connaissances et qui disparaît sous les tabous académiques. Les chercheurs du dimanche font preuve d'un acharnement déplaisant, c'est bien connu. Ils collectionnent, ils lisent, ils voyagent beaucoup parce qu'ils aiment bien s'appuyer sur un bâton solide, et ils

espèrent qu'ils pourront un jour percer les ténèbres à force de poser des questions.

Au printemps 1964, l'Institut de recherche sur l'acoustique électronique de Marseille s'installa dans de nouveaux locaux. Au bout de quelques jours, plusieurs collaborateurs du professeur Vladimir Gavreau commencèrent à se plaindre de douleurs dans la tête, de nausées et de démangeaisons. Certains étaient si mal en point qu'ils tremblaient comme des feuilles. Dans un institut qui se préoccupe de problèmes d'électroacoustique, il était facile de penser que des rayonnements incontrôlés traversant les laboratoires étaient à l'origine de ces malaises. De la cave au grenier les savants recherchèrent la source du malaise de certains membres de l'institut à l'aide d'appareils ultrasensibles. Ils trouvèrent. Non, ce n'étaient pas des rayons d'une fréquence incontrôlée, c'étaient des ondes de basse fréquence émises par un ventilateur qui avaient exposé tout le bâtiment à des vibrations d'infrasons !

Ce fut là un de ces hasards heureux qui viennent si souvent au secours de la science : le professeur Gavreau se consacrait à l'étude des ondes sonores depuis vingt ans.

L'effet que ce ventilateur avait produit « involontairement », on devait pouvoir le provoquer par des expériences contrôlées, se dit le professeur Gavreau. C'est alors qu'il construisit le premier canon à ondes sonores du monde. Avec ses assistants, il fixa 61 tubes en échiquier sur une grille et dans ces tubes fit passer un volume égal d'air comprimé pour produire un son de 196 Hz, c'est-à-dire presque inaudible. Le résultat fut dévastateur : des fissures apparurent dans les murs des bâ-

timents, les personnes travaillant dans les laboratoires ressentirent des vibrations douloureuses dans le ventre, il fallut arrêter immédiatement l'appareil.

Le professeur Gavreau tira les conclusions de cette première expérience : il fit construire des dispositifs de protection pour les personnes qui manipulaient le canon à ondes sonores, puis il fabriqua une véritable « trompe de la mort » d'une puissance de 2000 watts qui émettait des ondes sonores de 37 Hz. On ne put essayer cet appareil à Marseille en lui donnant toute sa puissance car il aurait provoqué l'écroulement des bâtiments dans un rayon de plusieurs kilomètres. Actuellement, on construit une « trompe de la mort » de 23 mètres de long. Elle émet des ondes sonores jusqu'à la fréquence mortelle de 3,5 Hz.

Indépendamment de la vision d'avenir et d'épouvante que représente une telle machine, on ne peut s'empêcher de se souvenir d'un événement qui se produisit il y a bien, bien longtemps...

Après que le peuple élu eut traversé le Jourdain à pied sec et qu'il eut mis le siège devant la ville de Jéricho, protégée par d'épaisses murailles de 7 mètres de haut, ordre fut donné aux prêtres de « sonner de la trompe » au terme d'une longue préparation. Le récit se trouve dans le livre de Josué :

*« Quand il entendit le son de la trompe, le peuple poussa un cri de guerre formidable et le rempart s'écroula sur lui-même. Aussitôt le peuple monta dans la ville, chacun devant soi, et ils s'en emparèrent. »
(Jos 6 - 20.)*

Les prêtres, même s'ils avaient été plusieurs milliers à souffler à pleins poumons dans des trompes, n'auraient pu renverser d'épaisses murailles hautes de 7 mètres ! Mais des ondes sonores d'une fréquence hertzienne mortellement basse auraient très bien pu faire s'écrouler les remparts de Jéricho – maintenant nous le savons.

Au cours d'un débat devant les micros de la Radio suisse, M^{me} Mottier, archéologue à l'université de Berne, m'a dit qu'il n'y avait jamais eu de géants, que jusqu'à présent aucun fossile n'avait permis de conclure a posteriori à l'existence d'une ancienne race de géants.

Le docteur Louis Burkhalter, qui représentait autrefois la France dans les congrès de préhistoire, est d'un avis bien différent. En 1950, il écrivait dans la « Revue du Musée de Beyrouth » : « Nous montre-t-on clairement que l'existence d'une race d'hommes gigantesques dans la période acheuléenne doit être considérée dès à présent comme prouvée scientifiquement. »

Mais où donc est le vrai ? On a découvert des outils d'une taille disproportionnée, jamais des hommes normaux n'auraient pu les manier.

À Sasnych, à 6 kilomètres de Safita en Syrie, des archéologues ont déterré des haches pesant 3,8 kilos. Celles qui furent découvertes à Aun Fritissa (Maroc oriental) ne sont pas non plus trop modestes : 32 centimètres de long, 22 centimètres de large, elles pèsent 4,2 kilos. D'après la stature et la constitution d'un homme normal, les êtres capables de manier des objets aussi massifs auraient dû mesurer environ 4 mètres.

Ces outils ne sont pas les seules preuves, trois découvertes au moins indiquent l'existence dans le passé d'une race de géants et les savants les reconnaissent :

1. le géant de Java ;
2. le géant de la Chine du Sud ;
3. le géant du Transvaal.

De quelle race étaient-ils les représentants ?

Étaient-ils des isolés ?

Étaient-ils le résultat d'erreurs dans les mutations ?

Étaient-ils les descendants directs de cosmonautes étrangers géants ?

Étaient-ils des êtres particulièrement intelligents, aux connaissances techniques très développées, formés selon le code génétique ?

Les fossiles n'apportent pas de réponses concluantes à mes questions. Il y a trop de lacunes dans les découvertes pour que nous y trouvions les éléments de base d'une généalogie authentique. De toute façon s'efforce-t-on vraiment sur notre terre de lui chercher des justifications ? De temps à autre on nous annonce telle ou telle découverte sensationnelle mais la plupart du temps elles sont accidentelles.

Certains documents pourtant – et nous devrions prendre au mot les sources anciennes – prouvent nettement l'existence d'une race de géants autrefois. Dans la Genèse, Moïse dit :

« Les Néphilim étaient sur la terre en ces jours-là (et aussi dans la suite) quand les fils de Dieu s'unissaient

aux filles des hommes et qu'elles leur donnaient des enfants ; ce sont les héros des temps jadis, ces hommes fameux. » (Gn 6 – 4.)

Nous avons aussi une description suggestive au livre des Nombres :

« Nous y avons aussi vu des géants (les fils d'Anaq, descendance des Géants). Nous nous faisons l'effet de sauterelles, et c'est bien aussi l'effet que nous leur faisons ». (Nb 13 – 33.)

Le Deutéronome donne même des indications qui permettent d'évaluer approximativement la taille des géants :

« Or Og, roi du Bashân, était le dernier survivant des Rephaïm : son lit est le lit de fer qu'on voit à Rabbades-Ammonites, long de neuf coudées et large de quatre ! » (Dt 3 – 11).

(La coudée des Hébreux représente presque 48,4 cm !).

Mais les cinq livres de Moïse ne sont pas les seuls à évoquer clairement des géants, les autres livres de l'Ancien Testament nous offrent aussi des descriptions de ces surhommes. Leurs auteurs vécurent à des époques différentes, en des endroits différents, ils ne pouvaient donc se donner le mot. Il est également possible, comme l'affirment parfois certains théologiens, que les géants aient été plaqués ultérieurement dans les textes en guise de symboles du Mal. Si ces apologistes regardaient les textes d'un peu plus près, ils seraient bien obligés de constater que les géants apparaissent

toujours lorsqu'il s'agit de venir à bout de tâches pratiques – guerres, combats singuliers – et jamais lorsqu'il s'agit de débattre de concepts moraux ou d'éthique.

La documentation sur les géants ne se limite pas à la Bible. Les Mayas et les Incas révèlent également dans leur mythologie que la première race créée par les dieux avant le déluge avait été une race de géants. Ils appelaient les deux plus fameux Atlan (Atlas) et Theitani (Titan).

Les contes, les légendes et les livres sacrés célèbrent les géants de même qu'ils célèbrent nos « dieux volants ». Mais jamais dans ces sources les géants ne sont considérés à l'égal des dieux. Un handicap capital les retenait sur terre : les géants ne volaient pas ! Un géant ne participe à un voyage céleste que s'il est clairement désigné comme le descendant d'un dieu ! Tous les géants sont tributaires des dieux et ils leur sont fidèles, ils s'acquittent pour eux de missions ; peu à peu on les décrira comme des « créatures idiotes » et dans la littérature leur trace se perdra.



Sur cette fresque de Sefar, dans le Tassili, est représentée à gauche une figure qui mesure 3,25 mètres de haut ; elle est entourée de personnages surnommés « martiens » (Photo Éditions Arthaud).

Un chercheur aussi sérieux que le professeur Denis Saurat, directeur du Centre International d'Études Françaises à Nice, a suivi les traces des géants. Il confirme nettement leur existence et, tôt ou tard, même les chercheurs les plus sceptiques trébucheront sur des tombes de géants, sur des menhirs – ces blocs de pierre grossièrement aménagés et fichés verticalement dans le sol –, sur des dolmens – ces chambres sépulcrales faites de dalles et de piliers – ou autres monuments mégalithiques, et tout simplement sur l'impossibilité d'expliquer certains exploits techniques comme la taille et le transport de gigantesques blocs de pierre. Et c'est justement là, dans ce recoin de l'inexpliqué, que se trouve pour moi la preuve flagrante de l'existence de géants. Tous ces travaux architectoniques gigantesques,

tous ces blocs de pierre travaillés avec art et qui nous étonnent si fort, il n'y a à leur existence qu'une explication plausible : leurs auteurs étaient des géants ou des créatures en possession d'une technique qui nous est inconnue.

Au cours de mes voyages, dès que je me trouvais devant des témoignages de notre histoire primitive, je me posais cette question : pouvons-nous nous estimer satisfaits des explications et des interprétations que nous avons de ces miracles ? Ne devrions-nous pas conjurer nos efforts et avoir le courage de chercher le contenu réel d'interprétations au premier abord utopiques ?



Erich von Däniken mesure la muraille cyclopéenne qui domine Sac-sayhuaman (Pérou) (Photo de l'auteur).

Au cours de notre dernier voyage au Pérou en 1968, mon ami Franz Neuner et moi-même, nous avons fait une seconde visite aux constructions mégalithiques qui dominent Sacsayhuaman et qui se trouvent à une altitude d'environ 3 500 à 3 800 mètres, à la limite de l'ancienne place forte inca de Guzco.

Nous nous sommes une fois de plus approchés de ces ruines, qui ne sont certainement pas des ruines au sens consacré, prêts à mesurer et à photographier. Ce que nous voyions-là n'était pas un entassement de pierres morcelées, indéfinissables, restes méconnaissables de quelque bâtiment historique ; non, le labyrinthe de roche qui domine Sacsayhuaman fait penser à une superconstruction édifiée avec le dernier raffinement technique. Celui qui a grimpé à longueur de journée dans l'atmosphère raréfiée de ce haut plateau, entre des géants de pierre, des grottes et des monstres rocheux, celui qui a touché ces murailles lisses, parfaitement travaillées, pourra difficilement accepter l'explication qu'on lui donne et qui dit que tout cela a été créé de main d'homme il y a des siècles, avec de simples coins en bois et de petites haches de pierre.

Voici un exemple : dans un bloc de granit – nous l'avons mesuré ; 11 mètres de haut, 18 mètres de large, comme arraché à la paroi rocheuse – -a été taillé un rectangle de 16 mètres de haut, 3,40 m de large et 0,83 m d'épaisseur. Un travail de première classe ! Il n'a pas été fait petit bout par petit bout, tant bien que mal, la roche ne présente aucune irrégularité, aucune trace de coup maladroit.



Cette masse de pierre aussi haute qu'une maison de quatre étages porte des degrés parfaitement découpés. Il n'existe pas d'interprétation acceptable (Photo de l'auteur).

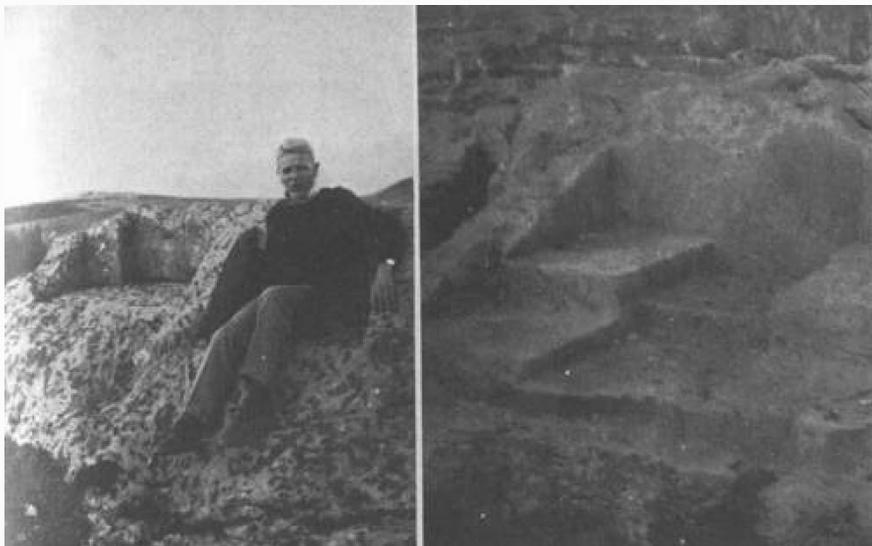
Même si l'on veut bien, avec un reste de foi, envisager que des sculpteurs particulièrement adroits aient pu, en travaillant plusieurs années, détacher de la paroi les quatre faces latérales de ce cube géant, on reste perplexe devant ce problème : comment ces habiles tailleurs de pierre ont-ils pu séparer de la roche la face postérieure ? Il est établi que ces travaux ont été effectués dans la période pré inca. Les tailleurs de pierre à cette époque ne disposaient tout de même pas d'excavateurs comme ceux dont nous nous servons pour creuser les galeries du métro ! Et ils ne disposaient vraisemblablement pas de connaissances en chimie leur permettant de séparer le bloc de la masse en employant des acides...

Et pourtant, si... ?

Nous avons parcouru des grottes qui avaient parfois de 60 à 80 mètres de profondeur. Comme si une force primitive les avait secouées, ces grottes, qui se succédaient régulièrement autrefois, ne se suivent plus. Certaines n'existent plus, d'autres se sont écroulées les unes dans les autres. D'importants fragments des plafonds et des parois sont conservés. Dans leur perfection ils peuvent rivaliser avec les meilleures formes en béton produites actuellement. Il n'y a pas d'assemblage, pas de morceaux maintenus les uns contre les autres par un lien quelconque, tout est « d'un seul tenant ». Les coins sont d'équerre et parfaits. Des linteaux de granit de 20 centimètres de haut se superposent par degrés aussi régulièrement que si l'armature en bois avait été retirée la veille.

Nous avons avancé sans être obligés de nous courber le long des couloirs et des salles, impatients de con-

naître la surprise qui nous attendrait à la prochaine bifurcation. Je repensais sans cesse à l'explication que les archéologues ont proposée de ces chefs-d'œuvre techniques, mais elle ne pouvait me convaincre. Un jour, dans les temps primitifs, existèrent au-dessus de Sacsavhuaman des fortifications perfectionnées, voilà qui est beaucoup plus vraisemblable, je pense. Tous ces colosses de pierre d'une exécution parfaite pourraient avoir été les éléments d'un système de construction mégalithique. On pourrait probablement dégager ou reconstruire ces installations si on se livrait à une recherche systématique.



Monolithes ressemblant à des formes en béton. Trônes de géants ! Les « dieux » anéantirent-ils le « point d'appui » de Sacsayhuaman une fois leur mission accomplie ? (Photos de l'auteur).

Naturellement, nous nous sommes aussi demandé s'il n'existait pas une explication conventionnelle pour le champ de ruines qui domine Sacsayhuaman.

Éruptions volcaniques ? Il n'y en a jamais eu par ici.

Cataclysme ? Le dernier déplacement violent de la croûte terrestre a dû avoir lieu il y a 200 000 ans.

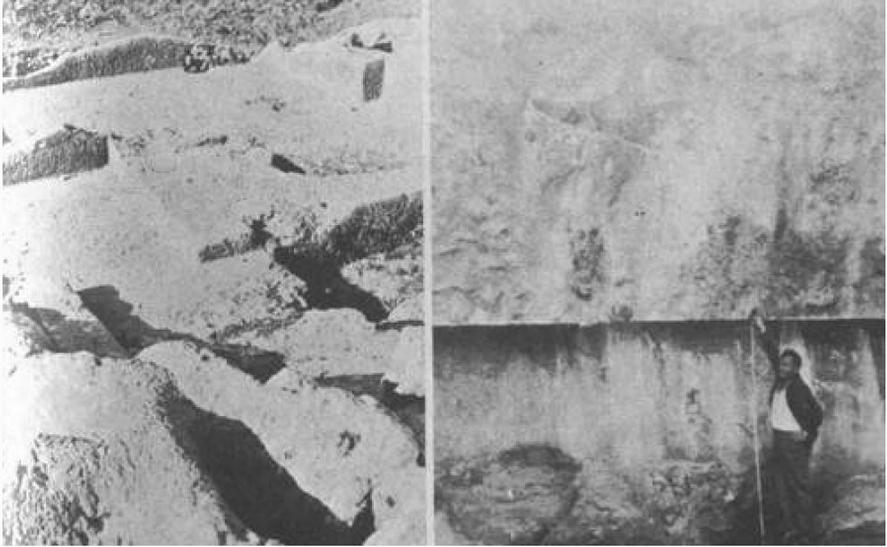
Tremblement de terre ? Il aurait pu difficilement provoquer ces dégâts qui montrent tout de même tant d'ordre dans le désordre. Et, pour qu'après chaque question se pose un double point d'interrogation, ces

blocs de granit portent aussi les traces d'une vitrification qui ne peut se produire qu'à des températures particulièrement élevées.

Caprices de la nature ? Les blocs de granit ont des rainures qui furent aménagées soigneusement et aussi des parties creuses, comme pour recevoir la partie saillante d'un pendant dont on les aurait séparés.

L'archéologue de la mairie de Cuzco pas plus que ses collègues du musée de Lima n'a pu me donner une explication satisfaisante de ces formes. Préinca, disaient-ils, ou peut-être civilisation Tiahuanaco.

Il n'y a certainement aucune honte à reconnaître son ignorance. Quoi qu'il en soit, on ne sait rien de précis sur les rochers façonnés que nous avons vus à Sacsayhuaman. Un seul fait est certain : cet ensemble a été édifié selon une méthode que nous ignorons, par des êtres que nous ignorons, en une époque que nous ignorons. Il existait avant que fût construite la célèbre forteresse inca des fils du Soleil, cela est sûr, et il a été détruit avant même que ces positions défensives fussent érigées par les Incas.



*On dirait que la roche a été trouée comme s'il s'était agi de beurre.
Par qui, quand et par quels procédés ? (Photos de l'auteur).*

Le même phénomène se reproduit pour Tiahuanaco, sur le haut plateau bolivien.

J'ai étudié un grand nombre d'ouvrages et j'y ai appris des choses étonnantes sur Tiahuanaco. Mais toutes les descriptions sont surpassées par la réalité. J'ai lu également bien des choses sur les étranges conduites d'eau qui y furent découvertes. C'est à elles que je me suis spécialement intéressé lors de mon dernier voyage en Bolivie.



Cette photo nous montre le célèbre calendrier de Sacsayhuaman. Cet ouvrage de pierre monumental a-t-il un rapport quelconque avec les ruines qui se trouvent sur les hauteurs environnantes ? (Photo Bildarchiv v. Irmer, Munich).



Erich von Daniken en compagnie d'un Indien sur le haut plateau de Tiahuanaco (Photo de l'auteur).



Les « conduites d'eau » de Tiahuanaco – ici incorporées arbitrairement dans le mur d'un temple récent (Photo de l'auteur).

Pour la deuxième fois je me retrouvais donc à Tiahuanaco, à 4 000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Ma première visite avait été trop brève et je n'avais pas suffisamment accordé d'attention aux conduites d'eau. Je voulais réparer cette négligence.

Les premiers éléments intéressants que j'ai vus se trouvaient incorporés dans le mur d'un temple reconstitué. Nous avons longuement réfléchi à cette « incorporation » : elle est arbitraire. La conduite n'a absolument

rien à faire dans ce mur. Elle est sans doute là pour décorer, placée à dessein pour les touristes.

Ayant retrouvé des conduites d'eau en d'autres endroits, j'ai pu vérifier ce qu'on avait écrit sur elles : elles ont une forme tout à fait moderne, le dessin est rigoureux, les surfaces internes et externes sont polies, les arêtes sont parfaites. Ceux qui ont façonné ces éléments de conduites y ont découpé des parties creuses et des parties saillantes qui leur permettent de s'emboîter les uns dans les autres. On peut les assembler comme les pièces d'un jeu de construction.

La perfection technique de ce travail artisanal, que les archéologues attribuent à des races préincas, est déjà ahurissante, mais quand on constate que certains de ces objets, qui ont été catalogués jusqu'à présent sous le nom de conduites d'eau, sont coudés, on reste les bras ballants. Une conduite est un chef-d'œuvre, mais des conduites coudées d'une seule pièce ! et avec des coudes parfaitement réguliers ! Mais comment expliquer le fait que seules les parties supérieures de ces conduites aient été retrouvées !

S'il s'agissait de conduites d'eau, on pourrait de toute façon se passer de la partie supérieure mais certainement pas de la partie inférieure !



Les célèbres « conduites d'eau » ont des formes modernes : dessin précis, surfaces externes et internes lisses, arêtes régulières (Photos de l'auteur).



Coude d'une « conduite d'eau » de Tiahuanaco. Gaines de protection pour câbles d'énergie ? (Photo de l'auteur.)



Quelle était la matière des crampons qui maintenaient autrefois ces grands blocs de pierre ? (Photo Paolo Koch, Zürich.)



La « porte du Soleil » de Tiahuanaco et sa frise importante (Photo Bodo Fischer, Ullstein-Biederdienst, Berlin).

Ces rigoles de pierre étaient-elles vraiment destinées à l'écoulement de l'eau ?

Il y a peut-être une autre explication, bien différente, mais il est vrai qu'elle semble utopique.

Les légendes de la tradition et les dessins sur pierre font penser que les dieux vinrent se réunir à Tiahuanaco avant même que l'homme fût créé. Dans notre langage de l'ère spatiale cela se traduit par : des astronautes étrangers ont fondé leur premier point d'appui sur le haut plateau bolivien. Ils connaissaient une technique supérieurement évoluée, comme nous, nous dis-

posons de rayons laser, de fraises vibratoires, d'appareils électriques. Grâce à elle ils fabriquèrent prosaïquement une série de bâtiments qui n'avaient qu'un simple but pratique. Dans ce sens, les conduites d'eau n'étaient-elles pas plutôt des gaines protectrices pour les câbles d'énergie reliant chaque complexe de bâtiments ?

Des créatures capables de fabriquer des conduites semblables à celles de Tiahuanaco devaient avoir des capacités techniques exceptionnelles. Des êtres d'un tel degré d'intelligence n'auraient pas été assez idiots pour fabriquer des conduites d'eau en deux parties alors que, par un procédé incomparablement plus simple, et avec moins de peine, ils auraient pu se contenter de percer dans la roche un trou plus grand et par lequel un volume d'eau supérieur aurait pu s'écouler. Des êtres intelligents doués de telles aptitudes n'auraient pas non plus choisi pour le transport de l'eau une forme rectangulaire, car ils auraient su que l'eau et la poussière stagneraient dans les coins. Et naturellement ces techniciens n'auraient pas oublié de fabriquer des parties inférieures à leurs conduites !

Quand, vers 1630, les conquérants espagnols demandèrent aux indigènes quels étaient les bâtisseurs de Tiahuanaco, ils ne purent leur donner aucune indication. Ils évoquèrent la mythologie. D'après elle, Tiahuanaco était le lieu où les dieux avaient créé l'homme. Je suppose que ces mêmes dieux créèrent également les conduites et qu'ils ne les employaient pas pour le transport de l'eau.

Dès qu'a lieu une découverte historique, les archéologues et les anthropologues s'efforcent de la dater. À

partir du moment où une découverte est datée, elle a sa place prédéterminée dans le système de la recherche actuelle. Et bien entendu son numéro dans un catalogue.

La méthode la plus exacte employée jusqu'à présent par les savants est celle du carbone 14. Ils partent du fait que, dans notre atmosphère, l'isotope radioactif du carbone (C), dont le poids atomique est 14, est présent dans une proportion constante. Cet isotope de carbone est absorbé par tous les végétaux, si bien que les arbres, les racines, les feuilles, les herbes en contiennent un volume constant. Or tous les organismes absorbent des matières végétales sous quelque forme que ce soit, donc l'homme et l'animal contiennent aussi du C 14 dans une proportion égale. Mais tout radioélément perd en un temps donné, appelé « période », la moitié de sa radioactivité. L'homme cesse d'acquérir du C 14 avec la mort, les végétaux avec la récolte ou le feu ; il se raréfie dès lors régulièrement selon sa période. La période du C 14 est estimée à 5 600 ans. Cela signifie que, 5 600 ans après la mort d'un organisme, on ne retrouvera plus la trace que de la moitié du C 14 qu'il possédait initialement, après 11200 ans du quart, après 22 400 ans du huitième, etc. La proportion de C 14 dans l'atmosphère étant connue, on peut évaluer en laboratoire la teneur en C 14 de restes organiques fossilisés, ce qui demande des expériences compliquées. En rapport avec la proportion constante de C 14 dans l'atmosphère, on peut donc définir l'âge d'un os ou d'un morceau de charbon de bois.



Cet énorme bloc de pierre porte des encoches à angle droit qui n'ont pu être découpées avec des haches de pierre ou des poignards en bois (Photo de l'auteur).

Quand on coupe les herbes et les buissons en bordure des autoroutes pour les brûler, on donne aux cendres un âge trompeur avec une marge de milliers d'années. Pourquoi ? Tous les jours les plantes ont absorbé du carbone provenant des gaz d'échappement des voitures, ce carbone vient du pétrole et le pétrole vient d'une matière organique qui a cessé d'absorber le C 14 de l'atmosphère il y a des millions d'années. C'est ainsi qu'un arbre abattu dans un quartier industriel ne sera âgé que de 50 ans selon les couches concentriques, mais un examen au C 14 conduira à antidater ses cendres et cet arbre de 50 ans sera obligatoirement « domicilié » en des temps très très reculés.

Je mets en doute l'exactitude donc la sûreté de cette méthode. Les évaluations actuelles partent de la ferme conviction que la proportion de C 14 dans l'atmosphère est toujours la même et a toujours été la même.

Mais comment le savoir ?



Cette statue d'une seule pièce découverte à Tiahuanaco se trouve maintenant à La Paz, Bolivie. Qui a créé des monuments aussi imposants ? Représentent-ils des créatures extraterrestres ? (Photo Paolo Koch, Zürich.)



Fragment d'une statue de Tiahuanaco d'un tout autre genre. Elle se trouve également à La Paz (Bolivie) (Photo Paolo Koch, Zürich).

Et si jamais cette hypothèse reposait sur une erreur ? Dans mon livre « Présence des extraterrestres », je me suis reporté à des textes anciens qui démontraient que les dieux étaient capables de provoquer des dégagements de chaleur d'une puissance telle que seules les explosions nucléaires peuvent les produire et aussi qu'ils employaient des armes radiantes. Dans l'épopée de Gilgamesch, Enkidu meurt parce qu'il a été touché par le « souffle empoisonné de la bête céleste ». Dans le *Mahābhārata*, on décrit comment les guerriers se précipitaient dans l'eau pour se laver et laver leur armure parce que le « souffle mortel des dieux » avait tout contaminé.

Et s'il s'était vraiment agi là d'une explosion atomique, comme cette explosion qui se produisit dans la taïga de Sibérie le matin du 30 juin 1908 ?

Au cours de toutes les explosions atomiques, où que ce soit – y compris à Hiroshima et pour toutes les expériences nucléaires dans l'atoll de Bikini, en Union Soviétique, aux U. S. A., au Sahara et en Chine –, des substances radioactives ont été libérées et l'équilibre des isotopes C 14 a été détruit. Les plantes, les hommes et les animaux avaient et ont alors plus de C 14 dans leurs cellules qu'il n'y en a eu et qu'il n'y en a dans l'atmosphère ; or ce volume de C 14 dans l'atmosphère est admis comme une valeur constante. Cet accroissement du volume de C 14 dans l'organisme est une évidence. Si l'on admet cette évidence, il faut remettre en question les méthodes de datation dites exactes. Dans notre théorie de la visite d'astronautes étrangers sur notre planète, nous considérons des espaces de temps

si vastes que de « petites » erreurs de calcul peuvent facilement se produire et une petite erreur de ce genre peut très bien porter sur 20 000 ans et plus !

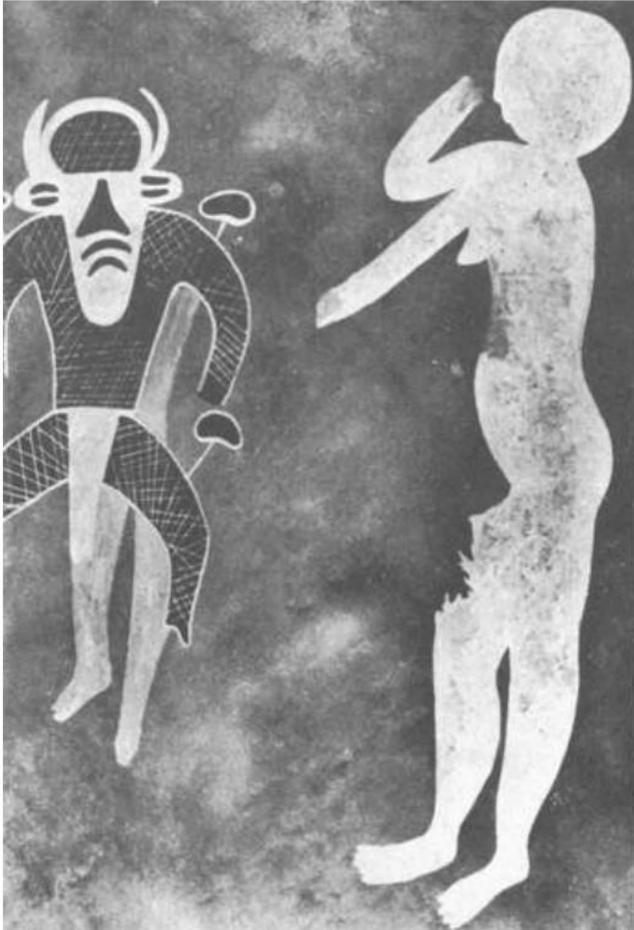
C'est une des raisons pour lesquelles les datations qui remontent très loin me laissent sceptique. Prenons le cas de Tiahuanaco : si les cosmonautes sont repartis de Tiahuanaco après avoir accompli leur mission sur notre planète, il est certain qu'ils n'ont laissé aucun héritage fossile aux archéologues et anthropologues. Avec leur matériel moderne, ils n'utilisaient pas du charbon de bois pour se chauffer et ils remportèrent les ossements. Donc ils ne laissèrent aucun reste susceptible d'être daté ! Les ossements et les restes de charbon de bois qui sont analysés et datés proviennent d'hommes qui se sont fixés dans les ruines de la forteresse des dieux des milliers d'années après l'atterrissage probable des astronautes. Je crois que c'est une erreur de penser que les ossements qui ont été déterrés provenaient des bâtisseurs de Tiahuanaco. Je pose sans cesse des questions parce que les réponses qu'on a données ne me satisfont pas.

L'archéologie existe en tant que discipline scientifique depuis 200 ans seulement. Depuis lors ses représentants accumulent avec un zèle étonnant des monnaies, des tablettes d'argile, des fragments d'outils, des débris de récipients, des statues, des dessins, des ossements et tout ce qui apparaît au bout d'une pelle. Ils classent gentiment leurs trouvailles dans un système qui n'a qu'un cours relatif pour tout juste 3 500 ans. Tout ce qui est au-delà est caché sous un voile de mystère et de conjectures. Personne ne sait et personne ne peut dire ce que nos ancêtres étaient capables de faire en matière

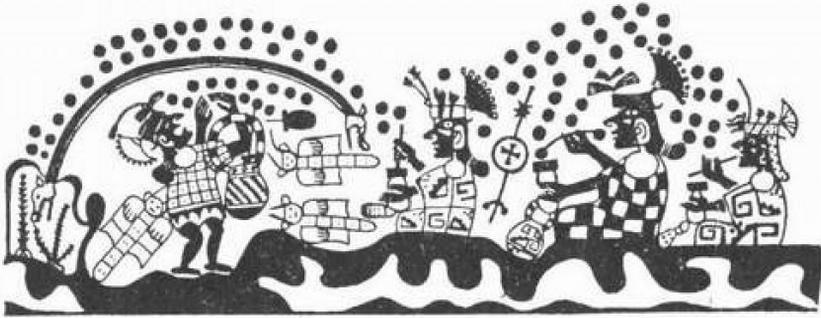
d'exploits techniques et architectoniques. On dit qu'une aspiration vers les dieux, le désir de plaire aux dieux, d'accomplir les devoirs dictés par les dieux, on dit que tout cela était la force qui les avait poussés à édifier ces nombreuses et remarquables constructions.



Les symboles représentés sur cette pierre du Mexique sont-ils ornementaux ou bien représentent-ils les thèmes d'un âge technique oublié ? (Photo Éditions Knopf, New York.)



Cet homme à antennes d'Auanreth (Tassili) a sur les bras et sur les cuisses des excroissances qui ressemblent à des antennes. Le casque est percé de fentes pour les yeux, le nez et la bouche. À gauche, une silhouette féminine nue (Photo Éditions Arthaud).



Peinture représentant des serpents célestes, des sacrificateurs (?) et d'étranges objets volants sur un vase en céramique du Pérou (Linden-Museum, Stuttgart).

Aspiration vers les dieux ?

Quels dieux ?

Devoirs dictés par les dieux ?

Et quels dieux dictaient ces devoirs ?

Les dieux doivent faire des choses étonnantes, ils doivent pouvoir accomplir des tâches inaccessibles aux autres créatures. Des dieux inventés, de pures créations de l'imagination, ne se seraient pas maintenus longtemps dans la mémoire des hommes. On les aurait vite oubliés. C'est pourquoi mon idée est la suivante : ces dieux dont nous parlons étaient des êtres réels, si intelligents et si puissants qu'ils firent une profonde impression sur nos ancêtres et occupèrent pendant des siècles et des siècles les pensées et les croyances des hommes.

Quelles furent ces créatures qui se montrèrent aux peuples primitifs ?

Il faut avoir le courage de douter et d'imaginer des solutions fantastiques. Malheureusement, ce que disait Héraclite en 500 avant J. -C. est toujours exact : « Quand elle est incroyable, la vérité n'est pas reconnue. »



Cajamarquilla près de Lima (Pérou). Tranchées individuelles ? Silos à céréales ? Il y en a ainsi 209 qui se suivent ! Quelle était l'utilité de ces trous qui s'ouvrent partout devant nous ? (Photo de l'auteur.)

À l'est de Lima, capitale du Pérou, se trouve un champ de ruines, sur les versants de la montagne de Cajamarquilla. Chaque jour, parce qu'il faut construire des routes, des bulldozers voraces anéantissent des té-

moignages du passé de l'humanité que la recherche n'a pas suffisamment pris au sérieux. Nous avons péniblement parcouru ce désert. Personne n'avait besoin d'attirer notre attention sur les curiosités, nous étions dessus. Dans les routes sont creusés des centaines de trous, sortes de tranchées individuelles, semblables à celles que nous connaissons bien par les journaux ou les reportages à la télévision et qui servent d'abris aux Vietcôngs. Nous n'osons affirmer que ces trous furent creusés autrefois à Cajamarquilla pour servir également d'abris aux habitants du pays en cas d'attaques aériennes. D'ailleurs nous n'en aurions pas le droit puisqu'il est notoire qu'aucune attaque n'a pu venir du ciel avant le XX^e siècle ! Les tranchées de Cajamarquilla ont en moyenne un diamètre de 60 cm et une profondeur de 1,70 m. Sur une seule voie j'en ai compté 209 ! Elles devaient avoir une destination pratique et d'une extrême importance, sinon pourquoi aurait-on fait tout ce travail ?



Gros plan d'un trou. Diamètre 60 cm, profondeur 1,70 m (Photo de l'auteur).

Quelle explication nous propose-t-on pour ces centaines de trous ?

On nous dit que ces trous étaient des silos !

Devant ces tranchées faites à la taille d'un homme cette explication n'est pas très convaincante. On peut naturellement y verser du grain. Mais ne se mettrait-il pas bien vite à germer, voire à pourrir, étant donné l'humidité du sol et la chaleur moite qu'elle provoque ?

Et comment s'y prendre pour le retirer ensuite de ces étroits silos ?

À défaut de grain, nous avons rempli l'un de ces trous avec du sable puis nous avons essayé de l'extraire avec nos mains et avec des pelles. Pour le premier tiers ce ne fut pas trop difficile, mais à partir de la moitié nos efforts dégénérent en corvée. Pour le dernier tiers ce fut tout bonnement un supplice : il fallait plonger dans le trou la tête la première, puiser une poignée de sable, se redresser et la déposer sur le bord. Après cela, on arrive à une profondeur telle qu'on ne peut même plus étendre le bras par-dessus la tête, le sable glisse des mains. Nous avons depuis longtemps abandonné nos pelles car l'étroitesse du trou ne permettait plus d'effectuer la moindre poussée. Finalement nous avons attaché de petits seaux à une corde pour les faire descendre tout au fond. Si nous essayions de les remplir avec nos pelles, la moitié du contenu se renversait. Nous avons utilisé toutes sortes de procédés. Ainsi, après avoir travaillé toute une journée en ayant recours à de nombreux expédients, nous avons vidé un silo, ne laissant que 10 ou 20 centimètres de sable dans le fond. Ils y sont encore, je suppose.

Même en admettant que ces innombrables trous étaient des silos, une question me trouble : pourquoi les premiers habitants de Cajamarquilla se sont-ils donné tant de mal pour creuser des trous aussi étroits ?

Pourquoi n'ont-ils pas construit un grand silo familial ? Cajamarquilla devait être une cité bien organisée, il était même facile de penser à construire un seul silo commun et pratique.

Maintenant que j'ai examiné les conditions locales, cette explication ne me paraît vraiment pas « sûre ». Mais je dois y croire, puisqu'il n'y a pas d'autre solution.

4

La mémoire acquise de l'humanité

Souvenirs cosmiques – Molécules mémorielles ? – Des prophètes mangent des livres – Cartes perforées de la vie – Passé et avenir – Rêves du passé – L'échéance du programme codé.

Pourquoi sommes-nous parfois incapables de retrouver des noms, des adresses, des idées, des numéros de téléphone même en fouillant à fond dans notre mémoire ? Et pourtant nous « sentons » parfaitement que ce que nous cherchons s'est caché quelque part dans les cellules grises de notre cerveau et ne demande qu'à être redécouvert. Où le souvenir de ce que « nous savons bien » s'est-il mis ? Pourquoi ne pouvons-nous opérer selon notre désir et à tout moment avec notre provision de connaissances ?

Robert Thompson et James Mc Connell, du Texas, se sont échinés pendant 15 ans à sonder expérimentalement le secret de la mémoire et de son existence. Ils se sont livrés aux expériences les plus variées et ce furent

finalement des vers plats, dont la famille porte le beau nom de *Dugesia Borocephala*, qui devinrent les vedettes d'une expérience qui allait conduire à des résultats fantastiques. D'une part, ces petits animaux font partie des organismes les plus primitifs possédant encore une certaine quantité de matière cérébrale ; d'autre part, ils comptent parmi les êtres vivants de structure complexe qui peuvent se régénérer totalement grâce à la division cellulaire. Si l'on coupe un de ces petits vers en morceaux, chaque morceau séparément se refait et forme un ver complet, intégral et intact.

Thompson et Mc Connell laissèrent leurs petites vedettes libres d'évoluer dans une rigole en plastique, mais ce n'était absolument pas pour leur faire plaisir ! Rusés comme savent l'être les chercheurs avec leurs cobayes et rusés comme ils doivent l'être, ils relièrent la rigole à un circuit électrique à basse tension. De plus, ils placèrent au-dessus de la rigole une lampe de bureau munie d'une ampoule de 60 watts. Étant donné que les vers plats sont particulièrement lucifuges, ils se contractaient dès qu'on allumait la lampe. Quand les deux savants eurent joué ainsi avec le contact électrique pendant quelques heures, les vers ne firent plus attention à ce changement d'éclairage perpétuel. Ils avaient bien compris qu'aucun danger ne les menaçait, qu'à la clarté succédait l'obscurité et vice versa. Thompson et Mc Connell combinèrent alors l'excitation lumineuse avec une faible décharge électrique qui atteignait les petits animaux une seconde après la lumière. Les vers qui ne se souciaient déjà plus de la lumière, recommencèrent à se contracter sous l'impact du courant électrique. On accorda deux heures de repos aux sujets de l'expérience avant de les remettre sur la sellette. On

constata alors qu'ils n'avaient pas oublié qu'après la lumière ils devaient s'attendre à la décharge électrique. Ils se contractaient sous la lumière même quand la décharge attendue ne se produisait pas. Ensuite les deux patients chercheurs découpèrent les vers en morceaux et attendirent un mois pour que les morceaux aient le temps de se *régénérer* et de se transformer en vers complets. À leur tour ils furent placés dans la rigole et de nouveau on alluma la lampe à intervalles irréguliers. Thompson et Mc Connell firent une découverte étonnante : non seulement les têtes ayant donné naissance à des queues mais aussi les queues ayant donné naissance à des têtes se contractaient avant la décharge attendue ! Que s'était-il passé ?

De quelle façon les cerveaux reconstitués avaient-ils reçu le souvenir de cette décharge ?

Dans les premières cellules ayant « emmagasiné » les souvenirs s'était-il déroulé des processus chimiques qui avaient transmis les expériences acquises aux cellules nouvellement constituées ? C'était exactement cela. Quand un ver « inéduqué » dévore un de ses congénères « éduqué », il reprend à sa victime jusqu'à ses facultés « apprises ». Des expériences effectuées dans d'autres laboratoires ont permis de constater que, lorsqu'on transplantait les cellules d'un animal auquel certaines facultés avaient été inculquées dans le corps d'un autre animal, cet autre animal possédait les mêmes facultés. C'est ainsi qu'on dressa des rats à appuyer sur une touche de couleur déterminée pour accéder à leur nourriture. Dès que les cobayes maîtrisaient à la perfection cet exercice, on les tuait, on faisait une ponction à leur cerveau et on injectait le liquide dans la cavité abdomi-

nale de rats non dressés. Au bout de quelques heures seulement les rats non dressés se servaient de la même touche de couleur. Des expériences sur des dorades et des lapins confirmèrent l'idée que la transplantation de certaines cellules d'un organisme à un autre permettait de transmettre un savoir acquis grâce à un processus biochimique.

On considère aujourd'hui comme un fait scientifique que les souvenirs sont enregistrés dans des molécules mémorielles et que des molécules d'acide ribonucléique et d'acide désoxyribonucléique fixent et transportent des contenus mémoriels.

À condition de poursuivre avec logique ces recherches, l'humanité, dans un avenir plus ou moins rapproché, pourrait avoir le moyen de ne plus laisser se perdre les connaissances et les souvenirs d'un homme à sa mort mais de conserver et de transmettre son acquis intellectuel.

Aurons-nous le temps de voir ces animaux supérieurement intelligents que sont les dauphins « programmés » sur la recherche sous-marine ?

Verrons-nous au travail sur les routes des singes dont les cerveaux auront été programmés sur la manipulation des machines ?

À l'heure actuelle, à mon avis, il faut plus de courage pour douter des moyens de réaliser certaines possibilités audacieuses que pour croire réellement à ces possibilités. Nous n'avons pas encore la preuve scientifique que des intelligences étrangères ont su manipuler ainsi la mémoire dès les temps primitifs. Quoi qu'il en soit, des savants aussi renommés que Shklovskij, Sagan et

d'autres n'écartent pas l'éventualité de l'existence sur d'autres planètes d'êtres vivants bien plus avancés que nous dans le domaine de la recherche scientifique. Une fois de plus, je suis intrigué par certains passages de l'Ancien Testament. Ce sont les passages qui mettent en scène des prophètes à qui les « dieux » donnaient des livres à manger. Ézéchiél évoque ces repas livresques :

« J'ouvris la bouche et il me fit manger le volume, et il me dit : « Fils d'homme, nourris-toi et rassasie-toi de ce volume que je te donne. » Je le mangeai... » (Ez 3 - 2,3.)

En ce cas, que les prophètes ainsi nourris aient été plus savants et plus intelligents que tous les autres, qu'y a-t-il d'étonnant à cela ?

Depuis la découverte scientifique de l'acide désoxyribonucléique -double hélice, on sait que le noyau cellulaire du gène contient toutes les informations selon lesquelles est constitué un être. Les cartes perforées sont si connues que, pour simplifier, j'appellerai le plan programmé dans les noyaux cellulaires : « cartes perforées de la vie ».

Ces cartes perforées déterminent la vie selon des échéances précises. Pour prendre comme exemple notre espèce : un garçonnet de 10 ans ou une fillette de 8 ans sont déjà de petits hommes, bien sûr, mais ils ne possèdent pas encore la plupart des attributs qu'ils auront un jour en tant qu'homme et en tant que femme. Avant l'âge adulte, les cellules dans leur corps se diviseront encore des trillions de fois et chaque division cellulaire sera le moment pour les cartes perforées d'entamer une

nouvelle étape : garçonnets et fillettes poussent, le système pileux, les seins se développent. Les cartes perforées ne font pas d'erreurs, leurs perforations déterminent en temps voulu le cours de l'évolution.

Ce fait est valable pour tout être vivant, j'insiste encore. À partir de cette base scientifique solidement établie, je voudrais maintenant présenter une théorie qui me semble personnellement tout à fait logique : n'y aurait-il pas eu depuis les temps primitifs un vaste programme d'évolution pour l'ensemble de l'humanité, comme il y en a un pour chaque être séparément ?

Des faits anthropologiques, archéologiques et ethnologiques me donnent le courage d'ajouter mon hypothèse à celles qui existent sur la naissance de l'humanité. Je suppose que, pour l'homo primitif, toutes les informations, c'est-à-dire tous les ordres représentés par les perforations des cartes, ont été apportées de l'extérieur grâce à une mutation artificielle dirigée.

Si je retourne sur mes pas dans le sombre labyrinthe de l'histoire primitive, je vois l'homme y être à la fois « fils de la terre » et « enfant des dieux ». Les conséquences de ce croisement sont immenses et fantastiques.

Nos ancêtres vécurent directement « leur » époque, enregistrèrent dans leur conscience ce premier passé. Leur mémoire emmagasina tous les événements. À chaque procréation, une partie de ces souvenirs primitifs passait à la génération suivante. En même temps la nouvelle génération ajoutait d'autres perforations aux cartes existantes. Les cartes perforées étaient sans cesse enrichies de nouvelles informations. Même si, au cours des temps, certaines informations s'égarèrent ou

bien étaient dominées par des impulsions plus puissantes, la somme d'informations ne diminuait pas ! Mais les cartes perforées de l'homme ne contenaient pas seulement ses propres souvenirs, elles contenaient aussi le programme des dieux qui voyageaient déjà dans l'espace à l'époque d'Adam !

Entre nos connaissances actuelles et l'abondance de ces souvenirs se dresse une barrière que seuls quelques hommes peuvent franchir dans des circonstances favorables. Certains hommes sensibles, peintres, poètes, musiciens, chercheurs, sont intensément réceptifs à ces souvenirs primitifs et essaient de retrouver ces informations dans des luttes souvent désespérées. L'homme-médecine se mettait en transes grâce à des drogues et à des rythmes lancinants pour pouvoir briser la barrière qui le séparait des souvenirs primitifs. Je crois même que derrière le snobisme des pionniers du psychédélisme agit un instinct primitif qui pousse les hippies à s'ouvrir la voie de l'inconscient grâce à des drogues et à une musique névrotique. Lorsque la porte d'un monde disparu s'ouvre devant un isolé, il est rare qu'il ait assez de force pour décrire à ses semblables le monde qui s'est offert à lui dans l'ivresse.

Un exemple :

Le monde entier évoque la lampe merveilleuse d'Aladin dès qu'il s'agit d'exprimer l'idée d'un objet totalement utopique, d'un phénomène inexplicable. Les prophètes ne sont pas les seuls que je prenne au mot, j'ai coutume aussi de chercher derrière les souvenirs primitifs des hommes de l'Antiquité, souvenirs parfois étranges, une réalité qui pour nous, hommes du pré-

sent, attend encore d'être (re) découverte, impatiemment peut-être.

Qu'avait-elle donc, cette étrange lampe merveilleuse dont disposait Aladin ? Sans aucun doute, elle permettait à des surhommes de se matérialiser. Cela se produisait toujours quand le jeune Aladin frottait sa lampe. Par ce frottement mettait-il en marche une machine à matérialiser ?

Étant donné ce que nous savons aujourd'hui, nous pouvons donner une explication plausible de la lampe merveilleuse. Nous savons que la technique atomique convertit la masse en énergie, que la physique convertit l'énergie en masse. Une image télévisuelle est décomposée en centaines de milliers de lignes qui, transformées en ondes hertziennes, sont diffusées par des relais. Un bond dans le fantastique : une table, celle-là même devant laquelle je suis assis en ce moment, se compose d'un nombre infini d'atomes associés les uns aux autres. Si l'on arrivait à décomposer cette table en ses atomes, à les envoyer par ondes hertziennes et à reconstituer en un lieu donné une table identique à la première, on aurait réalisé le transfert de la matière. Pure utopie ? D'accord, pour le moment. Mais dans le futur ? Peut-être le souvenir d'avoir observé en des temps reculés une matérialisation planait-il dans la mémoire de l'homme antique : de nos jours on plonge l'acier dans de l'azote liquide pour le durcir. C'est un procédé qui nous paraît évident et qui a été découvert aux temps modernes. Ce processus de durcissement était probablement une réalité technique dès l'Antiquité grâce à un souvenir primitif. En tout cas, il était mis en pratique selon des méthodes violentes : pour durcir su-

perficiellement le métal on plongeait les épées rougies dans les corps des prisonniers ! Mais comment savait-on que le corps humain est bourré d'azote organique ? D'où connaissait-on la réaction chimique ? Par expérience uniquement ? De qui, je le demande, nos ancêtres tenaient-ils leurs grandes connaissances techniques et leurs méthodes médicales si ce n'était d'intelligences étrangères ?

D'où des hommes et des femmes intelligents ont-ils la certitude qu'une idée audacieuse, enracinée depuis bien longtemps, devient progressivement accessible par l'empirisme, qu'une chimère ou une utopie primitive est un jour réalité ?

Je suis fermement persuadé que les savants sont animés du désir ardent de tout savoir, de transformer en réalité tous les souvenirs qu'en des temps primitifs des intelligences étrangères ont imprimés dans la mémoire des hommes. À toutes les époques de l'histoire de l'humanité, le cosmos a été le grand but des chercheurs et il faut bien qu'il y ait une raison plausible à cela. Toutes les étapes de dévolution technique, toutes les bribes de progrès, toutes les idées utopiques enfin ne représentaient-elles pas simplement un pas vers la grande aventure : la reconquête de l'espace ?

Ce qui n'est encore pour nous qu'idées troublantes, idées futuristes souvent inquiétantes, a sans doute été réalité sur notre planète.

En étudiant les ouvrages de Teilhard de Chardin, qui suscitent actuellement un grand intérêt, j'ai rencontré pour la première fois le concept de « particules élémentaires cosmiques ». Il faut encore attendre pour que soit reconnue la façon décisive dont ce jésuite a contribué à

déterminer l'image du monde du XXe siècle par ses recherches en paléontologie et en anthropologie. Son but était de concilier la doctrine chrétienne de la création avec les notions actuelles des sciences naturelles. En 1962, sept ans après sa mort, la conclusion d'une violente querelle théologique fut que ses conceptions allaient à l'encontre de la doctrine catholique. Je ne connais pas d'autre théorie exprimant plus clairement ce que l'on entend par processus cosmique. L'atome est la particule élémentaire de la matière. Dans le cosmos également la particule élémentaire matérielle est l'atome. Mais il y a encore d'autres particules élémentaires, à savoir le temps, la conscience, le souvenir. Toutes ces particules sont liées les unes aux autres, ont un rapport les unes avec les autres et on ne peut expliquer comment Peut-être découvrirons-nous un jour la trace de particules élémentaires, donc de forces, qui ne peuvent être définies ou classées selon les catégories de la physique, de la chimie ou de toute autre science expérimentale. Et pourtant elles influent sur les événements du cosmos, même si on ne peut ni les définir ni les saisir matériellement. Là, mais là seulement se situe pour moi la limite qui marque la fin de toute recherche et qui doit d'ailleurs la marquer.

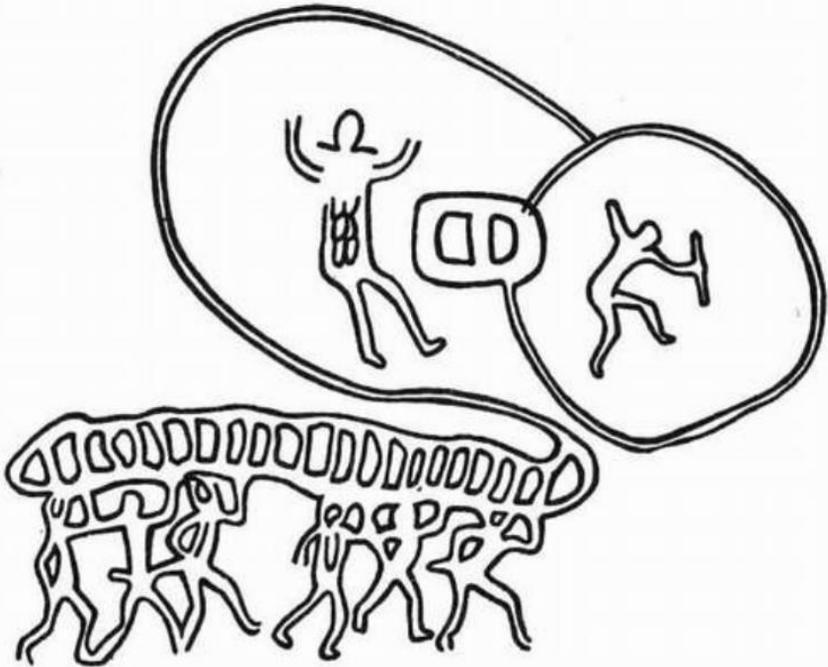
J'aimerais que mes remarques indiquent de nouvelles directions et qu'un jour elles conduisent à des résultats convaincants. Dans leur livre « Le matin des magiciens », Pauwels et Bergier ont décrit deux cas qui répondent tout à fait à ma conviction, à savoir que des souvenirs primitifs attendent d'être redécouverts dans la mémoire de l'humanité. Ces deux cas n'ont rien à voir avec d'obscures pratiques occultes. Le premier est celui de Niels Bohr, prix Nobel danois (1885-1962), qui posa

les hases de l'actuelle théorie de l'atome. Cet illustre physicien raconte comment il eut l'idée du modèle de l'atome qu'il avait cherché pendant des années : « Il se vit sur un soleil de gaz brûlant. Des planètes passaient en sifflant. Elles étaient reliées à ce soleil par de minces filaments et tournaient autour. Soudain, le gaz se solidifia, le soleil et les planètes se réduisirent Niels Bohr dit qu'il se réveilla à ce moment et eut conscience qu'il venait de découvrir le modèle de l'atome, tant cherché. » En 1922, il reçut le prix Nobel pour ce « rêve ».

L'autre cas évoqué par Pauwels et Bergier met en scène deux savants, l'un qui rêve et l'autre qui agit : « Après avoir lu dans les journaux les récits sur les bombardements de Londres, un ingénieur de la compagnie américaine des téléphones Bell fit, une nuit d'automne 1940, un rêve dans lequel il se vit dessinant le plan d'un appareil qui permettait de pointer un canon antiaérien sur le lieu exact où passera un avion dont on connaîtrait la trajectoire et la vitesse. Au réveil, il traça le schéma, « de mémoire ». L'étude de cet appareil, qui allait utiliser pour la première fois le radar, fut menée par le grand savant Norbert Wiener (1894-1964). »

Voici mon opinion : à l'origine des « rêves » de ces deux savants géniaux était leur savoir « ancestral ». Tout commence toujours par une idée (ou un rêve !) qu'il faut prouver. Je crois que ce n'est pas faire une hypothèse trop hasardeuse que de dire qu'un jour les généticiens moléculaires, qui savent déjà comment fonctionne le code génétique, définiront combien et même quelles connaissances furent programmées sur les cartes perforées de notre vie par des intelligences étrangères. Il serait fantastique – mais pourquoi inconce-

vable ? – qu'un jour lointain on établisse aussi selon quel mot de code certaines connaissances peuvent être rappelées de la mémoire primitive dans un but déterminé !



Les archéologues eux-mêmes ne sont pas d'accord sur la signification de cette peinture rupestre de Tell Issaghen II (Sahara) ; certains croient y voir un transport de momies. Les deux figures en haut à droite semblent planer dans les airs sans subir la pesanteur (Photo Verlag Kœhler et Amelang (Leipzig).

À mon avis, les souvenirs cosmiques ont été de plus en plus nombreux à pénétrer dans notre conscience au cours de l'évolution de l'humanité. Ils firent naître des idées nouvelles qui avaient déjà été réalité à l'époque de la visite des dieux. À certains moments favorables, les barrières qui nous séparent des souvenirs primitifs tombent. Et c'est alors qu'agissent ces impulsions qui font se révéler le savoir emmagasiné.

L'imprimerie et l'horlogerie, l'automobile et l'avion, les lois de la gravitation et la fonction du code génétique ont toutes été inventées et « découvertes » presque au même moment en différentes parties du monde ; n'est-ce donc qu'un hasard ?

L'idée excitante que des intelligences étrangères auraient pu rendre visite à notre planète autrefois surgit au même moment dans de nombreux ouvrages dont les auteurs avancent des preuves et des sources tout à fait différentes ; n'est-ce donc qu'un hasard ?

Expédier comme des hasards des idées pour lesquelles on ne dispose pas immédiatement d'explication infaillible est une méthode extrêmement commode. Il ne faut pas être si désinvolte. Les savants surtout, qui s'efforcent en général de découvrir des justifications à tous les processus, ne doivent pas rejeter des idées nouvelles hors du domaine de la recherche sérieuse avec des explications lapidaires, quelque utopiques que ces idées puissent paraître au premier abord.

Nous savons aujourd'hui que dans le noyau cellulaire de chaque être vivant est codé le plan de son développement et de sa décadence. Pourquoi n'existerait-il pas également pour l'humanité un vaste plan, une vaste carte perforée sans lacunes sur laquelle seraient pro-

grammés les souvenirs primitifs et cosmiques ? De ce premier terme posé découlerait logiquement une explication convaincante au problème de l'existence soudaine d'idées, de découvertes et d'inventions changeant la face du monde : cet instant a été programmé sur les cartes perforées ! Le mécanisme de réglage des cartes perforées touche les plots mémoriels et rappelle les notions oubliées et subconscientes.

La précipitation de la vie quotidienne ne nous laisse pas le loisir de connaître l'inconscient. Distracts par des impressions envahissantes et toujours nouvelles, nos sens n'atteignent pas les plots mémoriels des souvenirs ancestraux. Pour moi, ce n'est donc pas un hasard si au moins dans sa cellule, au chercheur dans l'isolement de ses travaux, au philosophe dans la solitude de la nature... et au mourant solitaire s'offrent le spectacle grandiose de souvenirs du passé et une vision de l'avenir.

Depuis des temps immémoriaux nous vivons tous dans une spirale évolutive qui nous emporte inexorablement vers l'avenir, vers un avenir qui, j'en suis convaincu, fut un passé, non pas un passé humain mais le passé des dieux qui agit en nous et deviendra un jour un présent. Nous attendons toujours que la science nous fournisse des preuves exactes. Mais je crois à la force de ces esprits élus, possédant un mécanisme subtil qui leur livrera un jour futur les informations sur les réalités passées et enregistrées en des temps immémoriaux.

En attendant cette heure bénie, je me range aux côtés de Teilhard de Chardin quand il dit qu'il croit à la science mais regrette qu'elle ne se donne pas la peine de

considérer le monde sous un autre angle que celui de l'extérieur des choses.

5

La sphère, forme idéale pour un engin cosmique

Les premiers vaisseaux cosmiques avaient-ils une forme sphérique ? – Te-Jho-a-te-Pange et ce qu'il raconte – Ce que dit le Popol Yuh sur la naissance de l'humanité – Des œufs étincelants tombaient du ciel – La sphère du Tassili – Des sphères dans la jungle – Énigmes mégalithiques indéchiffrables.

Tous les types de fusée dont nous disposons actuellement ont une forme longue et pointue. Est-ce bien ? Ne constate-t-on pas sans cesse que dans le vide la forme fuselée n'est ni nécessaire ni idéale ? Quand le vaisseau spatial qui, à la différence des fusées à étages, a déjà une forme circulaire, se rapproche de la lune, on doit le faire pivoter plusieurs fois autour de son axe transversal. Que d'efforts et que de dangers ! D'après tous les récits de cosmonautes, nous savons que tout changement de direction demande une manœuvre de pilotage extrêmement compliquée : en l'espace de mil-

lièmes de seconde le computer de bord doit établir des modifications de parcours et mettre en branle aussi rapidement les petites tuyères qui corrigeront la trajectoire. Une seule erreur minime de pilotage aurait des conséquences catastrophiques. Le carburant n'existe qu'en quantité limitée et serait vite épuisé, les tuyères ne pourraient plus exécuter les corrections de trajectoire, la rentrée du vaisseau spatial dans l'atmosphère dense de la terre ne serait plus possible, il continuerait à tourner dans l'espace, à la dérive, et finalement deviendrait incandescent.

Sans aucun doute les fusées actuelles ont fait techniquement leurs preuves. En effet, avec les engins propulseurs dont nous disposons actuellement et qui sont encore relativement faibles, seuls des objets pointus n'offrant pas de grandes surfaces de frottement peuvent traverser le « mur » épais de l'atmosphère terrestre. Mais pour le trajet d'étoile en étoile les « aiguilles » pointues ne sont pas idéales, voir plus haut !

Trouver des moyens de propulsion plus puissants, telle est la clé qui ouvrira la porte des halls de construction pour engins spatiaux de type nouveau. Le moment n'est pas éloigné où la science disposera d'une source d'énergie de propulsion difficile à imaginer, non, il n'est pas si éloigné. La réalisation technique pourrait conduire à de véritables engins propulseurs aux photons atteignant une vitesse proche de celle de la lumière et capables d'imprimer une poussée pour une durée presque illimitée. Il ne sera plus nécessaire alors de léssiner sur chaque kilo de chargement comme on est obligé de le faire. En effet, chaque kilo emporté par le vaisseau spatial dans son voyage vers la lune nécessite

5,180 kg de carburant supplémentaires. Le jour où ces engins propulseurs existeront, les vaisseaux spatiaux ne tarderont pas à avoir une forme bien différente.

La lecture de textes anciens et des fouilles archéologiques dans le monde entier m'ont donné la conviction que les premiers vaisseaux spatiaux, qui ont touché la terre il y a de cela plusieurs milliers d'années, avaient une forme sphérique, et je suis sûr que les vaisseaux spatiaux de l'avenir auront également (de nouveau) une forme sphérique.

Je ne suis pas constructeur de fusées mais nous sommes tous capables de faire certaines déductions qui paraissent évidentes : une sphère n'a pas d'avant ni d'arrière, de haut ni de bas, de gauche ni de droite. En toute position et en toute orientation elle présente les mêmes surfaces exposées. Pour le cosmos, qui ne connaît pas non plus d'avant ni d'arrière, de haut ni de bas, la sphère représente exactement la forme rêvée.

Visitons une de ces sphères spatiales qui pour le moment nous paraissent utopiques. Ne soyons pas mesquins : imaginons une sphère de 500 mètres de diamètre. Ce monstre repose sur des pattes d'araignées blindées et escamotables. L'intérieur est divisé en ponts de grandeur différente, comme dans nos géants de l'océan. Autour des flancs de la boule géante – autour de son équateur – court un anneau massif dans lequel sont placés vingt engins propulseurs ou davantage, et tous ces engins – mais ce n'est qu'un simple raffinement technique ! – peuvent opérer une conversion de 180 degrés ! Quand le compte à rebours sera arrivé à zéro, ils émettront des ondes lumineuses concentrées et amplifiées des millions de fois. Lorsque la sphère cos-

mique doit s'élever pour quitter la surface de la planète ou une plate-forme de lancement stationnée sur le parcours, les engins propulseurs projettent leurs colonnes lumineuses « vers le bas », vers la surface de départ, et offrent à la sphère un majestueux envol. Quand la sphère est arrivée dans le domaine de l'apesanteur et poursuit sa course vers l'étoile de son but, les engins propulseurs tout autour de sa ceinture ne sont plus allumés que pour les corrections de trajectoire. La sphère ne court pas le risque mortel de s'écarter de sa trajectoire car elle peut s'adapter instantanément à toutes les situations. En outre, il se produira alors un phénomène très agréable pour les astronautes : la sphère se mettra à tourner sur elle-même. Ainsi, dans tous ses compartiments, sera créée une gravitation artificielle qui réduira l'état d'apesanteur à un point tel que les conditions terrestres seront quasiment reconstituées. On a beau s'envoler vers les étoiles, on n'en est pas moins un petit homme prisonnier des lois de cette vieille terre !

Il est important de savoir que pour une telle sphère spatiale les corrections de trajectoire dans toutes les directions sont réalisables sans danger. Les engins propulseurs installés dans sa ceinture d'acier lui permettent de faire des écarts ou des bonds en avant à une vitesse foudroyante et dans n'importe quelle direction. Il est très facile pour des joueurs de billard de se l'imaginer : pour s'écarter vers la droite, la sphère reçoit une légère impulsion d'un réacteur situé sur sa gauche et vice versa. Des vaisseaux spatiaux sphériques comme ceux qui parcourent peut-être les galaxies depuis des milliers d'années ne sont que d'infimes particules dans l'infinité de l'univers. Filant à une vitesse proche de

celle de la lumière, les cosmonautes ont pourtant l'impression que ce tempo n'est qu'un agréable et lent voyage. Dans leur véhicule le temps semble, être immobile. Mais que se passe-t-il à l'intérieur de la sphère cosmique naviguant dans ce « temps sans temps » ? Eh bien, si des stations spatiales de cet ordre de grandeur voyagent un jour, une vie routinière exactement semblable à celle de tous les jours se déroulera à bord. Des automates assurent le service de sécurité, des computers surveillent la trajectoire, des astronautes se livrent à des recherches en laboratoire, mettent au point de nouveaux projets, plus audacieux encore, observent les étoiles et réfléchissent à l'exploitation de planètes inconnues. Tandis que la sphère parcourt des millions de kilomètres à la minute, les jours deviennent des semaines, les semaines des mois, les mois des années pour l'équipage. Et dans des sarcophages hibernaux une équipe de remplacement attend son réveil biologique, qui aura lieu lorsque la sphère sera à proximité du but de l'expédition.

Mais, simultanément, sur un grand nombre de planètes, des civilisations entières s'évanouissent, des générations meurent, d'autres naissent, car sur notre planète et sur d'autres astres le temps continue de filer selon les lois « terrestres ».

Je n'irai pas trop loin dans l'utopie. Les auteurs de science-fiction ont décrit suffisamment d'engins spatiaux avec des yeux de visionnaires et un grand talent. Mon « journal d'une sphère » était simplement destiné à préparer l'imagination à une idée très sérieuse : si nous examinons les premiers éléments de la tradition humaine « vus de cette sphère cosmique » ? Nous avons

appris à l'école qu'au commencement il n'y avait que le ciel et la terre et que la terre était déserte et inculte. Ailleurs seulement, dans les ténèbres, brillait une lumière, de cette lumière vint le Verbe et sur son injonction se développa toute vie – c'est ce qu'on nous a appris.

Dans le déroulement chronologique de cette genèse tout est parfaitement logique. Pendant le long voyage cosmique à travers l'univers il n'y avait aucune lumière, c'est vrai, la nuit la plus noire régnait. C'est après l'atterrissage du véhicule cosmique sur la planète que « la lumière fut », à partir de ce moment les êtres inconnus connurent le jour et la nuit ; à l'endroit choisi – sur un ordre – la vie put apparaître et l'intelligence naître.

Dans presque toutes les légendes sur la création que nous connaissons se retrouve cette vérité primitive : de la Lumière naquit le Verbe. Dans les îles polynésiennes, bien avant que les hommes blancs débarquent, existait une abondante tradition orale. Un cercle de prêtres sélectionnés veillait soigneusement à ce qu'aucune parole des enseignements philosophiques et astronomiques de leurs anciens ne soit modifiée. Mais la civilisation occidentale et les missionnaires chrétiens étouffèrent cette science profonde qu'avait possédée la population originale. En 1930, le Musée de l'Évêché d'Honolulu, qui dispose de la plus riche collection d'objets polynésiens au monde, envoya deux expéditions dans les îles. On voulait mettre en lieu sûr les pièces généalogiques et les chants qui avaient survécu aux améliorations douteuses des colons occidentaux. Quelques années après, le voyageur suédois Bengt Danielsson, qui traversait le Pacifique avec Thor Heyerdhal sur le *Kon-Tiki*, visita avec sa femme plusieurs îles de l'océan Pacifique et nota

les traditions encore vivantes dans l'esprit des insulaires.

Dans une petite île du Pacifique qui fait partie du groupe des Tuamotu, l'île Raroia, à 450 miles marins au nord-est de Tahiti, Danielsson retrouva la tradition par le truchement d'un vieux savant qui se nommait Te-Jhoa-te-Pange. Cette histoire est stupéfiante :

« Au début il n'y avait que l'espace vide, pas de nuit ni de jour, pas de terre ni de mer, pas de soleil ni de ciel. Tout n'était qu'un grand vide silencieux. Un temps inconnu s'écoula... »

Pourrait-on souhaiter description plus fidèle ? Un primitif en tablier de cuir, qui se nourrit de noix de coco et de poisson et qui n'a aucune espèce de connaissance technique, sera-t-il celui qui nous révélera l'aspect de l'espace ? Mais redonnons la parole à Te-Jho-a-te-Pange :

« Puis le vide commença à bouger et se transforma en Po. Tout était encore obscur, profondément obscur, puis Po lui-même se mit à tourner... »

Est-ce déjà là le système solaire, abordons-nous le cours des planètes (le vide se mit à bouger) ? L'obscurité règne toujours. Une sphère – appelée Po – apparaît. Elle se met à tourner.

« Des forces nouvelles, étranges étaient à l'œuvre. La nuit se transforma... »

Description exacte : c'est la force d'attraction de la planète qui agit (des forces nouvelles, étranges). On bascule dans l'atmosphère. La lumière du jour se fait.

« La matière nouvelle était comme du sable, le sable se transforma en terre solide et celle-ci enfla. Finalement Papa, mère de la terre, se manifesta, s'étendit et devint une grande terre... »

Nous étions donc sur un sol ferme qui s'étendait. Mais avant d'atteindre la surface de la terre qui « enflait » (on a cette impression quand on descend du ciel vers la terre), il fallait traverser une matière qui était « comme du sable ». Était-ce la couche d'air qui exerçait sa redoutable puissance de frottement sur la paroi extérieure du vaisseau spatial ? Te-Jho-a-te-Pange poursuit :

« Dans l'eau il y avait des plantes, des animaux et des poissons et ils se multipliaient. Seul l'homme manquait. Alors Tangaloo créa le Tiki, qui fut notre ancêtre... »

Nous serions impardonnables d'oublier ce mythe ! Il serait peut-être bon un jour prochain de le raconter dans les écoles.

Le *Popol Vuh* lui aussi nous propose un récit grandiose. Ce livre, qui est l'un des « grands livres sacrés de l'aube de l'humanité » (Cordan) et a les caractéristiques d'un livre secret, était l'Écriture sainte des Quichés, Indiens de la grande famille des Mayas qui vivaient sur les bords du lac Atitlan au Guatemala (Amérique centrale).

Leur mythe de la création, qui est volumineux, nous dit que les hommes étaient originaires d'une seule partie de la terre, que les « dieux » créèrent « le premier être doué de raison » mais anéantirent tous les représen-

tants imparfaits de leur création et, après avoir accompli leur mission terrestre, repartirent vers le ciel, là où se trouve le « cœur du ciel », c'est-à-dire vers « Dabavil », celui qui voit dans les ténèbres.

Est-ce pour cette raison que les Indiens Quichés avaient conservé l'idée de dieux habitant dans des sphères de pierre, capables de surgir de la pierre ? L'existence chez cette race d'un culte du jeu de balle, dont parle le *Popol Vuh*, a-t-il là son origine ? Le jeu de balle étant un rite cosmo-magique, un symbole de l'évolution des corps célestes ?

Parmi tous les récits de la création qui renforcent ma thèse, il y a encore un mythe qui est un véritable joyau, c'est celui des Chibbas (c'est-à-dire des hommes). La patrie historique de ce peuple, que les Espagnols découvrirent en 1358, est le haut plateau des Cordillères, à l'est de la Colombie.

Le chroniqueur espagnol Pedro Simon a décrit les mythes des Chibbas dans ses « Noticias historiales de las conquistas de tierra firme en las Indias Occidentales ».

« C'était la nuit. Du monde il n'existait encore rien. La lumière était enfermée dans une grande « maison quelque chose ». Cette « maison quelque chose » est Chiminigagua, elle contenait en elle la lumière, attendant de naître. Sous le rayonnement de la lumière les choses commencèrent d'exister... »



Disque sacré aztèque en serpentine. Dieu du Soleil ou représentation transcendée d'un cosmonaute ? (Bildarchiv foto Marburg.)

J'imagine les traducteurs et les exégètes parvenant à grand-peine à tirer une idée claire de cette expression « maison quelque chose ». Il est préférable qu'ils n'aient

pas touché à ce concept bien difficile à comprendre et qu'ils ne l'aient pas remplacé par un synonyme de fantaisie. Sinon on ne pourrait peut-être pas faire ressortir comme il se doit la portée de cette tradition et saisir toute sa signification. Ainsi nous pouvons mesurer cette « maison quelque chose » à nos connaissances actuelles. Étant donné que les Chibbas n'avaient encore jamais vu de vaisseau spatial, ils ne pouvaient savoir comment appeler cette « maison quelque chose ». C'est ainsi qu'ils la décrivent avec les mots qui leur étaient accessibles : il y avait une sorte de maison qui avait atterri et les dieux en étaient sortis.



Représentation stylisée d'un vaisseau spatial sphérique sur un objet sacré (Musée National Anthropologique, Mexico). [Photo Edition » Knopf, New York.]

Les traditions des Incas du Pérou disent qu'avant même que le monde fût créé avait existé un homme du nom de Uiracocha (c'est Viracocha, le futur dieu Quetzalcoatl) dont le nom intégral, Uiracoha Tachayachic, signifie « créateur des choses du monde ». Primitivement, ce dieu aurait été à la fois homme et

femme. Il se serait établi à Tiahuanaco et aurait créé une race de géants.

Le monolithe de Tiahuanaco, la splendide porte du Soleil, dont on n'a pas encore expliqué le sens et l'importance, n'aurait-il pas un rapport direct avec les genèses transmises par la tradition ? D'autre part, est-ce donner une interprétation trop arbitraire de la légende de l'œuf d'or venu du cosmos et dont les occupants se mirent à créer l'homme, que d'y voir une réalité, c'est-à-dire un rapport authentique sur un vaisseau spatial venu d'étoiles inconnues ?

Cet œuf d'or ou de métal qui tomba du ciel est justement un leitmotiv dans les traditions relatant l'histoire de la création de l'humanité. Dans l'île de Pâques, les dieux sont honorés en tant que « seigneurs de l'espace ». Parmi eux se trouvait Make-make, dieu des « Habitants de l'air ». L'œuf est son symbole !

Les Tibétains possèdent deux livres étranges : le *Kandschur* et le *Tandschur*. À vrai dire, ce n'est même plus « livres » qu'il faut dire à propos de ces textes ; en effet, le *Kandschur* comporte à lui seul 108 in-folio comprenant 1 083 livres répartis en neuf longues périodes. Le titre du *Kandschur* est *la Transcription de la parole de Bouddha* ; il groupe les textes sacrés du lamaïsme. Le *Tandschur* a pour titre *Traduction de la doctrine*, et c'est un commentaire du *Kandschur* qui comprend 255 volumes. Ces gigantesques volumes en caractères chinois occupent tant de place qu'ils sont conservés dans les caves de plusieurs villages cachés dans les vallées profondes du Tibet. Ces textes sont gravés sur bois, les plaques mesurent 1 mètre de large, 10 à 20 centimètres d'épaisseur et 15 centimètres de haut.

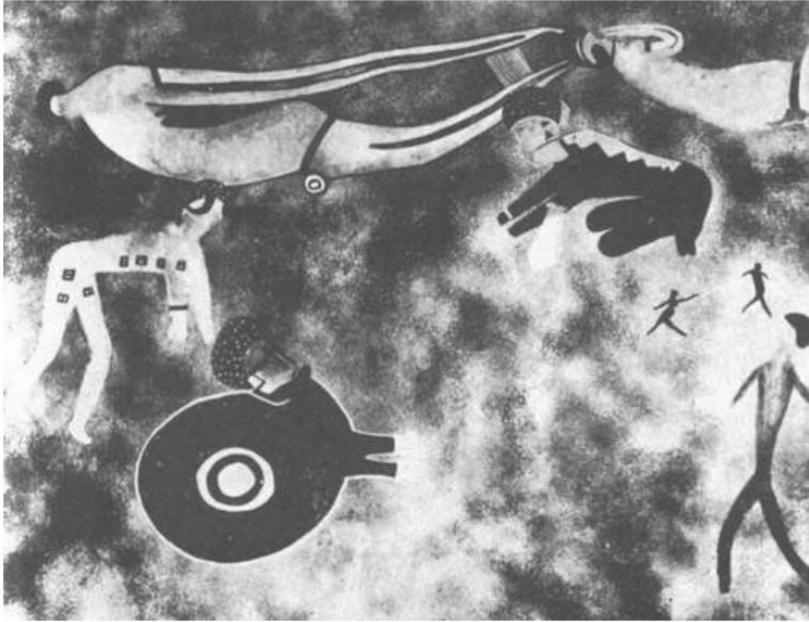
Étant donné qu'une page de ces in-folio tirée sur parchemin contient huit caractères au plus, on comprend qu'il faille les conserver dans les caves de plusieurs villages. Un centième seulement de ce texte, dont la date exacte de composition n'a pas été déterminée, a été traduit. Dans ces deux textes mystérieux il est sans cesse question de « perles dans le ciel » et de sphères transparentes dans lesquelles habitent les dieux. Ces dieux se montrent aux hommes à de longs intervalles. Si les chercheurs s'attaquaient consciencieusement et méthodiquement au *Kandschur* et au *Tandschur*, nous apprendrions sans doute bien, bien des choses sur les dieux et l'activité qu'ils eurent autrefois sur la terre...



Borne milliaire du roi Melichkon avec le Soleil, la Lune et un corps rond remarquablement travaillé. La Terre ? Vénus ? Ou bien une sphère spatiale ? (Bildarchiv Foto Marburg).

Dans les pays de civilisation hindoue, le *Rigveda* a la réputation d'être le livre le plus ancien. Le « Chant de la création » qu'il reproduit nous replonge une fois de plus dans l'apesanteur et le silence absolu qui régissent dans l'immensité de l'espace. Voici un extrait du livre de Paul Frischauer, *C'est écrit* :

« À cette époque régnait l'absence de tout. L'atmosphère et le ciel au-dessus d'elle n'existaient pas. Que se passait-il ? Qui surveillait ? Que représentait l'insondable ?... À cette époque, il n'y avait ni mort ni immortalité. Il n'y avait pas trace de jour ni de nuit. Cet « Un » respirait selon ses propres lois. Il n'existait rien d'autre que cet « Un ». Au début, il y avait l'obscurité dans l'obscurité... La vie qui était enfermée dans le vide, la seule et unique vie, naquit grâce à la puissance de son souffle de chaleur... Y avait-il un en bas ? y avait-il un en haut ?... Qui le sait vraiment ? qui pourrait le dire ? d'où vinrent-ils ? d'où provint cette création ? »



Peinture rupestre de Auanrhet (Tassiti) remontant à environ 8 000 ans et qui représente d'étranges personnages. Sur l'objet sphérique le hublot ouvert et les deux excroissances à droite sont des énigmes (Photo Éditions Arthaud).



Henri Lhote a appelé cette figure de presque 6 mètres de haut à Jab-baren (Tassili) le « grand dieu Mars ». Il a autant l'air d'un cosmo-naute que nos explorateurs lunaires (Photo Éditions Arthaud).



Cosmonautes sur une peinture rupestre de Val Camonica (Italie).

Comprenons bien que le « vivant » était enfermé dans le vide. En tant qu'homme du XX^e siècle, on ne peut guère voir autre chose dans ce « Chant de la création » que la narration d'un voyage spatial.

Et peut-on expliquer véritablement pourquoi, dans l'antiquité la plus reculée, les peuples tout autour du globe ont décrit la création selon le même « noyau » alors qu'ils ne se connaissaient pas ?

Les textes chinois anciens nous proposent dans le livre du *Tao-te-king* une des plus belles définitions de l'origine du cosmos, de la vie et de la terre :

« La pensée qu'on peut penser n'est pas la pensée éternelle.

Le nom qu'on peut nommer n'est pas le nom éternel.

Au-delà de ce qu'on peut nommer se trouve le commencement du monde.

En deçà de ce qu'on peut nommer se trouve la naissance des créatures. »

Dans ce texte également, le « commencement du monde » se trouve en dehors de nos sphères, seule la « naissance des créatures » se trouve de ce côté-ci, « en deçà de ce qu'on peut nommer ». Les prêtres égyptiens plaçaient près des momies des textes qui contenaient des indications pour leur comportement futur dans l'au-delà. Ces livres des morts étaient très détaillés, ils donnaient des conseils pour toutes les situations concevables. Le but de ces directives était la réconciliation avec le dieu originel Ptah. Une très vieille prière dit ceci :

« Œuf des mondes, entends-moi !

Je suis Horus depuis des millions d'années !

Je suis seigneur et maître du trône !

Délivré du mal, je parcours les temps

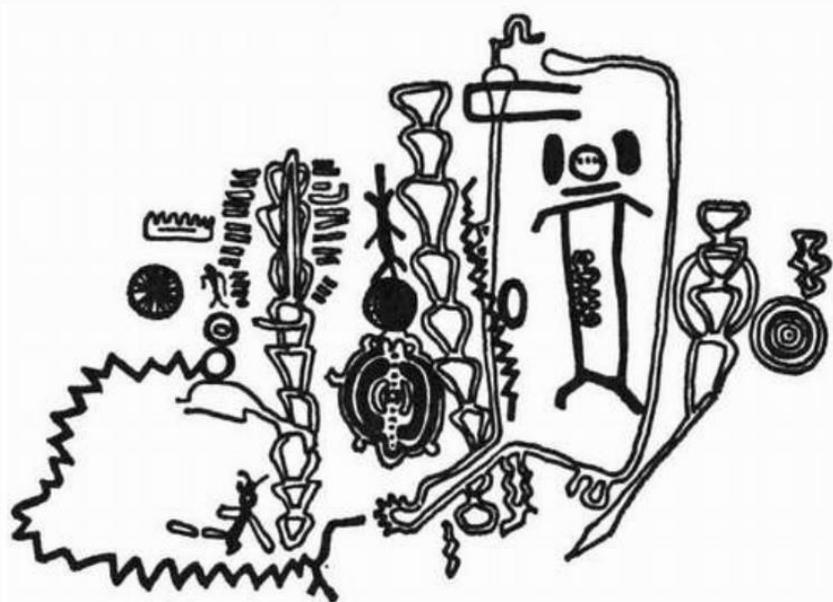
Et les espaces sans frontières. »

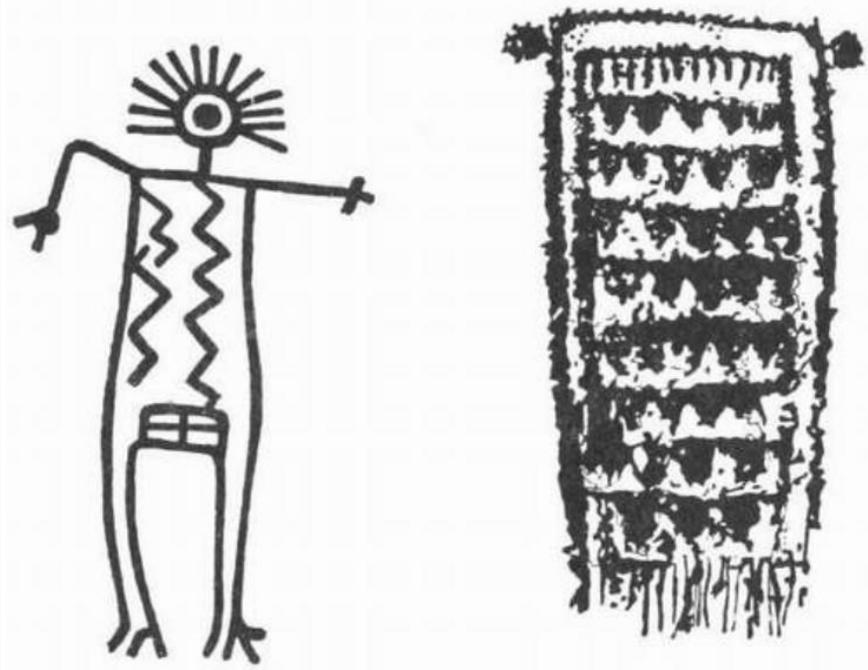
Je suis toujours très heureux de pouvoir justifier des interprétations de textes par des allégories ou, mieux encore, par des sculptures tangibles. Cercles, sphères, balles, nous en rencontrons à chaque pas.

Dans les montagnes du Tassili, au Sahara algérien, figurent en des centaines d'endroits, sur les parois peintes, des personnages aux tenues bizarres. Ils portent des casques ronds et des antennes sur la tête et semblent planer dans les airs sans subir les-effets de la pesanteur. Je pense surtout à la sphère du Tassili que le Français Henri Lhote découvrit sous un rocher semi-circulaire : au milieu d'un groupe de couples planant dans les airs chaque femme entraîne un homme – on voit nettement une sphère avec quatre cercles concentriques. À la partie supérieure de la sphère s'ouvre un hublot d'où sort une antenne de télévision rappelant en tous points celles d'aujourd'hui. De la partie droite de la sphère émergent deux mains immenses aux doigts écartés. Cinq silhouettes qui planent dans les airs et accompagnent la sphère portent des casques ; ce sont des capuchons qui collent à la peau, rouges avec des points blancs ou blancs avec des points rouges. Les couleurs sont très visibles. Casques d'astronautes ?



On a découvert cette peinture rupestre à 40 kilomètres au sud de Fergana (Ouzbékistan, U. R. S. S.).





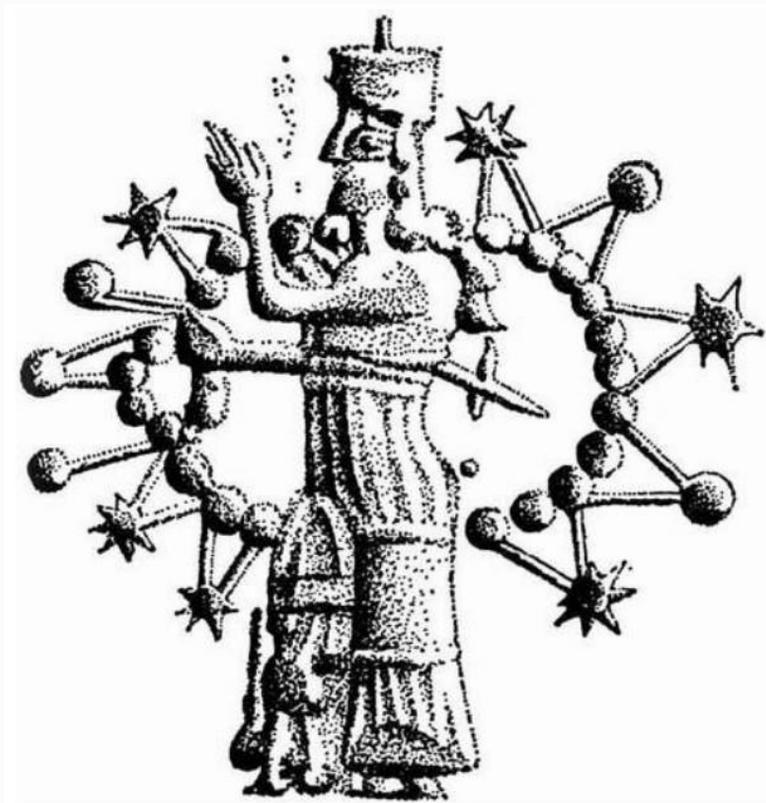
Peintures rupestres troublantes à Santa Barbara (Californie). Remarquons les différentes figures de forme sphérique. Personne n'a pu leur trouver d'explication satisfaisante jusqu'à présent. Selon les archéologues ces peintures rupestres d'Inyo County (Californie) figurent des dieux. Qui le croira ? L'image de droite au moins a un contenu plus technique que divin (Photo ? Herbert Kühn, Mainz).



Calendrier maya de forme circulaire. D'où les Mayas tenaient-ils leurs connaissances mathématiques et astronomiques ? La forme de ce calendrier a-t-elle un rapport avec son contenu ? (Photo Paolo Koch Zurich).

Actuellement, si on demandait à des enfants de faire un dessin représentant un vol lunaire selon ce qu'ils en savent, cela donnerait peut-être quelque chose qui ressemblerait beaucoup aux peintures du Tassili. Car les

« sauvages » qui ont figuré sur les parois des cavernes le souvenir que leur avait laissé la visite des dieux avaient probablement le niveau mental d'un enfant. La sphère du Tassili n'a pas été la seule preuve à « rouler » sur ma table.



Détail d'un cachet assyrien. À l'arrière-plan du personnage couronné d'une étoile on peut voir la figuration d'un système de planètes.

Que celui qui ira un jour dans les régions que je vais énumérer n'oublie pas de charger son appareil photographique, il pourra photographier une foule de sphères et de cercles et réfléchir à leur provenance. La liste qui va suivre ne représente vraiment qu'une petite sélection :

Kivik, Suède, environ 80 kilomètres au sud de Simrishamn. Dans le célèbre tombeau creusé dans la roche – signalé par une étoile dans tous les guides touristiques – se trouvent un grand nombre de cercles simples et un grand nombre de cercles séparés verticalement et qui symbolisent les dieux.

Tanum, Suède, au nord de Göteborg. Nombreuses sphères fabuleuses et nombreux cercles entourés de rayons.

Val Camonica, Italie, aux environs de Brescia. À peu près 20 000 peintures préhistoriques dont d'innombrables cercles rayonnants et « dieux » coiffés de casques.

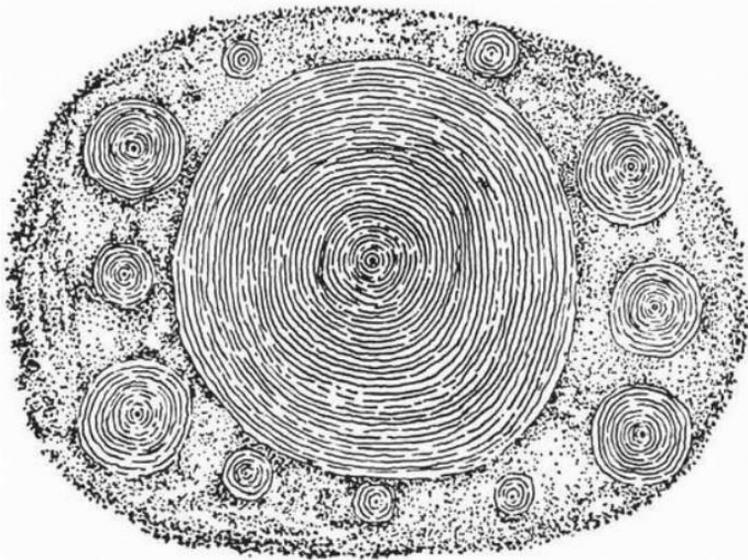
Fuencaliente, Espagne, 70 kilomètres au nord-est de Cordoue. Nombreux cercles et sphères nimbées ou non de rayons.

Santa Barbara, États-Unis, 80 kilomètres au nord-ouest de Los Angeles. Cercles entourés de rayons et Angeles. Cercles entourés de rayons et parfois entrelacés.

Jnuo Countu, États-Unis, Californie du Sud, au bord du China-Lake. Anneaux, étoiles, sphères, rayons polychromes, silhouettes de « dieux ».

Dans le monde, les symboles du cercle et de la sphère se rencontrent en un nombre incalculable d'endroits, apparemment répartis selon une intention stratégique.

En résumé : toutes les sphères et tous les cercles – que ce soit dans les mythes de la création, dans les dessins préhistoriques, dans des peintures ou sur des reliefs ultérieurs – représentent « dieu » ou la « divinité ». La plupart du temps les rayons sont dirigés vers la terre. Je crois que ces remarques générales devraient nous inciter à réfléchir...



Bois sacré du centre de l'Australie (appelé Tjurunga) (National Museum of Victoria, Melbourne). Cosmographie préhistorique ? Ou bien représentation schématisée d'un système de planètes ? (Photo Andréas Lommel, Munich.)

Je suis persuadé que les sphères et les œufs divins qui nous sont parvenus n'ont pas seulement une signification symbolique et religieuse. Il serait temps de considérer ces signes sous un autre angle. Nos critères actuels peuvent être absolument faux. Jusqu'à présent nous n'avons pas eu l'idée de chercher à saisir intégralement l'héritage des dieux dans les témoignages et les documents laissés par nos ancêtres les plus lointains. Mais maintenant que l'homme a déjà posé le pied sur la lune, il ne devrait plus se satisfaire d'explications qui se sont imposées en des siècles où l'image du monde était encore bien agencée et où l'homme avait le sentiment d'être le « couronnement de la création » !

Pour donner à ces remarques une conclusion plaisante, je me permets de rappeler que, à tout juste 30 kilomètres de l'endroit où j'habite, à Carschenna au-dessus de Thusis, dans le sol de la commune de Sils, canton de Graubünden, on a mis à jour des objets datant de la préhistoire sur une distance de 400 mètres. Qu'a-t-on trouvé jusqu'à présent ? Des rochers couverts de signes d'écriture et des plaques portant un grand nombre de sphères, cercles, spirales et cercles entourés de rayons... Vraiment, pourquoi aller partout dans le monde alors que les preuves de ma théorie sont à ma portée ?

Deux cachets assyriens :



Deux hommes-bêtes portent un troisième être ailé. Un quatrième personnage dans une figure en forme d'œuf.



À la partie supérieure encore une représentation du soleil, de la lune et d'objets volants de forme sphérique. L'objet en haut à gauche fait penser à une machine volante (Photos Verlag Orbis, Prague).



Détail de la « machine volante ».

Sphères, œufs, cercles ailés qu'entourent des rayons, il n'en existe-pas seulement sur les parois des cavernes et les rochers, sur les reliefs antiques ou sur les rouleaux, on les trouve sculptés dans la masse aux quatre coins du monde ; la plupart du temps ils sont disséminés au hasard et dans des régions inhospitalières. Aux U. S. A. par exemple, on a découvert des sphères dans le Tennessee, l'Arizona, la Californie et l'Ohio.

Le professeur Marcel Homet, archéologue et auteur du livre célèbre *les Fils du soleil* qui vit actuellement à Stuttgart, a découvert en 1940 dans la partie supérieure du Rio Branco au nord de l'Amazonie, Brésil, un gigantesque œuf de pierre de 100 mètres de long et 30 mètres de haut. Sur cet énorme bloc, auquel on a donné le nom de Pedra Pintada, Homet découvrit un grand nombre de caractères, de croix et de symboles solaires

couvrant une surface de 600 mètres carrés environ. Au cours d'un entretien que j'ai eu avec lui, cet archéologue m'a affirmé qu'il n'y avait pas le moindre doute : ce magnifique exemplaire n'est pas un caprice de la nature mais bien un travail de sculpture s'étendant sur des dizaines d'années et nécessitant un nombre incalculable d'artistes.

Mais la véritable sensation archéologique en matière de sphère attend toujours d'être déchiffrée dans le petit état du Costa Rica, en Amérique centrale. Au milieu de la jungle, sur de hautes montagnes, dans les deltas et sur les collines sont dispersées des centaines, si ce n'est des milliers de balles de pierre artificielles. Leur diamètre va de quelques centimètres à 2,5 mètres. Actuellement la sphère la plus lourde qu'on ait déterrée pèse 16 tonnes !

J'avais entendu parler de cette merveille, c'est pourquoi je me suis rendu pour dix jours au Costa Rica, type même du pays en voie de développement, encore épargné par les hordes de touristes. La tournée d'inspection que je voulais faire n'avait d'ailleurs rien d'un voyage d'agrément, mais toutes mes peines furent largement récompensées par ce que je pus voir.

Les premières sphères que je rencontrai étaient éparpillées en terrain plat sans raison apparente. J'en vis ensuite par groupes au sommet de collines. Certaines étaient toujours placées au centre de l'axe de la colline.

Après avoir pataugé dans la vase d'un fleuve, j'ai trouvé de véritables troupeaux de sphères groupées selon un ordre étrange et incompréhensible, auquel on pouvait cependant reconnaître une certaine intention.

Dans la plaine de Diquis, où règne une chaleur torride, quarante-cinq sphères cuisent au soleil depuis on ne sait quand. Sont-elles là pour signifier quelque chose que nous sommes, que nous étions incapables de comprendre ?



Cette sphère de pierre (diamètre 2,16 m) est placée comme ornement devant un bâtiment de San José (Costa Rica) [Photo de l'auteur].

Je voulais voir et photographier les sphères de Piedras Blanca au sud-est du fleuve Coto – également au Costa Rica – et ma curiosité nous a valu une journée de

voyage, 100 malheureux kilomètres avec une Landrover. Nous devions sans cesse écartier des obstacles de notre route, soulever la voiture, lui faire franchir certains virages au levier. Finalement elle refusa de nous emmener plus loin. Pendant une heure, Bubu, un métis, courut devant nous pour éloigner les bêtes de notre chemin. S'il n'avait pas été aussi prévoyant, nous aurions à deux reprises marché sur des nids d'araignées d'une taille positivement inimaginable. La piqûre de ces affreuses bêtes est mortelle.

Finalement nous nous sommes trouvés en face de deux énormes sphères, chacune d'elles nous dépassant, au beau milieu de la forêt vierge. C'était justement parce que les sphères de Piedras Blanca étaient situées au plus profond de la jungle que je voulais les voir de mes yeux. Ces sphères n'ont que quelques centaines d'années, dit-on. Celui qui, comme moi, s'est trouvé devant elles ne peut croire cela. La jungle elle-même est immémoriale ; à mon avis, ces sphères étaient sans doute là avant que la végétation luxuriante ne commence à pousser.

Actuellement, bien sûr, nous pouvons « transplanter » Abou-Simbel en mettant en œuvre des moyens techniques considérables, mais je me demande comment même nous, nous pourrions « déposer » de telles sphères dans une forêt vierge, comme c'est le cas' ici.

J'ai vu encore d'autres sphères au Costa Rica :

- Dans le golfe de Dulce, 15 balles géantes sont alignées sur une ligne droite ;
- Au nord de la sierra Brunquera, près de la ville de Uvita, j'ai trouvé 12 sphères ;

- Dans le lit bourbeux du fleuve Esquina, on a dégagé 4 sphères ;
- Sur l'île de Camaronal se trouvent deux balles de pierre et plusieurs sur les sommets de la Cordillera Brunquera dans le territoire du Rio Diquis.

La plupart de ces sphères énigmatiques sont en granit ou en lave. On ne peut plus guère définir le nombre exact de sphères qui existèrent autrefois. Plusieurs pièces splendides ornent aujourd'hui des jardins, des parcs ou des bâtiments publics. Étant donné qu'une vieille légende dit qu'elles renferment de l'or, plusieurs ont été détruites à coups de marteau et de burin. Ce qui est remarquable, c'est qu'aucune carrière, où ces sphères auraient pu être fabriquées, ne se trouve à plus ou moins grande proximité des endroits où elles ont été découvertes. Comme ailleurs, nous n'avons aucune trace susceptible de conduire aux artisans.

En 1940, l'United Fruit Company défricha les marais et les bois au pied de la Cordillera Brunquera, dans le territoire du Rio Diquis, et à cette occasion l'archéologue Doris Z. Stone découvrit de nombreuses sphères artificielles. Elle rédigea un rapport détaillé se terminant par cette constatation résignée : « Nous devons classer les sphères du Costa Rica parmi les énigmes mégalithiques indéchiffrables. »

C'est un fait, nous ne savons pas qui a créé ces balles de pierre, nous ne savons pas avec quels instruments le travail a été effectué, nous ne savons pas dans quel but ces balles furent taillées dans le granit, nous ne savons pas quand cela s'est produit. Tout ce que disent actuellement les archéologues pour expliquer ces Indian-balls

ou « Sky-balls », comme les appellent les indigènes, est spéculatif. Une légende locale raconte que chaque sphère représente le soleil, c'est une interprétation acceptable. Les spécialistes de l'Antiquité la rejettent parce que, à ce degré de latitude, le soleil a été de tout temps représenté par un cylindre, une roue ou un disque doré et jamais par une sphère, pas plus chez les Incas que chez les Mayas ou chez les Aztèques.

Mais il y a une chose certaine : ces sphères de pierre n'ont pu être créées sans une aide mécanique. Elles sont d'une perfection qu'on aimerait atteindre, elles sont littéralement sphériques et leur surface est parfaitement lisse.

Des archéologues ayant examiné les sphères du Costa Rica ont constaté qu'aucune ne présente la moindre irrégularité, quel que soit son diamètre. Cette perfection fait penser que les fabricants connaissaient bien la géométrie et avaient à leur disposition des instruments techniquement bien conçus.

Si les sculpteurs avaient tout d'abord enterré la matière première dans le sol pour travailler tour à tour les parties apparentes, des irrégularités et des défauts se seraient inévitablement produits car ils ne pouvaient contrôler les écarts avec la partie enfouie. Ce procédé primitif n'entre absolument pas en ligne de compte. D'autre part il fallait apporter le matériau d'un endroit quelconque et à grand-peine puisqu'il n'y a aucune carrière à proximité. En outre les blocs de pierre devaient être extraits ou taillés dans la roche. Après avoir bien observé, je suis arrivé à la conclusion qu'un grand nombre d'artisans avaient été à l'œuvre pendant long-

temps et qu'ils disposaient d'instruments de travail perfectionnés.

Cela étant posé, on ne comprend toujours pas pourquoi les sphères, une fois terminées, furent transportées en un lieu X, par exemple au sommet d'une montagne. Quelle idée absurde et quelle gigantesque somme de travail ! Il y a d'ailleurs une explication mais elle ne semble convenir qu'à des guides touristiques tout à fait superficiels : ces sphères géantes ont été roulées dans les lits des cours d'eau ! S'il ne s'agissait pas pour moi d'un problème aussi important, cette simplicité me ferait rire. Dans les lits des fleuves, qui sont bourbeux – et même graveleux par endroits –, ces sphères pesantes se seraient tout simplement embourbées, bloquées ! Ceux qui soutiennent cette théorie du transport par les fleuves se heurtent à un fait fort irritant et qui n'a pu évoluer au cours des temps : entre les montagnes de granit, auxquelles fut sans doute arraché le matériau qui servit à fabriquer une bonne partie de ces sphères, et l'endroit où on les a découvertes dans le delta du Diquis, il n'y a pas seulement la jungle étouffante qui s'étend à perte de vue mais aussi trois petits cours d'eau qui représentent pour un tel transport des obstacles considérables quand on ne possède pas d'excavateurs, de grues ni de bâtiments de transport spéciaux. Mais ce n'est pas tout, ces barrières ne sont pas les seules : de plus, par rapport à l'emplacement des blocs de granit, la plupart des sphères se trouvent sur la rive opposée du rio Diquis ! Les livreurs se seraient donc trouvés devant la tâche de faire franchir « par magie » à la roche ce nouvel obstacle ! J'ai remarqué que les archéologues, dès que certains problèmes de transports démesurés restent insolubles, se réfugient

dans ce qu'on appelle la théorie du roulement. Mais là, elle échoue misérablement, il suffit de voir ces sphères géantes sur des sommets montagneux ! Un spécialiste m'a dit que pour fabriquer une balle de pierre de 16 tonnes il fallait au moins 24 tonnes de matière brute. En face de ces innombrables sphères, on a une idée de la masse de matière brute qu'il a fallu remuer un jour.

J'avais vu le monde merveilleux des sphères de pierre et j'avais pu constater l'énigme qu'elles posaient. Je voulus essayer de trouver la solution de cette nouvelle énigme. Mais quand on pose des questions aux Costariens sur l'origine et la signification de ces sphères, on se heurte au mutisme et à la méfiance. Les indigènes ont connu les missionnaires et ils ont été « éclairés » par des contacts commerciaux permanents avec l'Occident, mais au plus profond d'eux-mêmes ils sont restés superstitieux. Deux archéologues que j'ai interrogés au Museo Nacional de San José m'ont expliqué que la fabrication de ces sphères répondait à un culte stellaire, peut-être aussi à des figurations de calendriers et éventuellement à des signes religieux ou magiques. J'ai continué à fouiller avec obstination, précisément parce que ces interprétations ne me satisfaisaient pas, mais finalement je fus obligé de convenir que pour ces archéologues le mystère des sphères se cache toujours sous un tabou que je ne peux déchiffrer.

Étant donné que les archéologues compétents ne pouvaient ou ne voulaient m'aider dans mes recherches, j'ai eu l'idée de questionner quelques Indiens. Instruit par la fréquentation des indigènes dans de nombreux pays, je sentis vite qu'ils avaient peur de quelque chose dès que la conversation tombait sur les sphères. En

tout cas il était tout à fait étonnant de voir que sur ces pauvres gens, qui sont au centime près, du bon argent n'était pas un moyen de persuasion suffisant pour les amener à me conduire sur un rocher qui ne faisait que 600 mètres de haut et portait trois sphères. Bubû fut l'exception !

Un Allemand, qui est installé à San José depuis quarante ans et qui possède la pension Anna, passe pour être celui dont la documentation sur les sphères est la plus riche. J'ai longuement parlé avec lui de leur secret. Il exhiba un grand nombre de photos impressionnantes tout en se comportant comme s'il devait veiller sur le secret d'un trésor enfoui. Il me montra des ébauches de relevés, des groupements de sphères mais il refusa de m'en donner la situation exacte. Je n'eus même pas le droit de copier ses esquisses. « Non, impossible », fut la réponse que j'obtins régulièrement.

Si je ne l'avais déjà su, ce séjour au Costa Rica m'aurait fait comprendre que ces sphères enferment un secret. Je n'ai pu le découvrir, mais mon idée s'est tout de même confirmée que les sphères préhistoriques et leurs figurations sur les reliefs et les parois des cavernes ont un rapport causal avec la visite d'intelligences étrangères, intelligences qui ont atterri sur notre planète dans une sphère. Ces visiteurs savaient déjà et ils avaient vérifié que la sphère est la forme appropriée pour les voyages interstellaires.

Il est vraisemblable que le long voyage vers les étoiles qui aura lieu un jour à partir de notre planète, et ce jour n'est pas si lointain, se fera également dans un véhicule spatial de forme sphérique – parce que la sphère

est par nature la forme géométrique la mieux adaptée
au vol dans l'espace.

6

Utopie hier, réalité demain

Vénus – Terres à coloniser pour l’humanité ? – Méthodes de Frankenstein ou les possibilités du code génétique – Prévisions pour 1985 – Prévisions pour l’an 2000 – Quand le savoir ne s’égarera plus – Mémoire bionique.

Pour mon livre *Présence des extraterrestres*, j’avais écrit un chapitre où je prévoyais une déportation massive d’hommes de notre planète sur un autre corps céleste. Avec cette proposition apparemment utopique je croyais avoir trouvé un remède à l’explosion démographique mortelle pour laquelle il ne semble pas y avoir de palliatif. Finalement j’ai retiré ce récit visionnaire de mon manuscrit avant l’impression. Je ne voulais pas confronter, voire effrayer, les lecteurs avec ces idées « impossibles ». Le progrès déborde mon hypothèse, j’aurais dû l’exposer hardiment.

Entre-temps, il y a eu en Russie et en Amérique des expériences qui avaient pour but de mettre en pratique cette idée qui paraît encore abstruse. Les recherches du

professeur Carl Sagan, de l'université de Harvard, et du professeur Dmitri Martynov, de l'Institut Sternberg à Moscou, suivent en principe la même ligne : ils veulent conquérir pour l'humanité la planète Vénus qui est séparée de la Terre par une distance allant de 42 millions de km (conjonction inférieure) à 257 millions de km (conjonction supérieure).

Pour les recherches en laboratoire, on dispose des nouvelles transmises par des espions qui sont les sondes Venus pour les Russes et les Mariner pour les Américains. Le 6 juin 1969, l'agence Tass annonça que les températures superficielles sur Vénus étaient de l'ordre de 400 à 530 degrés Celsius. Ces chiffres concordent approximativement avec les renseignements communiqués à la Terre par Mariner 5 en 1967 : environ 480 degrés et une pression de 50 à 70 atmosphères. Les Russes apprirent certains détails grâce à l'atterrissage en douceur de leurs sondes : l'atmosphère de Vénus contient aussi de 93 à 97 % de bioxyde de carbone, l'azote est présent dans une proportion de 2 à 5 %, la teneur en oxygène n'est apparemment que de 0,4 %. Par une pression de tout juste une atmosphère, les appareils de mesure enregistrèrent une proportion d'eau de seulement 4 à 11 milligrammes par litre. Ces chiffres représentent une précieuse base de travail. À partir de ces indications les deux savants Martynov et Sagan firent des plans pour rendre biologiquement possible l'accès à la planète Vénus. Carl Sagan a déjà publié ses conclusions dans la revue *Science*, qui a la réputation de ne jamais publier un article avant de l'avoir soumis à de nombreuses vérifications et d'en avoir obtenu la preuve scientifique après des essais d'une extrême minutie.

Sagan pense que dans un avenir proche – il parle de quelques dizaines d'années – des vaisseaux spatiaux aux vastes soutes déverseront des milliers et des milliers de tonnes d'algues bleues dans l'atmosphère de Vénus – exactement ils les « souffleront » en direction de la surface de Vénus. Les algues bleues restent vivantes même à de très hautes températures mais réduisent la forte teneur en bioxyde de carbone grâce à leurs échanges organiques. Peu à peu, grâce aux sécrétions constantes provoquées par les échanges organiques, la température de la surface de Vénus tomberait en dessous de 100 degrés Celsius. À ce moment, les algues opéreraient cette transformation chimique qui se produisit autrefois dans le « bouillon originel » de notre terre : avec l'aide de la lumière et de l'eau, les éléments de bioxyde de carbone pourraient se transformer en oxygène. D'autre part, si les algues faisaient descendre la température en dessous de 100 degrés, une pluie diluvienne s'abattrait sur Vénus. La lumière, l'oxygène et l'eau offrirait alors les conditions préalables à l'apparition de la première vie.

Comme les chercheurs pensent déjà à une évacuation des hommes sur une autre planète, ils ont aussi prévu des mesures de protection pour nous, créatures sensibles et extrêmement délicates : selon leur programme, dans la seconde phase de la colonisation de Vénus, des produits chimiques seront répandus et ils anéantiront les infiniment petits susceptibles de menacer le « couronnement de la création ».

Seules des générations très lointaines verront la réalisation de cet immense projet. L'évolution de la technique moderne a beau favoriser ce genre de procédé, il

faut tout de même accorder un certain délai aux mondes nouveaux pour qu'ils puissent se former. Selon les chercheurs, il faudra attendre 1000 ans avant que le premier vaisseau spatial d'évacuation puisse partir pour Vénus.

Nous sommes choyés par la technique. Le 20 juillet 1969, plusieurs centaines de millions d'hommes ont vu les deux astronautes Neil Armstrong et Edwin E. Aldrin poser le pied sur le sol de la Lune à 3 h 56 mn, heure européenne. Ils étaient les premiers hommes sur la Lune.

Cet événement, le plus grandiose de l'histoire des voyages spatiaux jusqu'ici, a plongé l'humanité tout entière dans l'admiration et l'a fascinée. Mais tandis que l'homme poursuit son sensationnel voyage vers la Lune, la recherche se préoccupe déjà de voyages d'information vers Mars et Vénus et même d'une migration de l'humanité vers les planètes sœurs de la Terre. De même que la conquête de la Lune a débuté par des expéditions de satellites non habités, Vénus est explorée par des sondes non habitées. Le 18 mai 1969, nous avons reçu de Moscou la nouvelle que la sonde Venus 5 avait terminé son voyage de 130 jours, parcourant 250 000 000 de km avec une charge de 1130 kilos. Alors que la sonde n'était plus qu'à 50 000 kilomètres de Vénus, la station au sol transmet l'ultime commandement : la sonde largua une capsule munie d'un parachute et remplie d'instruments. Tass indiqua que la descente du parachute avait duré 53 minutes. La distance qui sépare Vénus de la Terre dépend de la façon dont elle s'écarte de la terre dans son évolution : cela va de 42 à 257 millions de kilomètres. Les sondes sovié-

tiques ne prennent pas le chemin le plus court pour atteindre Vénus. Cela peut paraître paradoxal. Mais le principe que suivent les Soviétiques pour calculer les trajectoires des sondes vénusiennes est toujours valable pour tous les vols interplanétaires : la trajectoire est déterminée en fonction de la masse de carburant la plus faible nécessaire au transport du véhicule spatial. S'il avait fallu lancer la sonde vers Vénus par le chemin le plus direct, il aurait fallu lui donner au départ une vitesse de 31,8 km/s. On aurait dépensé de grandes quantités de carburant non seulement pour le lancement mais aussi pour la réduction ultérieure de la vitesse initiale. C'est pourquoi les spécialistes de la balistique calculent de préférence des trajectoires s'assimilant le plus possible au mouvement de la Terre. Selon ces prémisses, la trajectoire la plus favorable est de dix fois plus longue que la voie directe mais elle permet de prendre une vitesse de départ de 11,48 km/s et de dépenser beaucoup moins de carburant.

Mais où est donc maintenant la véritable utopie ? Les recherches préliminaires se transforment en science appliquée à un rythme si ahurissant que les auteurs de science-fiction ont bien du mal à inventer encore des exploits dépassant l'imagination.

Le professeur Hannes Laven, directeur de l'Institut de génétique à l'université de Mayence, exposa ses idées dans un rapport en mai 1969 : selon ce rapport, on peut tuer des milliards d'insectes porteurs de maladies, donc dangereux pour les hommes, les animaux et les végétaux, sans employer d'insecticides, ces produits chimiques avec lesquels jusqu'à présent on anéantissait les insectes nuisibles et leur descendance. Dès 1967,

Laven avait pu faire la preuve de l'efficacité de sa découverte dans le village d'Okpo à Burma : Okpo était infesté de moucheron et en quelques mois il fut délivré de ce fléau.

Laven avait fait des expériences dans les laboratoires de Mayence pendant des années. Il constata qu'il existait une incompatibilité naturelle entre moucheron d'origine différente. Certes les moucheron d'Allemagne du Nord se montraient disposés à s'accoupler à leurs congénères de Souabe mais, à l'encontre de tout fédéralisme, les petits moucheron ainsi procréés n'étaient pas viables. Puisque des moucheron originaires de différentes provinces allemandes ne pouvaient s'aimer, les moucheron originaires de continents différents allaient être les procréatures d'une descendance non viable, ce fut la conclusion à laquelle on aboutit à Mayence. C'est ainsi qu'on créa une race à partir de moucheron français et de moucheron californiens, de véritables hybrides. Quand on les relâcha progressivement dans le village d'Okpo, les mâles de cette race hybride née à Mayence se montrèrent extrêmement amoureux et firent une concurrence victorieuse aux mâles de Burma. Mais pas un seul moucheron ne sortit des œufs pondus par les femelles qu'ils avaient fécondés. Le nombre de chromosomes des différentes races de moucheron était incompatible, il se produisit une destruction génétique. L'avantage de cette manière de détruire les moucheron par la génétique est évident : le danger que provoque parfois le saupoudrage d'insecticides pour les produits alimentaires et les plantes disparaît.

Se fondant sur les dernières découvertes en génétique, le professeur Laven a poussé plus loin ses re-

cherches : il a projeté sur des mâles environ 4 000 r de rayons X. Cette dose ne provoque pas encore de dégâts organiques chez les animaux mais, dans la semence, les chromosomes ne relient plus les gènes les uns aux autres. La fonction des chromosomes est perturbée, les gènes sont permutés. Les animaux qui naissent sont toujours féconds mais leur descendance est déjà réduite. À propos de quelques générations de moucheron ainsi traités et qui continuent à transmettre ce handicap volontaire, Laven a dit : aucun moyen de défense ne s'est opposé à cette semi-stérilité parce qu'elle est héréditaire.

Laven est persuadé que son expérience modèle pourra également être effectuée sur d'autres insectes nuisibles dans un délai relativement court ; il pense même que, par ce moyen, on pourra aussi s'attaquer au fléau des rats dans de vastes parties du monde.

Les énormes possibilités de la manipulation du code génétique ne sont pas des utopies. Nous parlons là de faits scientifiques. Il est vrai qu'entre hier et demain bée un « gouffre » qu'il faut franchir. Ce que nous découvrirons a vraisemblablement déjà existé dans le passé.

Un jour, les connaissances et découvertes nouvelles créeront également l'organisme humain enfin capable de supporter des vols interstellaires : il ne pourra être atteint par les maladies et sera plus fort que toutes les affections héréditaires.

Depuis plus de 20 ans, la science médicale étudie des transplantations d'organes mais ce n'est qu'après la greffe du cœur que se déclencha une campagne publicitaire, stérile et malsaine, autour de ces opérations scientifiques d'une grande importance. Dans les années

40 on fit des greffes de la peau et des greffes dentaires, en 1948 on remplaça des os, en 1950 on transplanta un rein et pas une âme ne parut s'en soucier. En 1954 la première transplantation d'un muscle sur un chien réussit. En 1955 on donna à un homme le poumon d'un autre. En 1967 un fragment d'intestin fut greffé sur un corps étranger. En 1969 les médecins se risquèrent à transplanter un foie. D'autres organes furent également transplantés avec des résultats positifs.

Il fallut attendre la greffe du cœur qui, croit-on sentimentalement, n'a pas seulement la fonction d'une pompe, pour que ces transplantations provoquent dans tous les journaux du monde des débats animés et une violente opposition. Fait étrange, les hommes, qui aiment tant vivre et qui ont une telle peur de la mort, n'ont pas été unanimes à saluer avec allégresse ce progrès de l'art médical ! C'est pourtant une perspective importante que celle de pouvoir sauver la vie d'un homme par le remplacement d'un organe défectueux ! De nombreuses équipes de médecins maîtrisent parfaitement les interventions chirurgicales. Dès qu'on pourra abaisser dans l'organisme le seuil des réactions de défense sans menacer ses propres résistances à l'infection, les transplantations deviendront aussi banales qu'une opération de l'appendicite. Mais alors l'approvisionnement en organes de remplacement posera des problèmes : pour ne pas dépendre de tabous familiaux et religieux devant une opération vitale, on réunira les organes humains destinés à des receveurs inconnus dans des « banques d'organes ». Il existe aujourd'hui des « banques du sang » dans tous les hôpitaux du monde. Pourquoi donc ne s'est-on jamais élevé contre cette organisation ? Le sang est pourtant bien

indispensable à la vie et incomparablement plus mystérieux que cette pompe qu'est le cœur. Naturellement le sang est donné volontairement par les hommes. Pourquoi un jour n'en serait-il pas de même pour les organes, de la part d'hommes sachant qu'ils vont mourir ou de leurs parents ?

Je crois que la transplantation d'organes n'est, elle aussi, qu'un stade transitoire. Si un jour on réussit à programmer l'acide désoxyribonucléique-double hélice dans le noyau cellulaire avec des informations pour la constitution ou la reconstitution d'organes, les méthodes de Frankenstein seront vite oubliées. Le savant russe L. V. Polachajev a déjà pu provoquer la régénération spontanée d'un crâne lésé et même contrôler la reproduction de muscles amputés. Un jour il y aura également une chirurgie génétique. Utopie ? Je ne peux le croire, d'autant plus que je sais que le docteur Teh Ping Lin à San Francisco a déjà réussi en 1966 à faire une injection dans un œuf de souris. Un œuf de souris représente le dixième du volume d'un globule rouge et il est absolument impossible de le voir à l'œil nu !

Le professeur E. H. Graul, directeur de l'Institut de biologie radioactive et d'utilisation médicale des isotopes à l'université Philips de Marbourg, et le docteur Herbert W. Franke, cybernéticien, ont donné un aperçu de la médecine et de ses domaines d'intervention en 1985 et en l'an 2000 dans la *Revue médicale allemande* :

Prévisions pour 1985 :

- Maîtrise de la transplantation d'organes humains et animaux, suppression des réactions de rejet ;

- Utilisation routinière d'organes créés artificiellement, donc de systèmes biologiques artificiels (prothèses en matière synthétique et/ou éléments électroniques – technique du cyborg) ;

- Grands progrès dans le domaine de la gérontologie et de la gériatrie. La moyenne de vie est de 85 ans ;

- Le processus du vieillissement est manipulé dans un sens positif, les dégâts, physiques et psychiques, provoqués par l'âge sont réduits ;

Premiers résultats positifs dans la production de formes primitives de vie artificielle ;

- L'électronique biomédicale influence considérablement la médecine pratique (par exemple, prothèses électroniques, radars pour aveugles, muscles avec servomécanismes et bien d'autres choses encore).

Prévisions pour l'an 2 000 :

- Hibernation durant des heures et des jours ;

- Détermination du sexe des enfants avant la naissance ;

- Possibilité de transplanter tous les organes ;

- Correction de défauts héréditaires ;

- Manipulations génétiques courantes sur les animaux et les plantes ;

- Production de formes artificielles de vie primitive ;

- Utilisation du laser avec les rayons X et les rayons gamma ;

- Immunisation biochimique générale contre les maladies ;
- Extension générale de la technique du cyborg (organes artificiels) ;
- Manipulation d'êtres vivants par stimulation électrique du cerveau ;
- Drogues pour le contrôle psychique de l'homme ; produits chimiques pour l'amélioration de la mémoire et des facultés d'assimilation.

Je pense que : des intelligences étrangères ont eu ces capacités dans les temps les plus reculés.

Je pense que : les « dieux » sont venus sur la terre et y ont laissé ces connaissances.

Je pense que : les découvertes qui nous attendent encore dans le vaste domaine de la recherche sont emmagasinées depuis les temps primitifs dans la mémoire de l'humanité et n'attendent que d'être rappelées.

Les expériences de David E. Breslers, de l'université de Los Angeles, et de Morton Edward Bitterman, du Bryn Mawr College en Pennsylvanie, représentent un pas en avant dans cette voie. Ils implantèrent dans des poissons des cellules cérébrales supplémentaires. Les poissons enrichis de cette substance cérébrale extérieure se montrèrent rapidement beaucoup plus intelligents que leurs congénères non traités. À l'hôpital de Cleveland (États-Unis), a lieu une série d'expériences dont le but est de donner à des chiens des cerveaux de singes.

Pourquoi les prêtres Mayas arrachaient-ils le cœur de leurs prisonniers alors qu'il battait encore ?

Pourquoi les cannibales étaient-ils persuadés qu'ils acquerraient force et intelligence en mangeant le corps de leurs ennemis ? Pourquoi un mythe très ancien dit-il que le corps n'appartient à l'homme que provisoirement et qu'à tout moment il doit pouvoir le rendre au donateur ? Est-il permis de voir dans les sacrifices humains qui se sont pratiqués pendant des siècles autre chose qu'une cérémonie occulte ? La pratique de mutilations atroces était-elle destinée à transmettre ce qui restait du souvenir de transplantations, d'opérations, de régénérations de cellules ?



Pourquoi les prêtres mayas arrachaient-ils le cœur de leurs prisonniers alors que ceux-ci étaient encore vivants ? Était-ce du sadisme, un acte rituel ou bien le souvenir d'une mauvaise interprétation de la technique opératoire des « dieux » ? (Photo Éditions Knopf, New York).

Examinons une autre possibilité : le computer pensant pourra être utilisé par l'homme pour la conquête pacifique de l'univers. C'est à juste titre que ses capacités de calcul nous paraissent toujours très extraordinaires mais, en ce qui concerne les informations, les merveilles de l'électronique n'ont pas encore l'utilité qu'elles pourraient avoir.

Il y a deux cents ans, le génial mathématicien Leonhard Euler trouva plus de 600 décimales à la constante Pi (rapport constant de la circonférence d'un cercle à son diamètre). Il travailla plusieurs années pour obtenir ce fantastique résultat. En l'espace de quelques secondes l'un des premiers computers a livré plus de 2 000 décimales de la constante Pi. Un computer moderne livre 100 000 décimales de la constante Pi en une nanoseconde, c'est-à-dire 1 milliardième de seconde, comme si c'était une bagatelle !

Le « cerveau » du computer, sa mémoire centrale, opère maintenant avec environ 1 million d'unités informatives. En langage de spécialiste on les appelle des *bits*. Le cerveau humain travaille selon une méthode tout à fait analogue : des unités de mémoire moléculaires et des éléments d'embrayage nerveux enregistrent et digèrent des informations. Le nourrisson dans son berceau les enregistre déjà, même si c'est inconsciemment. Toute notre vie, nous emmagasinons des informations pour les rappeler au besoin. Et trop souvent d'ailleurs nous sommes obligés de le constater : les opérations de notre cerveau à partir du savoir « thésaurisé » ne sont pas toujours très sûres.

La mémoire centrale d'un computer, elle, travaille avec une autre précision ! Pourtant notre cerveau fonctionne avec plus de 15 milliards de déclencheurs, un gros calculateur moderne n'en possède que 10 millions. Entre les déclencheurs, des connexions permettent de fabriquer de nouveaux éléments. Pourquoi donc un computer travaille-t-il avec plus de sûreté que notre cerveau ? En règle générale, les neuf dixièmes de notre cerveau ne sont pas opérants – le computer, lui, dispose en permanence de tous ses « bits ». Dès à présent la supériorité du computer est humiliante. Pour que notre cerveau livre le travail maximal, nous devons nous concentrer sur une tâche bien définie – le computer, lui, peut résoudre des millions de problèmes différents à la fois.

Le calculateur actuellement le plus rapide d'Europe est en service à l'institut de physique de Garching, près de Munich. Il effectue 16,6 millions d'opérations à la seconde. Dans le ventre électronique du calculateur, 750 000 transistors sont reliés les uns aux autres par le chemin le plus court au moyen de modèles de déclenchement fabriqués grâce à un procédé de lithographie. Et les ondes électromagnétiques qui créent les communications se propagent à la vitesse de la lumière ! Les spécialistes des computers travaillent de façon routinière avec des temps de déclenchement tels que 1,5 nanoseconde. En 1,5 nanoseconde, le rayon lumineux parcourt 45 centimètres...

Mais quand on sait que le computer le plus récent de la Control Data Corporation effectue 36 millions d'opérations à la seconde, le calculateur le plus rapide d'Europe paraît déjà un lambin. L'un des modèles de la

General Electric, le GE-235, peut être considéré comme un computer ménager en comparaison : il n'effectue que 165 000 opérations à la seconde, mais ce n'est pas la peine de l'acheter ! Pour 4 cents par personne et par seconde on peut louer ses services par abonnement.

Dans un espace de seulement 1 mm² le transcripteur d'un computer moderne inscrit 200000 chiffres. Des rubans magnétiques crachent gentiment et inlassablement 10 millions de chiffres. De plus, les computers de tout genre sont de brillants élèves, ils se corrigent eux-mêmes et ne font jamais deux fois une faute.



Figure de dieu, Val Camonica, Italie du Nord. Les ornements sur la tête font penser à des antennes. Serait-ce un cosmonaute ? (Photo Herbert Kühn, Mainz).

De nos jours, les computers ont encore besoin d'interprètes traduisant dans leur langage notre langue,

nos chiffres et nos notions. La conversation directe avec ces étranges compagnons est attendue pour 1980. En Amérique, mais surtout en Angleterre, très avancée dans le domaine de l'électronique, on s'efforce de convertir le langage humain en groupes de symboles compréhensibles pour le computer. Tous les fabricants font des recherches analogues. Mais pour IBM, le plus grand producteur de computers, le langage est un moyen de communication beaucoup trop lent entre l'homme et le calculateur. Ses ingénieurs sont à la recherche d'un autre moyen pour communiquer les informations.



La partie centrale de ce personnage d'une peinture rupestre de Toro Muerto (Pérou) rappelle la radiographie d'un thorax. Signification inconnue (Photo Verlag F. A. Brockhaus, Wiesbaden).

J'ai dit que la cybernétique était loin d'avoir exploité toutes ses possibilités. La recherche d'avenir poursuit

un but fantastique : la mémoire bionique. Les acides nucléiques semblent posséder des particularités magnétiques. Si cette supposition se vérifie, ils seront les plus petits porteurs d'informations. Si ces recherches aboutissent, les possibilités de calcul, qui sont encore réduites, atteindront celles du cerveau humain. Des cellules d'information bioniques ne seraient pas plus grosses que des chaînes de molécules. Je pense que ces recherches atteindront leur but mais j'ai peur que les calculateurs bioniques soient sujets à des infections virales et bactériennes.

Le voyage interstellaire s'effectue sur des distances de plusieurs centaines de millions de kilomètres. Avec les vitesses auxquelles on arrivera probablement, le computer sera plus qu'un aide indispensable pour les calculs. Les fabricants nient encore l'hypothèse que les computers pourraient un beau jour penser seuls et agir seuls, mais ce jour viendra. Ce jour-là, les computers seuls guideront les vaisseaux spatiaux entre les planètes.

Je n'ai aucunement l'intention d'affirmer que les ancêtres de nos ancêtres connaissaient les computers, les circuits de déclenchement intégrés et les appareils de mesure électroniques. Mais pour moi qui suis convaincu de la visite d'intelligences étrangères sur notre planète, il a bien fallu que leurs véhicules spatiaux fonctionnent avec des instruments analogues. Et comme nous, les hommes, nous sommes « programmés » par les dieux, nous pourrions bientôt disposer des mêmes merveilles de la technique.

Conversations à Moscou

Des Japonais en costume de cosmonaute – Chez le professeur Shhlovshij, de l'Institut Sternberg – Baian Kara Ula, une catastrophe qui se produisit il y a 12 000 ans ?

Le samedi 18 mai 1968, Alexandre Kassanzev, écrivain soviétique renommé, remplaça précautionneusement dans leurs vitrines, en face de la fenêtre de son appartement de Moscou, les trois statuettes dont l'aspect m'avait si profondément impressionné. C'étaient de vieilles sculptures japonaises en bronze et on aurait dit que les personnages portaient des costumes semblables à ceux des cosmonautes. La plus grande de ces statuettes a 6 centimètres de haut et une circonférence de 12 centimètres environ. Des épaules, partent des bandelettes qui se croisent sur la poitrine puis se rejoignent entre les cuisses. Une large ceinture cloutée de rivets entoure les hanches. Sur tout le costume, jusqu'aux genoux, on voit des renflements qui font penser à des poches. Le casque est étroitement relié au buste par des bourrelets et des courroies. Des entailles tout à fait

saugrenues semblent être des ouvertures pour laisser passer des appareils respiratoires et auditifs dissimulés par le costume. À la partie inférieure de la tête, j'ai encore remarqué deux autres ouvertures.



Sculpture de Tokomai. Personne ne peut dire à quelle époque les Japonais portèrent de semblables lunettes. L'artiste créa-t-il cette statue pour représenter un cosmonaute qu'il avait vu de ses propres yeux ?

Mais ce qu'il y a de plus fascinant dans ces statuettes, ce sont sans aucun doute de larges lunettes dont les verres sont taillés en diagonale. Je n'ai pas vu d'armes, à moins de considérer comme une arme un court bâton que tient la main gauche gantée. Un « mini-laser », dirait un auteur d'utopies.

Très intrigué, j'ai demandé à Kassanzev : « D'où viennent ces sculptures ? De qui les tenez-vous ? »

Un sourire malin passa sous ses moustaches : « C'est avant la guerre, au printemps 1939, qu'un camarade japonais me les a offertes. Elles ont été découvertes au cours de fouilles dans l'île japonaise de Hondo. On les date de bien longtemps avant notre chronologie. La ressemblance de ces figurines avec des cosmonautes est frappante et même évidente.



Statuette, remontant à des milliers d'années, d'un « dieu » casqué dont le costume est nettement celui d'un cosmonaute.

Mais personne ne peut dire comment et pourquoi des artistes japonais ont habillé leurs statuette de cette façon. Une chose est certaine toutefois : même dans le Japon du début de l'histoire, on ignorait ce genre de « lunettes de montagne » et ce genre de verres. »

Aussitôt après, Alexandre Kassanzev me conduisit à l'Institut Sternberg, me faisant parcourir dans son antique véhicule les rues merveilleusement larges de la métropole. Kassanzev avait pris rendez-vous pour moi avec le professeur Josif Samuilovitch Shklovskij, directeur du département de radioastronomie.

Cet institut, Universitetskiprospekt 13, vaut le déplacement ! Le bruit est celui d'une ruche et le spectacle celui d'une fourmilière. Les pupitres et les tables des étudiants sont installés un peu partout, n'importe comment, dans le moindre espace libre.

Des boîtes de conserve servent de cendriers. Aux murs sont fixées de gigantesques cartes astronomiques et devant ces cartes les étudiants discutent. Dans un coin, certains débattent d'une formule mathématique ; en face, d'autres manipulent un appareil compliqué. Là-bas, la recherche est un travail d'équipe, intégralement.

La porte du bureau du professeur n'était pas complètement fermée. Dans la pièce elle-même, il y avait cette odeur bizarre, odeur de livres, de dossiers et de poussière, mélange particulier aux pièces habitées par des hommes qui conservent l'ancien et étudient le nouveau, je l'ai souvent constaté.

Le professeur se leva derrière son énorme table recouverte de papiers – -les uns manuscrits, les autres dactylographiés – et il me salua avec un sourire méfiant : « C'est donc vous qui êtes suisse ! »

On aurait dit un reproche, comme si cet homme maigre voulait dire : Comment le citoyen d'un pays aussi pacifique et aussi calme peut-il effrayer ses compa-

triotés avec des théories aussi choquantes ? Et c'est ainsi que débuta notre entretien, en anglais, dans une atmosphère d'abord assez réservée. Tranquillement, avec assurance, cherchant parfois le mot juste, cet homme célèbre – et il le sait – m'exposa sa théorie sur la lune de Mars. Il pense que les deux lunes de notre planète voisine sont des satellites artificiels. Tout en me livrant ses arguments, il ajoutait sans cesse d'un air modeste que tout cela n'était que sa conviction personnelle.

Nous avons déjeuné au restaurant universitaire, surpeuplé. Ensuite le professeur se défit un peu de sa méfiance sans fondement. Nous nous mîmes à discuter avec animation des impossibles possibilités du cosmos. Finalement je pus constater avec satisfaction que ce grand spécialiste soviétique lui-même n'excluait pas la possibilité de la visite d'intelligences étrangères sur notre planète. Selon lui, des planètes habitées par des êtres intelligents existent dans un rayon de 100 années-lumière.

— Mais quelles distances, monsieur le professeur ! Comment faire pour relier ces distances incommensurables entre les étoiles ?

Il répondit spontanément :

— Il n'y a pas de réponse concluante, c'est évident. Les automates, donc les stations dirigées par des instruments de cybernétique, échappent à l'emprise du calendrier des années « normales », vous le savez. En ce cas, quel obstacle empêcherait un robot de supporter sans dommage un voyage de 1 000 ans ? Un cer-

tain nombre des satellites que nous avons lancés continueront bien à fonctionner alors que nous serons depuis longtemps dans la tombe.

C'était l'opinion d'un savant qui connaît à fond le sujet. Elle invoque la possibilité technique de relier des distances inimaginables. Toutefois elle n'explique pas encore comment et par quel moyen des intelligences pourraient survivre à de tels espaces temporels.

Le serviable Alexander Kassanzev m'avait attendu dans son antique véhicule. Il était allé parler avec les étudiants. Il se sent chez lui à l'institut. Il voulait me conduire au musée Pouchkine, qui possède d'extraordinaires collections d'objets témoins des civilisations assyrienne, perse, grecque et romaine. Pendant le trajet nous avons parlé des découvertes fascinantes susceptibles d'exciter avant tout nos archéologues. Tout en longeant le quai Prounzenskaia, Kassanzev me raconta maints détails sur les dernières découvertes, je lui donnai la réplique en quelques mots et enregistrai le tout avec mon mini-magnétophone. Quand nous nous arrêtons aux feux, comme sur le boulevard Zoubovski, je me faisais épeler les noms propres et les noms de lieux. La bande magnétique me rapporta ainsi un récit passionnant qui me paya largement des dépenses et des fatigues du voyage.

Kassanzev me parla surtout des découvertes extraordinaires faites dans le massif montagneux de Baian Kara Ula, en Chine. C'est une histoire qui ressemble à un conte.

Voici ce que me raconta Kassanzev :

C'était en 1938. L'archéologue chinois Tsehi Pu Tei découvrit, dans les grottes des montagnes de Baian Kara Ula, à la frontière de la Chine et du Tibet, un certain nombre de chambres funéraires. Il y trouva les petits squelettes d'êtres ayant un corps très menu mais un crâne comparativement très développé. Sur les parois des grottes il découvrit des peintures représentant des êtres coiffés de casques ronds. Les étoiles, le soleil et la lune étaient également figurés sur le rocher et reliés par des séries de points gros comme des petits pois. Tsehi Pu Tei et ses assistants purent – et c'est ce qui rend cette découverte sensationnelle – récupérer 716 assiettes en granit de 2 centimètres d'épaisseur qui ressemblaient beaucoup aux disques que lancent nos athlètes. Ces assiettes sont percées, au centre, d'un trou d'où part une double rainure qui rejoint le bord en décrivant une spirale. Les archéologues chinois savaient qu'autrefois, dans cette région abandonnée, avaient vécu les tribus des Dropas et des Khains (Sikang). Et, selon les anthropologues, les membres de ces tribus montagnardes étaient de petite stature et ne mesuraient en moyenne que 1,30 m.

Et que dit-on de ces crânes volumineux ?

Ce fut justement cette découverte qui bouscula toutes les classifications établies jusqu'alors par les anthropologues. On ne pouvait planter sur les petits squelettes des Dropas et des Khams ces crânes hauts et larges ! Même avec la meilleure volonté du monde ! Quand Tsehi Pu Tei exposa sa théorie, en 1940, il ne recueillit que des sarcasmes. En effet Tsehi Pu Tei pen-

sait que les Dropas et les Khams avaient dû être une race, de singes montagnards désormais éteinte...

Et ces assiettes en pierre, comment avaient-elles été fabriquées ? Auraient-elles été fabriquées par des singes ?

Non, naturellement. Selon l'opinion de Tschu Pu Tei, elles n'avaient pu être déposées dans les grottes que par les représentants d'une civilisation ultérieure. Au premier abord, il est vrai que sa théorie paraissait assez ridicule. Qui avait jamais entendu parler de chambres funéraires simiennes ?

Qu'arriva-t-il alors ? Relégua-t-on ces trouvailles dans les vastes archives qui contiennent les cas inexplicables par l'archéologie et l'anthropologie, pour qu'on les y oublie ?

Il s'en fallut de peu ! Pendant vingt ans, plusieurs personnes intelligentes se cassèrent la tête pour résoudre l'énigme des assiettes de pierre. Ce n'est qu'en 1962 que le professeur Tsum Um Nui, de l'Académie de préhistoire de Pékin, put déchiffrer une partie des inscriptions contenues dans les rainures.

Et que disaient-elles ? Kassanzev prit un air grave :

L'histoire qui fut déchiffrée était si effrayante que l'Académie de préhistoire commença par interdire à Tsum Um Nui toute publication de son travail.

Et on en resta là ?

Tsum Um Nui est un type coriace, il continua opiniâtrement son travail. Il put prouver formellement que ces sillons gravés n'étaient en aucun cas une perfide plaisanterie de quelque graphologue préhistorique. Même des savants sérieux savent montrer de l'humour parfois... En collaboration avec des géologues, il prouva que ces assiettes de pierre contenaient une forte proportion de cobalt et de métal. Des physiciens établirent que les 716 assiettes au complet possédaient un rythme vibratoire élevé, ils en conclurent qu'à un moment donné elles avaient été exposées à de très hautes tensions électriques...

Kassanzev tourna à gauche dans le quai Kropotkinskaia et longea le trottoir de la rue Volkhonka. Il rangea sa voiture devant le musée Pouchkine. Son récit m'avait laissé une telle impression que je voulais attendre au bord du trottoir pour écouter la suite. Mais Kassanzev me tira par la manche et me fit entrer dans le bâtiment. Nous nous sommes assis sur un banc au milieu des grandes vitrines.

Continuez, je vous en prie !

Ainsi quatre savants venaient soutenir la théorie de Tsum Um Nui. En 1963, il se décida à la publier malgré les réticences de l'Académie. J'ai entendu dire que chez vous, à l'Ouest, on connaît cette publication mais qu'on ne la prend pas au sérieux. Chez nous également seul un petit nombre de courageux savants se sont intéressés à cette théorie. Notre philologue, le professeur Vjatcheslav Saizev, vient justement de publier des extraits du rapport sur les assiettes de pierre dans la revue « Spoutnik ». Le rapport intégral est conservé à

l'Académie de Pékin et dans les archives historiques de Taïpeh à Formose.

Et qu'y a-t-il donc de si fracassant et de si choquant dans ce rapport ?

Il n'est irritant et étonnant que pour ceux qui n'aiment guère s'intéresser aux perspectives nouvelles sur nos origines. Les inscriptions sur les assiettes de pierre nous font remonter de 12000 ans en arrière et leurs auteurs nous apprennent qu'une partie de leur peuple fut jeté sur la troisième planète de notre système. Mais ses engins de vol – c'est une traduction fidèle des hiéroglyphes – ne furent plus assez puissants pour repartir de ce monde. Les naufragés auraient été anéantis dans les montagnes reculées et difficilement accessibles. Ils n'auraient pas eu le moyen et les possibilités de construire de nouveaux engins aériens.

Tout cela est écrit sur les assiettes de pierre ?

Oui. Ces créatures jetées sur la Terre racontent également qu'elles ont essayé de s'entendre avec les habitants des montagnes mais que ceux-ci les ont pourchassées et massacrées. La conclusion du récit est presque textuellement : « Les femmes, les enfants, les hommes se cachèrent dans les grottes jusqu'au lever du soleil. Puis ils crurent au signal et virent que cette fois les autres étaient venus avec des intentions pacifiques... » C'est à peu près le contenu de la conclusion.

Y a-t-il des compléments qui corroborent la réalité de ce récit ?

Il y a les chambres funéraires, les peintures rupestres et les assiettes de pierre elles-mêmes. Mais il y a aussi les légendes chinoises, celles justement de la région de Baian Kara Ula ; elles parlent de petits êtres jaunes, maigres comme des harengs qui étaient descendus des nuages. Le mythe dit encore que les créatures étrangères étaient tenues à l'écart par les Dropas à cause de leur laideur et précise même qu'elles ont été tuées par les hommes.

Pourquoi ne parle-t-on pas de cette histoire fascinante dans le monde entier, Kassanzev ? Et d'ailleurs est-elle même connue ?

Mon compagnon sourit, mit sa main sur mon bras et dit doucement, d'un ton résigné :

Ici, à Moscou, on connaît cette histoire. Vous n'avez qu'à écouter ce qu'on dit autour de vous. Mais elle contient trop de faits difficiles à caser dans le calendrier laborieusement établi par les archéologues et les anthropologues. Certaines célébrités qui accordent de la valeur à leur position sociale et à leur renommée devraient renoncer à d'importants éléments de leurs propres hypothèses s'ils voulaient véritablement tenir compte des découvertes de Baian Kara Ula. Choisir de se taire ou de sourire discrètement d'un air supérieur, n'est-ce pas une issue bien humaine ? Si des savants connus se serrent les coudes, se taisent et sourient, le plus audacieux n'aura plus le courage de s'attaquer à un sujet brûlant, avouons-le !

Je suis encore trop jeune pour savoir ou pour vouloir me résigner. Je crois à la force perturbatrice d'idées qui ne se laissent pas réduire au silence.

8

Exploration du passé et ses avantages

*Vol pour Pisco – Nazca – Tarapacar – El Enladrillado –
Signaux pour les « dieux » ? – « Bâtards » de la recherche.*

Alors que j'étais au Pérou en 1965, j'eus l'occasion d'observer de la mer, à une distance de deux kilomètres seulement, le gigantesque candélabre à trois branches de 250 mètres de haut qui se trouve sur la falaise de la baie de Pisco. Avec Hans Neuner, nous avions le projet, pour notre voyage d'été en 1968, d'aller à terre, de débarrasser au moins un fragment du candélabre de la couche de sable et de prendre des photographies.

Après avoir vainement tenté d'atteindre le candélabre à trois branches par voie de terre, avec une voiture de location qui s'enlisait sans arrêt dans les dunes, nous avons persuadé un pêcheur de nous conduire dans la baie. Pendant deux bonnes heures nous avons tangué sous une brise légère, finalement le pêcheur nous a dé-

claré qu'il ne pouvait s'approcher plus de la côte parce que son bateau risquait d'être éventré par les récifs.

Nous n'avions plus le choix, il nous a fallu avancer dans l'eau tout équipés et même avec nos chaussures – à cause des poissons à piquants –, et nous avons parcouru, en nageant et en pataugeant, les derniers cinquante mètres qui nous séparaient de la terre ferme.

Nous poussions devant nous des sacs en plastique renfermant nos instruments, instruments de mesure et appareils photographiques. Quand nous avons atteint les premiers rochers, nous avons enlevé nos vêtements trempés et nous avons péniblement traversé le désert de sable jusqu'à la paroi rocheuse.

Malheureusement, les dieux bons n'accordent aucune force surhumaine aux idéalistes très curieux. Après plusieurs heures d'un travail acharné, nous dûmes convenir qu'il était au-dessus de nos forces de débarrasser de la couche de sable durci ne fût-ce qu'un fragment d'une branche.



Gigantesques signalisations au sol dans la baie déserte au sud de Pisco (Pérou). À perte de vue, ce signe phosphorescent d'une hauteur de 250 m pointe vers le ciel (Photo de l'auteur).

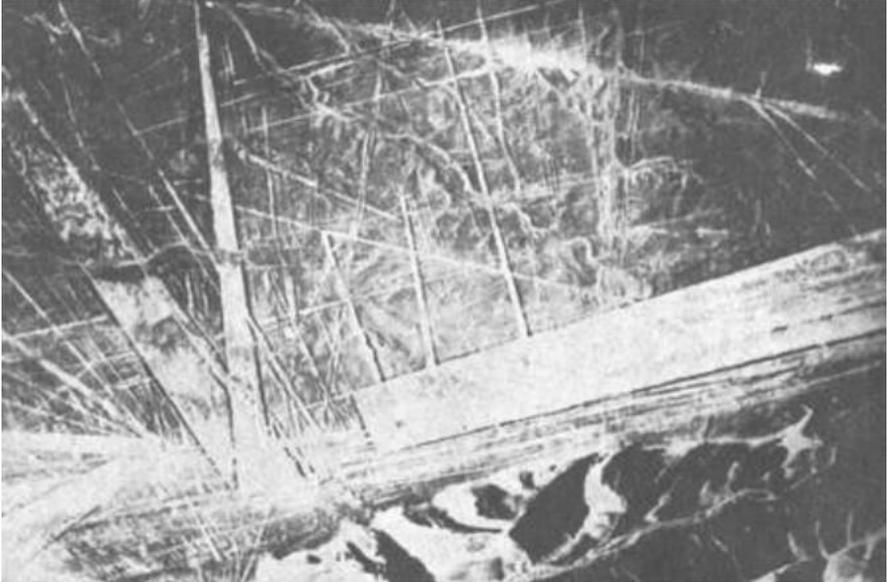
Quoi qu'il en soit, quelques mesures et quelques observations précises nous récompensèrent de nos peines : chacune des branches du trident mesure jusqu'à 3,80 m de large. Elles se composent de blocs phosphorescents d'une blancheur éclatante, aussi durs que du granit. Avant d'être recouverts par le sable – c'est-à-dire aussi longtemps qu'ils étaient entretenus par les premiers habitants – ces signaux devaient être parfaitement visibles pour les dieux et ils indiquaient directement le chemin du ciel.

Certains archéologues considèrent le trident de la baie de Pisco comme un balisage à l'usage des navigateurs. Le fait qu'il se trouve dans une baie et n'est pas visible de toutes parts pour les bateaux qui y pénètrent contredit cette théorie. En outre, un balisage de cette dimension aurait été exagéré s'il avait été destiné au

cabotage – et l'existence d'une navigation en haute mer dans la période préhistorique est pour le moins sujette à caution. Mais surtout il y a le fait que les constructeurs ont orienté le trident vers le ciel. Il faut encore ajouter que, si une quelconque signalisation était nécessaire à la navigation, on peut se demander pourquoi on n'a pas choisi les deux îles situées dans le prolongement de la branche centrale, en haute mer. Elles représentaient des repères naturels visibles de loin pour tous les bateaux, de quelque point de la baie qu'ils fussent venus. Quelle était donc l'utilité d'un balisage que ni les navigateurs venant du nord ni les navigateurs venant du sud ne pouvaient voir de toute façon ? Et pourquoi un signal de navigation dirigé vers le ciel ? Par souci d'intégrité on reconnaît, mais sans insister, que rien ne pouvait attirer les navigateurs dans ce désert de sable, que les eaux avec leurs récifs étaient impropres au mouillage même à une époque très reculée. Un autre fait vient appuyer ma thèse sur ces signaux dirigés vers le ciel : à seulement 160 kilomètres à vol d'oiseau de Pisco se trouve la plaine de Nazca avec ses mystérieuses signalisations au sol, qui ne furent découvertes qu'à la fin des années 30. Depuis cette date les lignes géométriques, les signes abstraits et les blocs de pierre bien ordonnés de ce désert intégral, qui s'étend sur environ 50 kilomètres entre Palpa au nord et Nazca au sud, donnent des maux de tête aux archéologues. J'ai la nette impression qu'il s'agit là d'un terrain d'aviation.

Celui qui survole cette plaine a immédiatement le regard attiré par des lignes claires – on peut incontestablement les voir, même à haute altitude – qui s'étendent sur des kilomètres, courent parallèlement les unes aux autres parfois, puis finissent par se croiser ou par se

rejoindre et délimitent des surfaces trapézoïdales qui ont jusqu'à 800 mètres de long. Entre ces voies rectilignes, on peut distinguer les contours de figures d'animaux gigantesques dont la plus grande mesure d'une extrémité à l'autre 250 mètres environ. En les regardant de près, on s'aperçoit que ces lignes sont de profonds sillons qui font apparaître le sous-sol jaunâtre de la pampa ; celui-ci se détache nettement par rapport à la croûte superficielle de sable brun et de pierres oxydées. Maria Reiche, qui s'occupe depuis 1946 de la conservation, du relevé et de l'interprétation de ces dessins au sol et commença par tracer à l'aide d'un mètre à ruban et de sextants les schémas des triangles, quadrilatères, voies rectilignes et nombreuses figures d'animaux, découvrit un peu plus tard la raison pour laquelle le terrain qui domine la vallée d'Ingenio était plus qu'aucun autre propre à la confection de signaux facilement reconnaissables et capables de tenir pendant des siècles : dans la région de Nazca, il ne pleut en moyenne que 20 minutes par an, le reste du temps il y règne une chaleur sèche. La corrosion est l'office du vent, qui charrie le sable ; il entraîne toutes les matières qui ne tiennent pas au sol et ne laisse que les pierres ; celles-ci se fissurent de plus en plus à cause des grands écarts de température. C'est ainsi que s'est constitué le lac qu'on appelle lac Salé ; il a la couleur brune des roches oxydées. Donc, pour tracer ces dessins à l'aide d'alluvions légères de telle façon qu'ils se détachent sur le sous-sol clair, il n'y avait plus qu'à écarter les pierres sombres de la surface et à creuser.



Celui qui survole la plaine de Nazca croit dominer un vaste aéroport dont les pistes rayonnent et s'entrecroisent. Était-ce autrefois un centre d'où les « dieux » partaient pour l'espace ? (Photo Maria Reiche, Stuttgart).



Ces esquisses de Maria Reiche indiquent les dimensions des figures stylisées de la pampa de Nazca. La plus grande, qui n'est pas représentée ici, à presque 250 mètres ! (Photo Maria Reiche, Stuttgart).

Mais quels furent les auteurs de ces « dessins en creux » et pourquoi leur donnèrent-ils des dimensions telles qu'il faut les regarder de très haut pour en avoir une vue d'ensemble, d'avion par exemple ? Les dessinateurs connaissaient-ils déjà un système géométrique très perfectionné qui leur permettait de transposer avec la plus grande exactitude des modèles réduits à une échelle gigantesque ?



Ces voies rigoureusement parallèles se poursuivent sur le versant de la montagne. Elles relient deux hauts plateaux recouverts de dessins au sol (Photo Maria Reiche, Stuttgart).

Maria Reiche estime : « Les dessinateurs, qui ne pouvaient vérifier la perfection de leurs propres créations qu'en les regardant du ciel, ont dû commencer par des

esquisses et des ébauches à petite échelle. Mais comment ont-ils pu donner à chaque trait sa place et sa forme exacte sur ces grandes distances, c'est une énigme qu'il faudra des siècles pour résoudre. »

Jusqu'à présent, ce phénomène de la pampa de Nazca a été trop négligé par les savants. On a cru d'abord que ces traits rectilignes correspondaient à d'anciennes routes incas ou bien à des canaux d'irrigation ! Ce sont des interprétations absurdes ! Pourquoi ces « routes » démarreraient-elles au beau milieu de la plaine pour s'interrompre brusquement ? Pourquoi fallait-il que les lignes s'entrecoupent et forment tout un système si elles étaient des routes ? Et pourquoi suivent-elles les directions de la rose des vents ? Après tout, la fonction d'une route est d'atteindre un but sur terre, autant que possible par le plus court chemin. Et pourquoi des canaux d'irrigation auraient-ils la forme d'oiseaux, d'araignées et de reptiles ?

Maria Reiche, qui est la seule à s'intéresser avec tant de courage et de passion au secret de la plaine de Nazca – elle en parle dans son livre « Le secret du désert » paru en 1968 – rejette ces interprétations. Pour elle il est bien plus vraisemblable que ces dessins, au-delà de leur signification religieuse, devaient faire partie d'un calendrier. À son avis ces signaux au sol contiennent des indications sur le ciel, qu'il fallait transmettre, à la postérité de façon indestructible. Cependant elle ajoute cette restriction : « Il n'est pas absolument certain qu'on puisse attribuer une signification astronomique à toutes ces lignes car certaines (et parmi elles un grand nombre sont orientées du nord au sud) n'auraient pu correspondre à aucune des étoiles qui se montraient au fir-

mament à cette époque. Mais s'il s'agissait là d'indiquer non seulement la position des étoiles visibles mais aussi celle des étoiles qui se trouvaient au-delà de l'horizon, la signification profonde de ces lignes serait telle qu'on pourrait difficilement arriver à des résultats positivement démontrables. »

Je sais que Maria Reiche ne partage pas mon opinion sur les dessins géométriques de Nazca. Ce que lui ont appris jusqu'à présent ses recherches ne saurait justifier d'aussi audacieuses conclusions. Qu'il me soit permis cependant d'exposer ma théorie :

Près de la petite ville actuelle de Nazca, atterrirent un jour dans la plaine déserte des intelligences étrangères. Elles installèrent un aérodrome improvisé pour ceux de leurs engins spatiaux qui devaient opérer à proximité de la Terre. Sur ce terrain idéal elles construisirent deux pistes. (À moins qu'elles n'aient utilisé une matière qui nous est inconnue pour signaler les pistes ?) Les cosmonautes accomplirent leur tâche – une fois de plus – et repartirent vers leurs planètes. Mais les tribus préincas avaient vu comment travaillaient ces créatures étrangères qui leur inspiraient une profonde crainte, et elles n'avaient qu'un seul désir : que ces dieux reviennent ! Elles attendirent des années, leur désir ne se réalisait pas. Elles se mirent alors à tracer de nouvelles lignes dans la plaine, comme elles l'avaient vu faire aux dieux. C'est ainsi que les pistes initiales s'augmentèrent. Mais les « dieux » ne se montraient toujours pas. Où était l'erreur ? Qu'avait-on fait pour irriter les « divins » ? Un prêtre se souvint que les « dieux » étaient venus des étoiles et conseilla d'orienter ces

lignes d'attraction vers elles. On se remit au travail. Les lignes orientées vers les astres firent leur apparition.

Mais les « dieux » restaient absents. Entre-temps, des générations étaient venues au monde puis elles avaient disparu. Les pistes originelles, les pistes authentiques, étaient depuis longtemps détériorées.

Les générations suivantes d'indiens ne connaissaient les « dieux » venus du ciel que par la tradition orale. Les prêtres transformèrent les récits véridiques en paraboles et exigèrent des Indiens qu'ils créent sans cesse de nouveaux signaux pour les dieux afin que ceux-ci reviennent.

Les Indiens, ne réussissant pas à tracer des lignes, se mirent à dessiner de gigantesques figures d'animaux. Tout d'abord ils figurèrent des oiseaux de toutes sortes, oiseaux qui devaient symboliser le vol, ensuite leur imagination leur inspira des formes d'araignées, de singes et de poissons.

C'est une explication hypothétique des « dessins en creux » de Nazca, je l'avoue. Mais les choses n'auraient-elles pu se passer à peu près de cette façon ? Je l'ai vu, chacun peut le voir : ce n'est qu'à une grande altitude que l'on peut distinguer les coordonnées des lignes et les animaux symboliques. Mais ce n'est pas tout. Sur les parois rocheuses tout autour de Nazca sont représentés des êtres humains dont les têtes sont entourées de rayons, semblables aux auréoles des martyrs chrétiens.

À 160 kilomètres à vol d'oiseau de Pisco : Nazca ! Soudain une idée me vint : y aurait-il un rapport entre

le trident de la baie de Pisco, les dessins de la plaine de Nazca et le champ de ruines du haut plateau de Tia-biiianaco ? À part un très petit écart, on peut relier ces points par avion en suivant une ligne droite. Mais si la plaine de Nazca constituait un aéroport et le candélabre de Pisco un signal d'atterrissage, il faudrait également qu'au sud de Nazca existent des signaux à terre car on ne peut tout de même pas supposer que tous les astronautes arrivaient du nord, de Pisco.

Et en effet, de la ville de Mollendo, dans le sud du Pérou – à 400 kilomètres à vol d'oiseau de Nazca –, aux déserts et aux montagnes de la province chilienne d'Antofagasta, on a découvert de grandes marques sur certaines parois à pic. Leur signification et leur destination n'ont pas encore été expliquées. En maints endroits il est possible d'identifier des rectangles, des flèches ou des échelles aux échelons courbés, ou encore ce sont des pans de montagne entièrement recouverts de quadrilatères et ces quadrilatères sont en partie remplis de motifs ornementaux. On trouve également sur certaines parois abruptes, le long de cette ligne directe dont j'ai parlé, des cercles rayonnant vers l'intérieur, des ovales décorés en damier et, sur les rochers difficilement accessibles du désert de Tarapacar, un gigantesque « robot ».



Dessins en creux sur une pente montagneuse, près de Nazca. Ils représentent des figures mesurant plusieurs mètres ; la tête des personnages est nimbée de rayons comparables aux auréoles des figurations chrétiennes (Photo Maria Reiche, Stuttgart).

Le 26 août 1968, le journal chilien *El Mercurio* a consacré un article à cette découverte (à 750 km à vol d'oiseau au sud de Nazca) sous le titre « Nouvelle découverte archéologique grâce à des photographies aériennes » : « Au cours d'une reconnaissance en avion, un groupe de spécialistes a pu faire une nouvelle découverte archéologique. Ils survolaient le désert de Tarapacaré, à l'extrême nord du Chili, lorsqu'ils aperçurent sur le sable la silhouette stylisée d'un être humain. Cette figure mesure environ 100 mètres et des pierres de provenance volcanique délimitent ses contours. Elle se trouve sur une hauteur isolée, à environ 200 m

d'altitude... Dans les milieux scientifiques, on est d'avis que des découvertes de ce genre, faites d'avion, sont d'une grande importance pour l'étude de la préhistoire. »

Des membres de cette expédition estiment donc que ce « robot » mesure environ 100 mètres. Son corps est carré comme une boîte, ses jambes sont droites, il a un cou effilé et une tête carrée d'où partent douze antennes d'égale longueur. Son bras gauche est pendant, son bras droit replié se dresse vers le haut. De chaque côté du tronc, des hanches aux cuisses, sont fixés des ailerons triangulaires, semblables aux stabilisateurs des chasseurs supersoniques.

Nous devons cette découverte au Chilien Lautaro Nunez, de l'Universidad del Norte, au général Eduardo Iensen et à l'Américain Delbert Trou, qui observèrent méticuleusement la configuration du sol au cours d'un survol du désert. Cette découverte réellement sensationnelle fut entièrement confirmée au cours d'un second vol de reconnaissance effectué par la directrice du musée archéologique d'Antofagasta, Guacolda Boisset. Sur les collines de Pintados on découvrit encore – et on le prouva par des photos – une série de figures stylisées réparties sur 5 km.

Au cours de l'été 1968, le journal gouvernemental *El Arauco* (Santiago) écrivait : « Il faut au Chili l'aide d'un homme qui apaise notre curiosité chronique, car ni Gey ni Domeyko (archéologues) ne nous ont jamais parlé de cette plate-forme de El Enladrillado dont les uns disent qu'elle a été créée artificiellement, les autres qu'elle est l'œuvre de créatures venues d'autres planètes. »

En août 1968, on eut connaissance de détails sur ces découvertes du haut plateau de El Enladrillado. Cette plate-forme couverte de rochers a environ 3 kilomètres de long et, aux endroits qui n'ont pas subi les ravages du temps, elle mesure environ 800 mètres de large. En la voyant, on pense à un amphithéâtre. Admettons que ses bâtisseurs étaient des hommes : il faudrait leur attribuer la force des surhommes légendaires ! Les blocs de rocher qui ont été déplacés sont rectangulaires, ils ont de 4 à 5 mètres de haut et de 7 à 8 mètres de long. Si des géants avaient habité là, même pour des géants ils auraient dû être d'une taille extraordinaire. La hauteur des fauteuils de pierre correspond à des jambes de 4 mètres ! Il ne suffit pas d'avoir une imagination délirante pour se figurer les mortels qui ont pu assembler en amphithéâtre ces blocs de pierre. Le journal *La Manana* de Talca (Chili) du 11 août 1968 pose d'ailleurs cette question : « Cet endroit pourrait-il avoir été un terrain d'atterrissage pour les dieux ? Sans aucun doute. » Que souhaiter de plus ?

On ne peut atteindre le haut plateau d'El Enladrillado qu'à cheval. En partant de la petite ville d'Alto de Viches, on chevauche pendant trois heures avant d'arriver à cet endroit étonnant, à 1260 mètres d'altitude. Les blocs de roche volcanique, très nombreux, ont des surfaces lisses que seul un travail minutieux permettait d'obtenir. Sur ce haut plateau encore, une piste interrompue par endroits et qui a environ 1 kilomètre de long et 60 mètres de large est nettement visible. À proximité on a trouvé et on trouve encore des outils préhistoriques avec lesquels – prétendument – les 233 blocs de pierre découpés symétriquement et pesant chacun environ 10 000 kilos auraient été façonnés. Ces

blocs de pierre sont les matériaux destinés à la construction de l'amphithéâtre.

Dans un article du 25 août 1968, le journal *Concepcion/El Sur* (Chili) qualifie le haut plateau d'El Enladrillado de « lieu mystérieux ». En vérité le lieu est mystérieux, comme le sont tous ceux qui ont été le théâtre de découvertes préhistoriques. En regardant vers l'ouest, l'observateur découvre de gigantesques abîmes au-dessus desquels évoluent des condors et des aigles, et derrière eux se dressent des volcans, tels des gardiens muets. Là, vers les collines de l'ouest, il y a une grotte naturelle de 100 m de profondeur dans laquelle on peut constater des traces de la main de l'homme. On suggère fort à propos, en forçant la signification de ces traces, que des hommes de l'âge de pierre avaient dégagé là une veine d'obsidienne (variété de lave ressemblant au verre) pour laisser une preuve de leurs capacités industrielles sous forme d'instruments métallifères. Je ne suis pas tout à fait d'accord : des hommes de l'âge de pierre auraient difficilement pu posséder des instruments métallifères. Cette thèse ne peut être juste, à mon avis.

Au cours de recherches géologiques et archéologiques, on a trouvé un monolithe émergeant de 2 mètres du sol. On le fit basculer à grand-peine, et sur son autre face apparurent plusieurs personnages ! Une énigme digne de s'inscrire parmi les questions que soulève l'île de Pâques...

Une autre curiosité mérite aussi une mention : au milieu du haut plateau se dressent trois blocs de pierre qui ont chacun 1 mètre à 1,50 m de diamètre. Au cours du premier trimestre, l'année dernière, on a fait des me-

sures et on a constaté que deux de ces blocs indiquent une ligne droite nord-sud. La ligne droite qui relie les deux premiers blocs au troisième rencontre l'horizon pratiquement à l'endroit où le soleil se trouve au plus fort de l'été. Une fois de plus on doit demander si une race éteinte a laissé là des traces de ses étonnantes connaissances astronomiques ou bien si nos ancêtres agirent pour remplir une « mission supérieure ». On ne peut et on ne doit pas expliquer par le hasard des témoignages aussi précis du passé.

Le chef de l'expédition scientifique, Hulberti Sarnataro Bounaud, a exprimé son point de vue dans *El Mercurio* du 26 août 1968 (Santiago) : dans le cas présent, il faut qu'une civilisation disparue, inconnue de nous, se soit manifestée, car les natifs de cette région n'auraient jamais été capables d'accomplir un tel travail. Mais, dit Bounaud, on savait déjà que le haut plateau était un terrain d'atterrissage excellent pour tout objet volant. Cela donnerait l'explication des 233 blocs ordonnés géométriquement ; ils auraient été des signaux optiques orientés vers le ciel. Bounaud dit textuellement : « Ou encore, bien plus simplement, ce furent des créatures inconnues qui exploitèrent à leurs fins cet endroit. »

Si j'ai parlé si longuement des dernières trouvailles faites sur le haut plateau de El Enladrillado, c'est pour deux raisons : d'une part, elles ne furent connues en Europe que d'un cercle relativement restreint d'amateurs ; d'autre part, elles concordent avec ma thèse, à savoir que les balisages de la baie de Pisco représentaient le point de départ d'une ligne de vol le long de laquelle divers terrains d'atterrissage furent cons-

truits pour les cosmonautes. Cette ligne de vol conduit jusqu'au nord du Chili.

Jamais nous ne devons perdre de vue ceci : les créateurs des anciennes civilisations ont disparu mais les traces qu'ils ont laissées sont toujours pour nous autant de questions et de défis. Pour trouver des réponses justes à ces questions, pour relever ces défis, les centres de recherches archéologiques devraient recevoir de leurs gouvernements – mais peut-être aussi d'une organisation mondiale – les moyens de mener leurs recherches avec plus de cohérence et d'ardeur. Certes, il est juste et nécessaire que les nations industrialisées consacrent des milliards aux recherches d'avenir. Est-ce une raison pour que l'étude de notre passé soit traitée comme une bâtarde du présent ? Un jour il pourrait se faire qu'à tous les échelons des services secrets militaires ait lieu une course à l'archéologie. La situation sera alors la même que lors du premier débarquement de l'homme sur la Lune, mais cette course qui commencera ne sera pas une course de prestige, elle répondra à des besoins réels, tout bonnement.

Sous cet angle, je citerai quelques endroits où une recherche moderne intensive pourrait vraisemblablement « déchiffrer » maintes énigmes de notre passé d'une façon qui serait payante pour la technique :

Sur Pile de Santa Rosa, Californie, on a découvert les restes d'une cité humaine à laquelle on a attribué 29 600 ans après examen au C14.

À 20 kilomètres au sud de la petite ville espagnole de Ronda se trouve dans une vallée écartée la grotte de La Pileta. On a pu prouver que des hommes ont habité dans cette grotte de 30000 à 6000 avant J. -C. Sur les

parois de la grotte sont tracés des signes étrangement stylisés et qui ne sont pas un gribouillage dépourvu de sens car ils sont exécutés de main de maître et se répètent. Il pourrait s'agir d'une écriture.

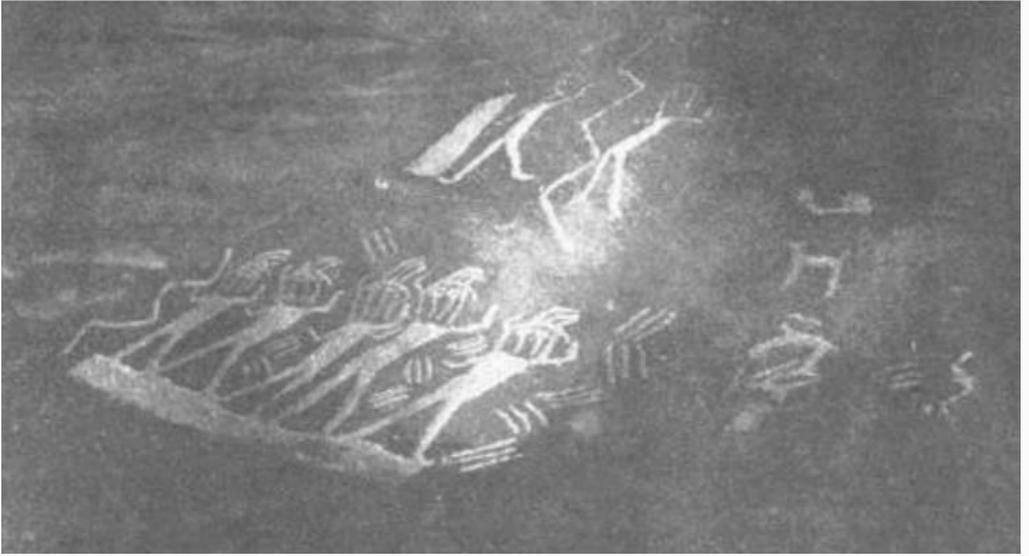
Dans le massif d'Ennedi, au sud du Sahara, Peter Fuchs a découvert des peintures rupestres représentant quatre silhouettes féminines telles qu'on n'en avait jamais vu en Afrique. Ces personnages ont le corps recouvert de vêtements et de tatouages semblables à ceux qu'on a pu voir au sud du Pacifique. Mais du sud du Sahara aux îles du Pacifique il y a tout de même 25 000 kilomètres à vol d'oiseau ! Par de nombreux dessins dans certaines grottes d'Afrique et d'Europe on connaît depuis longtemps ce qu'on appelle les « labyrinthes ». Il s'agit de figurations de dédales qui n'ont pu être interprétées jusqu'à présent. Eh bien, de semblables symboles en forme de labyrinthe se retrouvent sur des parois rocheuses en Amérique du Sud – particulièrement dans le Territorio Nacional de Santa Cruz et dans le Territorio de Neuguen, Argentine. Y eut-il donc transmission de pensée entre les artistes pour qu'ils aient choisi ces figurations, sinon comment faut-il expliquer cette reproduction des mêmes symboles ?

Le chercheur argentin Juan Moricz a prouvé que dans l'ancien royaume de Quito, en Amérique du Sud, on parlait la langue magyare bien avant la conquête par les Espagnols. Il trouva des noms de famille identiques, des noms de lieux identiques et des rites funéraires identiques. Quand les anciens Magyars enterraient un mort, ils prenaient congé de lui par ces mots : « Il va monter vers l'étoile de la Grande Ourse. » Or, dans les vallées de Quinche et de Cochaski en Amérique du

Sud, il y a des monticules funéraires qui sont la reproduction fidèle des sept étoiles principales de la Grande Ourse.

Entre Abancav et le rio Apurimac au Pérou, sur la route Cuzco – Macchu – Picchu, se trouve, depuis des temps immémoriaux, une pierre de 2,50 m de haut et de 11 mètres de circonférence placée sur une petite colline. Cette Piedra de Saihuita est ornée de reliefs qui représentent de magnifiques terrasses, des temples et des groupes entiers de maisons ainsi que d'étranges « canaux » et aussi des caractères d'écriture que l'on n'a pu déchiffrer jusqu'ici. Dans cette région, on connaît d'autres reliefs de ce genre sous les noms de Rumihuasi et Intihuasi. Rumihuasi montre le modèle d'un temple comprenant une niche de 1,40 m de haut.

En février 1967, le célèbre *National Géographie Magazine* (États-Unis) publia un rapport sur la petite tribu aïnou qui vit dans l'île japonaise de Hokkaidô. Aujourd'hui encore les Aïnous affirment avec force, et ils le prouvent grâce à leur mythologie, qu'ils sont des descendants directs des « dieux » venus du cosmos.



Scène d'adoration, dessin rupestre du Pérou. D'après la tradition péruvienne, les lignes en zigzag sont des attributs divins (Photo Verlag Callwey, München).



Le monolithe du dragon dont le parc Olmeken à Villahermosa, Mexique (Photo de l'auteur).

Sur un vase qui se trouve au Vatican et qui remonte au VI^e siècle avant J. -C., Apollon est représenté volant au-dessus de la mer. Apollon jouant de la lyre est assis sur ce qu'on appelle un trépied ; on dirait une coupe à trois longs pieds. Trois puissantes ailes d'aigle portent cette embarcation dans les airs.

Dans le Park-Museum de Villahermosa à Tabasco (Mexique), se dresse un monolithe très travaillé sur lequel est représenté un serpent ou plutôt un dragon qui ceint les trois faces du colosse. Dans un anneau de la bête un homme est assis, il a le dos courbé, les jambes levées. Les pieds actionnent des pédales, la main gauche est posée sur un « levier de changement de vitesse », la main droite tient une petite boîte. La tête est prise dans un casque étroit qui enserme également le front, les oreilles et le menton et ne laisse libre que le visage. Un objet placé tout contre les lèvres peut être identifié comme un microphone. Les vêtements et le casque de l'homme assis sont étroitement reliés.

Sur un large burin de cuivre, aiguisé d'un seul côté, qui fut découvert dans le cimetière royal d'Ur, on voit de bas en haut : cinq sphères, une caisse semblable à un haut-parleur, deux fusées, absolument identiques aux nôtres, qui se trouvent l'une à côté de l'autre et dont l'arrière émet des rayons, plusieurs silhouettes rappelant des dragons et une « copie » relativement fidèle d'une capsule Gemini. L'artiste qui a fait ces gravures il y a plus de 5 500 ans devait avoir une imagination digne d'envie !

M. Gerardo Niemann (Hacienda Casa Grande, Trujillo, Pérou) possède dans sa collection privée deux vases en argile remarquables. L'un de ces vases mesure 22

centimètres de haut et représente une sorte de capsule spatiale ; l'effet de l'explosion de départ est aussi visible que pour le dieu Kukulham (Palen-que), « le dieu qui se déplace en fusée ». Sur la capsule est accroupi un animal qui ressemble à un chien et dont la bouche est grande ouverte. Le second vase montre un homme qui a les doigts posés sur une sorte de machine à calculer ou pupitre de commande à 37 boutons. Ce vase a 40,5 cm de hauteur. Tous deux furent découverts dans la vallée de Chicama, sur la côte nord du Pérou.

Mais non, nous ne sommes pas à la fin, nous ne sommes qu'au début des grandes découvertes qui, remontant du passé, nous indiquent la direction de l'avenir !



Les personnages géants de ce groupe pittoresque (Jabbaren, Tassili) portent des « overalls » de cosmonautes. S'agissait-il de créatures terrestres ou de cosmonautes extraterrestres de la préhistoire ? (Photo Éditions Arthaud).

Thème inépuisable : l'île de Pâques

En chemin avec les Rapanuis – Ce qui ne s'est pas passé – Dans le cratère du Rano Raraku – Une réfutation audacieuses-- Un aérodrome mais pas de chercheurs.

Sur presque toutes les îles habitables de la mer du Sud se trouvent les restes de grandes civilisations inconnues. Des traces d'une technique totalement inexplicable mais manifestement très poussée s'offrent aux yeux des visiteurs avec tout leur mystère et l'entraînent directement aux spéculations et aux hypothèses.

Telle est l'île de Pâques.

Nous avons passé dix jours sur cet îlot de roche volcanique au sud du Pacifique. Le temps est loin où les îles n'étaient visitées qu'une fois tous les six mois par un navire de guerre chilien. Un Constellation quadrimoteur de la Lan-Chile nous y a déposés. Il n'y a pas encore d'hôtels là-bas et nous avons vécu sous la tente. Nous avons apporté des provisions car les ressources alimentaires de l'île sont très faibles. Les indigènes nous

invitèrent à dîner à deux reprises : il y eut du saumon rôti. Ils creusent un trou dans la terre, y placent le saumon, le recouvrent de braises et de toutes sortes de feuilles dont la sélection fait partie des secrets de cuisine de toute ménagère rapanui. Il nous fallut attendre presque deux heures avant de voir ouvrir le paquet brûlant. En tant que gourmet, je dois reconnaître que c'est un mets savoureux, d'une grande délicatesse et qui flatte le palais, plaisir gastronomique égal au plaisir musical procuré par les chants folkloriques des Rapanuis.

Le seul moyen de locomotion sur l'île est le cheval ; le maire possède l'unique voiture. Ce maire, nommé Ropo, est âgé de 26 ans ; il est de taille moyenne, il a de bonnes joues. Ses compatriotes l'ont élu selon les règles du jeu démocratiques. Ropo est le roi sans couronne de cette île, bien qu'il y ait aussi un « gouverneur » et un « chef de la police ». Il descend d'une très vieille famille d'insulaires et en sait sans doute plus sur l'île de Pâques et ses énigmes insolubles que tous les autres indigènes. Il se mit à ma disposition en tant que guide et emmena deux aides.

La langue des Rapanuis est riche en voyelles : Ti-tape-pe-tu-ti-lo-mu. Je ne la comprends pas. Nous communiquions dans un jargon d'espagnol et d'anglais. Lorsque cela ne suffisait pas, nous essayions de nous expliquer avec les mains, les pieds et des grimaces qui devaient être du plus haut comique pour des observateurs.

Nombreuses sont les versions de l'histoire de l'île de Pâques, de même les théories. Après mes dix jours de recherches, je ne peux naturellement pas dire, moi non

plus, ce qui s'est passé là dans les temps les plus reculés. Mais je crois avoir trouvé quelques arguments sur ce qui ne s'est pas passé.

Selon une théorie, les statues de l'île de Pâques, connues du monde entier, ont été taillées dans la roche volcanique par les ancêtres des Rapanuis actuels et ce travail éreintant occupa plusieurs générations.

Thor Heyerdahl, pour qui j'ai une très grande estime, décrit dans son livre *Aku Aku* comment il découvrit plusieurs centaines de haches de pierre éparpillées un peu partout dans les carrières. De cette découverte massive d'outils primitifs, il conclut qu'un nombre d'hommes impossible à évaluer ont sculpté les statues pour brusquement abandonner cette activité. Ils jetèrent leurs outils et les laissèrent à l'endroit même où ils avaient travaillé.



C'est ainsi que les géants de pierre jalonnent le rivage sablonneux de l'île de Pâques (Photo de l'auteur).

Heyerdahl embaucha un grand nombre d'insulaires et travailla avec eux 18 jours. Il parvint à dresser une statue moyenne à l'aide de madriers et selon une technique primitive mais efficace, ensuite il la déplaça selon la méthode du « oh ! hisse » en employant des cordes.

Tout n'indiquait-il pas qu'une théorie était pratiquement prouvée ? Cependant dans le monde entier des archéologues protestèrent. Leurs arguments étaient les suivants : d'une part, de tout temps l'île de Pâques a eu une population trop faible et des ressources alimentaires trop maigres pour fournir assez de sculpteurs capables d'effectuer cet énorme travail ; d'autre part, aucune découverte n'a fourni la preuve que du bois ait été utilisé comme matériau de construction (rouleaux) dans cette île.



Statue ébauchée dans la paroi du cratère du Ratio Raraku. Est-il concevable que ces énormes sculptures aient été taillées dans la roche volcanique avec des haches de pierre primitives ? (Photo de l'auteur).

J'ai moi-même réfléchi sur place et je crois pouvoir dire que la théorie des haches de pierre ne peut à la

longue résister aux faits inexorables. Après l'expérience réussie de Heyerdahl, j'étais tout prêt à rayer une énigme insoluble de ma longue liste et à la considérer comme résolue. Mais quand je me suis trouvé devant le mur de lave du cratère du Rano Raraku, j'ai laissé le point d'interrogation sur ma feuille. J'ai mesuré l'écart qui sépare la roche volcanique de chaque statue et j'ai obtenu des intervalles qui allaient jusqu'à 1,85 m, sur un parcours de 32 mètres. Dégager des blocs de lave aussi gigantesques, jamais cela n'a été possible avec de petites haches primitives !

Thor Heyerdahl a conduit des insulaires dans le cratère et les a fait piocher pendant des semaines avec ces haches. J'ai vu le piètre résultat : une rainure de quelques millimètres dans la dure roche volcanique ! Nous aussi, nous avons tapé comme des fous sur la roche avec les plus grosses pierres que nous ayons pu soulever. Après quelques centaines de coups nous n'avions plus entre les mains que les restes minables de nos « outils ». La roche, elle, n'avait pas même une égratignure.

La théorie des haches de pierre pourrait s'appliquer à quelques statues assez petites et plus récentes que les autres, mais en aucun cas elle ne peut être acceptée pour l'extraction de la roche dure qui servit à faire ces statues géantes. C'est ma conviction et c'est aussi l'avis d'un grand nombre de personnes ayant visité l'île.

Le cratère du Rano Raraku offre l'aspect d'un gigantesque atelier de sculpture dont brusquement tous les artistes auraient eu congé au beau milieu de l'ouvrage : verticales, horizontales, en tous sens gisent un peu partout des statues achevées, à demi achevées ou tout

juste ébauchées. Ici c'est un nez géant qui émerge du sable, là des pieds qu'aucune chaussure ne pourrait chausser jaillissent de l'herbe très clairsemée, ailleurs un front se tend vers l'air libre et fait éclater la surface.

Ropo, le maire, nous avait regardé frapper de toutes nos forces sur la roche, l'air amusé.

— Pourquoi riez-vous ? s'écria mon ami Hans Neuner. Vos ancêtres ont bien fait comme ça, non ?

Ropo fit une belle grimace. L'œil malin, il répondit sans sourciller :

C'est ce que disent les archéologues !

Quelques centaines de Polynésiens, qui avaient déjà assez de mal à se procurer leur maigre nourriture, se sont donné la peine de sculpter environ 600 statues géantes et jusqu'à présent personne n'a pu trouver de raison à peu près acceptable à ce fait ! Personne n'a pu dénicher la moindre indication sur la technique raffinée qui permit d'extraire les blocs de lave.



La paroi tout entière n'est qu'un puzzle de géants inachevés qui sont maintenant enfouis aux deux tiers dans la terre (Photo de l'auteur).

Personne n'a pu expliquer jusqu'ici pourquoi les Polynésiens (s'ils ont été les artistes) ont donné aux visages des formes et des expressions dont aucune tribu polynésienne dans l'île ne leur offrait le modèle : longs nez droits, lèvres minces et pincées, yeux enfoncés dans les orbites, fronts bas.

Personne ne sait qui en vérité représentaient ces statues. Et malheureusement Thor Heyerdahl ne le sait pas non plus !

En fait, il paraît sage non seulement de ne pas accepter la théorie de Heyerdahl mais encore de chercher à prouver le contraire, en s'appuyant justement sur l'existence de ces centaines d'outils, c'est-à-dire de prouver que les statues géantes n'ont pu être fabriquées avec de tels instruments.

Qu'en sait-on ? Voici notre explication qui paraîtra utopique, comme toujours :

Un petit groupe d'êtres intelligents furent jetés sur l'île de Pâques à la suite d'un « incident technique ». Les « naufragés » avaient d'immenses connaissances, disposaient d'armes perfectionnées et maîtrisaient une méthode pour travailler la pierre qui nous est inconnue et dont nous trouvons maints exemples tout autour du globe. Les étrangers espéraient que leurs amis iraient à leur recherche, qu'ils les découvriraient et les emmèneraient. Mais la terre la plus proche se trouve à exactement 4 000 kilomètres de là.



Physionomie « moai » typique : tête étroite, front bas, yeux enfoncés, nez disproportionné, lèvres minces et longues oreilles pendantes (Photo de l'auteur).

Des jours passèrent dans l'inaction. La vie sur la petite île devint ennuyeuse et monotone. Les inconnus se

mirent à enseigner des rudiments de langage aux habitants primitifs, leur parlèrent de mondes, d'étoiles et de soleils étrangers. Ils essayèrent de les éduquer avec une écriture symbolique. Peut-être pour laisser aux indigènes primitifs un souvenir durable de leur séjour, mais peut-être aussi pour se signaler aux amis qui les recherchaient, ils tirèrent un jour une statue géante de la roche volcanique. D'autres colosses de pierre suivirent ; ils les placèrent le long de la côte, sur des socles, si bien qu'on les voyait de loin.

Mais un jour, tout à fait à l'improviste, le salut arriva. Les insulaires restèrent seuls, devant une réserve de statues ébauchées ou à demi achevées. Ils choisirent celles qui étaient presque terminées et tout au long de l'année martelèrent opiniâtrement avec leurs haches, ces modèles inachevés. Mais les 200 statues qui n'étaient encore qu'ébauchées le long des parois rocheuses bravaient les « coups d'épingle » des haches. Finalement les indigènes, qui vivaient au jour le jour sans souci (ils n'aiment toujours pas particulièrement travailler et font preuve de peu d'ardeur), abandonnèrent cette entreprise irréalisable, ils jetèrent leurs outils et retournèrent dans leurs grottes et leurs huttes primitives.

C'est donc des indigènes, et non des créateurs véritables, que vient cet arsenal de haches impuissantes devant la roche inexorable. Elles sont, je crois, les témoins de la renonciation devant une tâche qui n'était pas exécutable.





Aucun archéologue ne fait de recherches. Rien ne protège les monuments. C'est ainsi que les insulaires gâchent les restes d'une civilisation autrefois prestigieuse en les utilisant pour construire leurs maisons et pour consolider le rivage. Statues inachevées dans la paroi du Rano Raraku. L'écart entre les statues est de 1,40 m. Celui qui a pu effectuer un travail de sculpture d'une telle perfection devait disposer d'un instrument tout à fait moderne (Photos de l'auteur).

Je pense aussi que sur l'île de Pâques, à Tiahuanaco, au-dessus de Sacsayhuaman, dans la baie de Pisco et ailleurs, les mêmes précepteurs ont donné leurs leçons. Bien sûr, ce n'est encore qu'une théorie possible parmi d'autres et que l'on peut réfuter en évoquant les grandes distances. Mais ce serait ignorer l'idée que je n'ai pas été le seul à soutenir, loin de là, à savoir que dans les temps primitifs existaient des intelligences en possession d'une technique supérieure et pour lesquelles franchir de grandes distances grâce à des engins volants de toutes sortes n'était pas un obstacle.

J'admets qu'on mette en doute ma théorie, mais on devra bien reconnaître que tout porte à croire que pour les véritables créateurs des statues de Plie de Pâques, ce fut un jeu d'enfant de découper ces colosses dans la roche dure.

Peut-être n'était-ce pour eux qu'un passe-temps.

Mais peut-être aussi poursuivaient-ils ainsi un but très précis.

En eurent-ils assez un jour de jouer à faire des statues ?

Ou bien reçurent-ils un ordre qui les obligea à s'arrêter ?

En tout cas, ils disparurent soudainement !

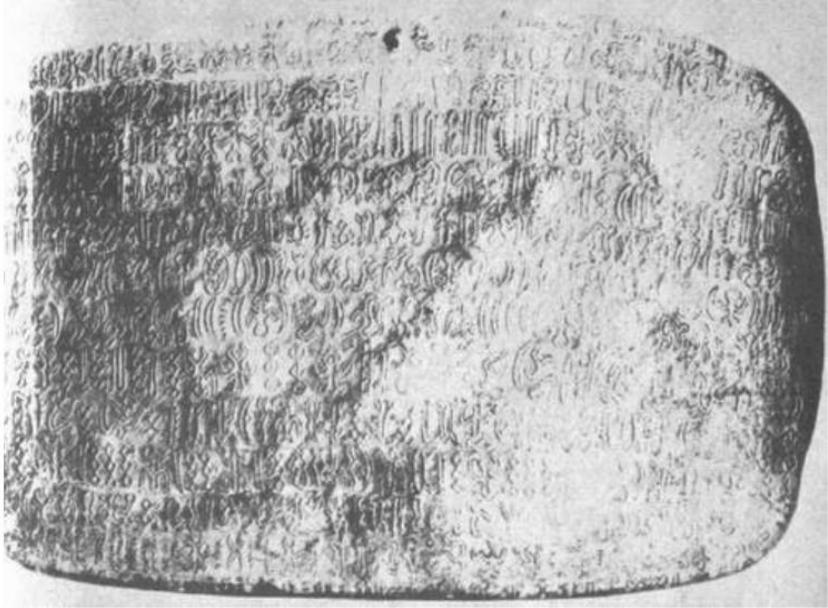
Jusqu'à présent il n'y a pas eu de fouilles en profondeur. Peut-être trouverait-on dans les couches profondes du sous-sol des restes qui permettraient d'attribuer à ces statues encore plus d'ancienneté.

Les Américains construisent un aéroport, ils creusent le sol pour poser une piste en béton. Mais je n'ai pu assister à des fouilles cohérentes et je n'ai pas non plus entendu parler de projets en ce sens. Les insulaires poursuivent leurs occupations sans s'en faire – et pourquoi pas ? Les touristes qui s'échinent à venir jusque-là s'émerveillent de ce qu'ils voient et font des photos-souvenirs pour l'album de famille. De véritables recherches archéologiques qui pourraient élucider le mystère n'ont pas lieu.

On sait que les Moais – c'est ainsi que les insulaires nomment les statues – portaient autrefois sur la tête, à une hauteur vertigineuse, des chapeaux rouges dont la matière fut extraite d'autres carrières que celles qui livraient le matériau pour la tête et le corps. J'ai vu la « carrière à chapeaux ». En comparaison de la carrière du cratère du Rano Raraku, c'est un fossé de château de sable. Pour la fabrication de ces grands chapeaux rouges, la carrière n'avait pas besoin d'être très large, pas exagérément du moins. Ces chapeaux eux-mêmes, friables et poreux, m'intriguent fort. Ont-ils seulement été taillés et façonnés ici ? Je croirais plutôt qu'ils ont été coulés dans un mélange de terre rouge et de galets. Certains sont creux à l'intérieur. Était-ce pour les alléger et faciliter le transport ? Pour qui accepte cette idée de la fabrication des chapeaux dans un mélange de terre rouge et de galets, méthode qui semble raisonnable, la solution du délicat problème de transport apparaît aussitôt : de la fosse à galets il suffisait de les faire rouler jusqu'aux statues, toujours situées en contrebas.



Les « chapeaux » sont creux, ils ont jusqu'à 7,60 m de diamètre et une hauteur de 2,18 m au maximum (Photo de l'auteur).



Tablette de l'île de Pâques. Cette écriture indéchiffrable ne se rencontre sur aucune autre île du Pacifique (Photo Ullstein-Bilderdienst, Berlin).

Comme nous discutons de cette éventualité, Ropo, le maire, déclara qu'en ce cas les chapeaux se seraient abrasés en roulant, donc qu'ils devaient être beaucoup plus grands... C'est possible. Mais tels qu'ils sont, avec une circonférence de 7,60 m et une hauteur de 2,18 m, ils font toujours un respectable tour de tête. On ne pouvait placer d'une pichenette de tels couvre-chefs sur des têtes s'élevant à 10 mètres au-dessus du sol.

Mais pour quelle raison couvrit-on la tête de ces étranges statues avec ces chapeaux rouges ? Je n'ai en-

core trouvé aucune explication satisfaisante dans tout ce qu'on a écrit sur l'île de Pâques. C'est pourquoi les questions suivantes se posent à mon esprit :

Les insulaires avaient-ils vu les « dieux » coiffés de casques et en avaient-ils été frappés ?

Pour cette raison les statues dépourvues de ce casque-chapeau leur paraissaient-elles incomplètes ?

Ces casques-chapeaux ont-ils le même contenu que les casques et les auréoles sur les parois rocheuses et dans les cavernes préhistoriques du monde entier ?

Quand les premiers Blancs mirent le pied sur l'île de Pâques, des tablettes de bois couvertes de signes pendaient encore au cou des Moais. Mais même les premiers curieux ne purent rencontrer un insulaire capable de lire cette écriture. Les quelques tablettes qui existent encore n'ont toujours pas livré leur secret. Cependant elles sont la preuve que les anciens Rapanuis avaient connaissance d'une écriture qui, je le remarque en passant, ressemble étonnamment à l'écriture chinoise. Les générations qui naquirent après la visite des dieux oublièrent ce que leurs parents avaient appris...

Des signes et des symboles intraduisibles se trouvent aussi sur les pétroglyphes, ces grandes dalles de pierre, couvertes de caractères d'écriture et de dessins, qui s'étalent comme des tapis sur le rivage de l'île. Certaines de ces dalles brisées et crevassées ont des surfaces de 20 mètres carrés. On les voit partout où le sol est relativement plan. Sur ces tapis de pierre sont représentés des poissons, des êtres embryonnaires indéfinissables, des symboles solaires, des sphères et des étoiles.

Pour nous rendre plus visibles ces dessins, Ropo les a repassés à la craie. Je lui ai demandé si quelqu'un savait les interpréter. Non, dit-il, son père lui-même et son grand-père n'avaient rien pu lui apprendre là-dessus. Quant à lui, il pensait que les pétroglyphes contenaient des indications astronomiques. Tous les temples de l'île sont aussi agencés selon le soleil et les étoiles. Cette excursion sur l'île de Pâques se termina sur une pointe d'humour ! Ropo, le maire, nous conduisit sur la plage et nous montra un œuf de pierre étonnant par ses proportions. Tandis que nous faisons le tour de ce survivant de pierre, Ropo nous expliqua que, selon la tradition des Rapanuis, cet œuf se trouvait originellement au centre du temple du Soleil car les dieux qui étaient venus chez eux sortaient d'un œuf... (Découverte à Pâques 1722, l'île de Pâques se doit de réserver comme surprise un œuf de Pâques.)

Avec reconnaissance j'ai placé cette trouvaille dans ma collection d'œufs de pierre énigmatiques répartis tout autour de la terre.



Le sens et l'origine de ces pétroglyphes sont également mystérieux. Au premier plan, une étrange figure, mi-poisson mi-homme, ornée d'une étoile (Photo de l'auteur).



Sur le rivage de l'île de Pâques, « l'œuf des dieux » exposé aux intempéries. Autrefois se trouvait à cet endroit un temple consacré aux dieux (Photo de l'auteur).

À quelques mètres de l'armée de statues écroulées, cet œuf de pierre artificiel, livré aux intempéries sur la

plage. Seul un numéro de catalogue peint en blanc distingue « l'œuf des dieux » de la macédoine de pierres qui jonchent le rivage.

10

En route vers l'Inde À cause des textes

Un ancêtre nous raconte un voyage de maintenant – Le témoignage oculaire du prophète Ézéchiél – Le secret des appareils volants – Interview du professeur Esther A. Solomon à Ahmedabad Un coup d'œil sur la Kabbale – Le livre Zohar – Le livre de Dzyan.

... Et je suis entré dans une grande pièce aussi claire que l'intérieur d'un temple. De tous côtés, des êtres ayant visage d'homme et mains d'homme s'agitaient. Ils transportaient toutes sortes d'instruments, certains portaient aussi des coffres de toutes les tailles. Ils les donnaient à d'autres créatures qui se tenaient derrière des murs bas et avaient sur la tête d'étranges coiffures ornées de l'image d'un aigle. Une musique céleste résonnait entre les murs du temple. On ne savait d'où venait cette musique. À plusieurs

reprises j'entendis la voix d'un ange ; je compris les mots : « Envol pour New York voie 101 porte 12. »

Alors un chérubin me prit par la main et me conduisit à un séraphin qui fut très gentil avec moi, m'offrit un petit carton glacé tout en me disant :

« Votre billet. » Je ne sus déchiffrer les caractères divins inscrits sur ce carton.

Puis le chérubin se retrouva à mes côtés et me conduisit jusqu'à un grand oiseau céleste qui étincelait et se trouvait dans un grand espace lisse du vaste parc des animaux célestes. L'oiseau céleste reposait sur huit roues noires qui émergeaient du ventre métallique du monstre figé, telles des pattes, et semblaient être de cuir tanné. Les ailes gigantesques de la bête céleste étincelante étaient largement déployées. Tout était dans l'attente du dieu qui devait s'envoler avec l'oiseau et que le chérubin me désigna sous le nom de « pilote ».

Lorsque je gravis l'échelle d'argent vers l'oiseau, je vis sur les ailes quatre grandes boites dont chacune était percée d'un trou. Et je vis qu'un grand nombre de roues tournaient dans un de ces trous. L'oiseau céleste appartenait sans doute au dieu Swissair dont le nom apparaissait régulièrement en lettres lumineuses sur un mur.

Dans le ventre de l'oiseau des dieux l'air était rempli de sons de harpe et une odeur suave de jasmin, de

violette et autres fleurs montait à mes narines. C'est alors qu'arriva un second chérubin d'une beauté sans égale, il me fit asseoir sur un trône et ceignit étroitement mes hanches d'un large ruban. La harpe se tut, une voix divine annonça : « Nous vous prions d'éteindre vos cigarettes et de boucler vos ceintures. » La voix prononça encore un grand nombre de prescriptions que je ne compris pas plus, que les précédentes. Mais à ce moment éclata soudain un bruit épouvantable, comparable aux rugissements et aux grondements d'un puissant orage. L'oiseau frémit, se mit en mouvement et s'éloigna des autres oiseaux divins, plus rapide que le léopard dans sa fuite. Et il allait de plus en plus vite, poussé et soulevé par une force surnaturelle, aussi puissante que les flots de la mer, aussi redoutable que les fils du soleil, ce père originel. La peur m'étreignit le cœur tel un anneau brûlant. Je perdis connaissance.

L'adorable chérubin apparut aussitôt à mes côtés, il me tendit un nectar capiteux, leva la main et ouvrit une lucarne au-dessus de ma tête. Le souffle d'un vent rafraîchissant frappa mon visage. Je levai les yeux et voilà que je pouvais voir les ailes partant du ventre de l'oiseau des dieux, elles étaient immobiles et ne se mouvaient pas comme celles d'un oiseau. En dessous de moi j'aperçus l'eau et les nuages et une bouillie grise et verte aux contours bizarrement découpés. Je fus pris d'angoisse et frissonnai. De nouveau un chérubin apparut à mes côtés, il posa sa main sur mon

front et me fit connaître la sagesse des créatures célestes : « N'ayez pas peur, personne n'est encore resté là-haut... »

Au mépris de tout esprit de sérieux, je viens de raconter un voyage aérien comme l'un de nos tout premiers ancêtres aurait pu le faire s'il avait voyagé de Zurich à New York dans un de nos avions à réaction. Idée qui peut paraître absurde mais qui n'est pas si folle que cela, nous allons le voir.

Au livre 10 de ses prophéties, Ézéchiël fait un récit qui évoque certaines associations après cet essai de rapport imaginaire :

« Je regardai : voici que sur la voûte qui était sur la tête des chérubins, il y avait comme une pierre de saphir, et quelque chose de semblable à un trône apparaissait au-dessus d'eux. Et il dit à l'homme vêtu de blanc : « Va au milieu du char, sous le « chérubin, prends à pleines mains des charbons « du milieu des chérubins et répands-les sur la « ville. » Et il y alla sous mes yeux. Les chérubins se tenaient à droite du Temple lorsque l'homme entra, et la nuée emplissait le parvis intérieur. La gloire de Yahvé s'éleva de sur le chérubin vers le seuil du Temple, le Temple fut rempli de la nuée et le parvis fut rempli de l'éclat de la gloire de Yahvé.

« Et le bruit des ailes des chérubins s'entendit jusqu'au parvis extérieur, comme le grondement du Dieu tout-puissant lorsqu'il parle. Lorsqu'il donna cet ordre à l'homme vêtu de blanc : « Prends du « feu au

milieu du char, du milieu des chérubins », l'homme y alla et s'arrêta près de la roue... » (Ez 10 – 1 à 6.)

« Je regardai : il y avait quatre roues à côté des chérubins, chaque roue à côté d'un chérubin, et l'aspect des roues avait l'éclat de la chrysolithe.

« Et elles avaient le même aspect toutes les quatre : elles étaient au milieu l'une de l'autre. En avançant vers les quatre directions, elles avançaient et ne se détournèrent pas en marchant, car elles allaient du côté où était dirigée la tête, et ne se détournèrent pas en marchant.

« Et tout leur corps, leur dos, leurs mains et leurs ailes, ainsi que les roues, étaient pleins d'yeux tout autour, leurs roues à toutes les quatre. J'entendis que l'on donnait aux roues le nom de « galgal » (Ez 10 – 9 à 13.)

« Lorsque les chérubins avançaient, les roues avançaient à côté d'eux ; lorsque les chérubins déployaient les ailes pour s'élever de terre, les roues ne se détournèrent pas non plus. Lorsqu'ils s'arrêtaient elles s'arrêtaient et lorsqu'ils s'élevaient elles s'élevaient avec eux... » (Ez 10 – 16,17.)

« Les chérubins déployèrent leurs ailes et s'élevèrent de terre à mes yeux, en partant, et les roues avec eux... » (Ez 10 – 19.)

L'Académie internationale d'études du sanscrit à Mysore (Inde) a osé la première tenter de transposer un

texte en sanscrit de Maharshi Bharadwaja, prophète des tout premiers temps, selon nos concepts actuels. Le résultat, que j'ai pu voir noir sur blanc, était si ahurissant que je me suis fait confirmer la qualité scientifique de la traduction quand je suis allé en Inde à l'automne 1968, aussi bien à Mysore qu'au Central College de Bangalore. Voici donc ce que donne la version moderne d'un texte en sanscrit archaïque :

6. - *« ... Un appareil qui se meut comme un oiseau grâce à une force intérieure, que ce soit sur terre, dans l'eau ou dans les airs, s'appelle Vimaana...*

8. - *... qui peut se mouvoir dans le ciel, de place en place*

9. - *... de pays en pays, de monde en monde...*

10. - *... est appelé un Vimaana par les prêtres de la science...*

11. - *... Le secret qui permet de construire des machines volantes...*

- *... qui ne peuvent se briser, se scinder, être atteintes par le feu...*

13. - *... et qu'on ne peut détruire...*

14. - *... Le secret qui permet d'immobiliser les machines volantes...*

- *... Le secret qui permet de rendre invisibles les machines volantes...*

– ... *Le secret qui permet d'entendre les bruits et les conversations dans les machines volantes ennemies...*

– ... *Le secret qui permet d'avoir des images de l'intérieur des machines volantes ennemies...*

18. –... *Le secret qui permet de définir la direction du vol des machines volantes ennemies...*

19. –... *Le secret qui permet de rendre inconscients les êtres dans les machines volantes ennemies et de détruire ces machines... »*

Plus loin, le texte fait une description précise des 31 parties principales de la machine. Avec la même exactitude, il donne des indications sur l'habillement et l'alimentation des pilotes. Il contient encore la liste de 16 variétés de métaux indispensables à la construction de la machine volante. Mais seuls trois de ces métaux nous sont connus ; nous n'avons pas d'équivalents pour les autres.

L'essai réalisé à Mysore sur un texte dont l'âge nous est encore inconnu devrait être un exemple de ce que peuvent livrer les textes anciens traduits en langage moderne.

Les sources anciennes de l'Inde m'ont toujours inspiré une très vive curiosité. En effet, combien d'énigmes, combien d'éléments fascinants sur des machines volantes et des armes utopiques des temps primitifs ne découvrons-nous pas dans les traductions des Védas et des épopées ! L'Ancien Testament avec ses descriptions brutales et réalistes nous paraît réellement bien pâle à côté de ces merveilles de délicatesse hindoues.

Un incident tout à fait fortuit vint me rendre encore plus curieux des sources originelles. À la suite d'une conférence que j'avais faite à Zurich en 1963 devant un petit auditoire, un jeune Hindou, étudiant en physique, m'aborda et me dit avec une assurance désarmante : « Croyez-vous vraiment que ce que vous nous avez raconté là soit particulièrement nouveau ou fracassant ? Tout Hindou moyennement cultivé connaît les principaux passages des Védas et sait donc que dans la plus haute antiquité les dieux se déplaçaient dans des machines volantes et possédaient des armes terrifiantes. Je suis certain que tous les enfants savent ça chez nous. » Ce gentil garçon ne voulait en fait que confirmer mes hypothèses, et peut-être aussi me calmer car je m'étais légèrement échauffé en exposant « mon sujet ». Il obtint le résultat contraire.

À la suite de cela j'échangeai pendant quelques années une correspondance relativement stérile avec des spécialistes hindous du sanscrit. Ils répondaient très courtoisement aux questions spécifiques que je leur posais et m'envoyaient des photocopies des textes sanscrits mais je ne pouvais les lire. Seuls mes amis collectionneurs de timbres profitèrent de ma passion. Non, je ne pouvais plus tenir. Il fallait que j'aille en Inde – à cause des textes.

À l'automne 1968, je m'envolai pour Bangalore, capitale de l'état fédératif de Mysore. Bangalore est le centre culturel de l'Inde du Sud. Mais tout d'abord je n'y pensai pas. Le premier jour, un kaléidoscope d'images déconcertantes défila devant mes yeux : mendiants et indigents – chars à bœufs et mototaxis femmes avec des brillants dans les narines et un signe rouge sur le front

– huttes vermoulues et palais blancs dans le style colonial anglais – vacarme dans les rues et vaches sacrées décharnées aux yeux rouges – soldats en uniforme bleu et vert et eaux sales dans les caniveaux et par-dessus tout ça cette odeur particulière et entêtante.

L’université de Bangalore, favorisée par les subventions, est merveilleusement aménagée et elle est animée d’un esprit progressiste. Les professeurs et les étudiants examinent en étroite collaboration les problèmes scientifiques du jour.

Des professeurs spécialistes du sanscrit tels que Ramech J. Patel, du centre culturel de Kochrab, et T. S. Nandi, de l’université d’Ahmedabab, me reçurent. Le plus souvent un seul coup de téléphone suffisait pour fixer un rendez-vous.

J’ai posé des questions sur l’ancienneté des Védas et des épopées, il m’a été répondu unanimement que le *Mahābhārata*, épopée nationale indienne qui comprend plus de 80 000 versets, avait dû apparaître sous sa première forme définitive aux alentours de 1500 avant J. -G. Mais quand je me suis renseigné sur le point de départ originel de l’épopée, les indications ont varié de 7016 avant J. -G. à 2604 avant J. -C. Cette précision à l’année près, exceptionnelle pour des datations si lointaines, était due à certaines données astronomiques évoquées dans un combat décrit par le *Mahābhārata*. En dépit de ces indications astronomiques, les savants ne se sont toujours pas mis d’accord sur l’ancienneté de cette épopée. Comme pour l’Ancien Testament, l’auteur original de *Mahābhārata* est inconnu. On pense qu’une figure légendaire – Vyasa – a été le véritable créateur, mais on suggère que le dernier à avoir transmis orale-

ment l'épopée – Sauti – a été également le premier à l'avoir notée intégralement par écrit, à l'intention des mathématiciens qui, pour obtenir la dilatation temporelle au cours de voyages interstellaires, nourriront leurs computers de dates, je me permets de citer deux chiffres que j'ai relevés à Bangalore : dans le *Mahābhārata*, 1 200 années divines correspondent à 360 000 années humaines !

Combien de fois me suis-je irrité de ne pouvoir lire le sanscrit ! On m'orientait parfaitement, on me disait exactement dans quels textes et dans quels passages je trouverais ces « armes suprêmes », « armes volantes » et « machines volantes » que je cherchais. On prenait le téléphone et on avertissait des bibliothécaires de ma venue et de mes désirs, on me donnait pour m'accompagner d'aimables étudiants qui me guidaient dans mes recherches. Mais quand, plein d'espoir, j'avais en main les preuves une fois de plus l'essentiel était en sanscrit ou dans une autre langue indienne. Déçu par le maigre résultat, je décidai de ne pas perdre de vue les relations que j'avais nouées et de revenir un jour mieux préparé.

J'avais toujours l'espoir qu'une personne compétente pourrait m'en apprendre plus et me donnerait des précisions qui apaiseraient ma curiosité. De Suisse j'avais correspondu avec le professeur T. S. Nandi, spécialiste du sanscrit à l'université d'Ahmedabad. Je lui avais rendu visite et par lui j'avais été introduit auprès du professeur Esther Abraham Solomon, son supérieur hiérarchique, « Head of Department ». Ce professeur a des connaissances approfondies du sanscrit, elle dirige depuis sept ans le département de sanscrit et parmi les

spécialistes elle a la réputation d'être l'un des meilleurs experts en la matière bien au-delà de l'Inde.

Ahmedabad est une petite ville cotonnière avec de nombreuses et grandes mosquées et des monuments funéraires des XV^e et XVI^e siècles. Elle s'étend sur les rives du Sabarmati, elle a plus d'un million et demi d'habitants et est renommée en Inde pour son université Gudscherat, fondée seulement en 1961.

Ahmedabad offre aux touristes une attraction particulière, les « shaking towers ». Ce sont les deux minarets d'une mosquée ; ils sont hauts, de construction massive et on les gravit par un escalier intérieur en colimaçon qui va jusqu'au sommet – pieds nus naturellement. Ces tours ont une particularité unique au monde. Il suffit d'imprimer à l'une d'elles un mouvement de balancement régulier pour que l'autre se mette également à osciller. Jusqu'ici les deux tours ont résisté sans mal à ce divertissement permanent des touristes et elles ont l'air de vouloir survivre à la tour penchée de Pise...

Le professeur Nandi m'avait annoncé pour midi chez le professeur Esther Solomon et il m'avait dit : « Allez au premier étage, le nom est sur la porte, entrez et faites comme chez vous ! » Je me mis en route sous la chaleur torride de midi – on était en novembre. L'université se présenta à moi comme un bâtiment moderne à un étage, construit en pierre calcaire, sans luxe inutile. J'attendis dans le couloir. Pour un Européen, l'invitation du professeur Nandi, « faites comme chez vous », était tout à fait surprenante. Tout en attendant j'observai les professeurs et les étudiants qui, très sûrs d'eux et naturels, entraient sans frapper dans les bu-

reaux et je vis combien les formalités et les politesses étaient absentes de leurs rapports.

Vers 1 heure, le professeur Solomon arriva. Elle avait été retardée par un colloque. Elle portait un sari blanc tout simple. Je lui attribuai la cinquantaine. Elle me salua comme si j'étais une vieille connaissance, sans doute parce que j'avais été recommandé par le professeur Nandi. Nous conversâmes en anglais et elle me permit d'enregistrer notre conversation au magnétophone. Voici notre entretien :

Professeur, si je dis que les spécialistes du sanscrit considèrent que les Védas et les épopées indiennes sont antérieurs à l'Ancien Testament, fais-je une interprétation exacte des renseignements communiqués par vos collègues ?

Vous ne devez pas et vous ne pouvez pas être aussi catégorique ! Ni les textes anciens de l'Inde ni ceux de l'Ancien Testament ne peuvent être datés avec exactitude. Notre tendance actuelle à faire remonter les fragments les plus anciens du *Mahâbhârata* aux environs de 1500 avant J. -C. est le résultat d'une évaluation très prudente et c'est une idée qui concerne le thème central le plus ancien de l'épopée. Il y a naturellement de nombreux suppléments et compléments qui n'apparurent qu'au début de l'ère chrétienne. Nous devons être très réservés quand nous donnons des dates précises. Les parties centrales du *Mahâbhârata* peuvent aussi bien être antérieures à 1500 avant J. -C. de plus de cent ans ! Vous le savez, les textes les plus anciens ont été écrits sur des écorces de palmier, mais, avant que ces manuscrits n'existent, ils avaient été transmis oralement de génération en génération. Il existe aussi des

inscriptions sur pierre mais en Inde elles sont relativement rares.

Au cours de vos recherches, avez-vous trouvé des parallèles entre les textes de l'Ancien Testament et les textes anciens de l'Inde ?

Divers parallèles existent sans aucun doute, mais ces ressemblances se retrouvent sous une forme ou sous une autre dans la plupart des vieilles légendes populaires, je pense. Songez seulement à un événement comme le déluge ou bien à ces dieux qui enfantent des hommes, aux héros qui montaient au ciel, ou encore à ces armes qu'ils employaient et qui réapparaissent sans cesse dans tous les textes.

Mais ce ne sont justement que les textes indiens et tibétains qui parlent à tout propos de ces armes folles. Je pense là au tonnerre des dieux, à l'arme radiante, à ces sortes d'armes hypnotiques mentionnées dans le *Mahābhārata* ou à ce disque que lançaient les dieux et qui leur revenait toujours, tel un boomerang, ou encore à ces textes qui semblent parler d'armes bactériologiques. Qu'en dites-vous ?

— Ce sont des exagérations ou des représentations imaginaires d'une puissance divine fictive. Les anciens avaient indubitablement le besoin de parer leurs chefs et leurs rois d'une mystérieuse auréole mystique. Sans doute inventèrent-ils après coup ces armes extraordinaires et invincibles et chaque génération les multipliait.

Faut-il donc associer ces images utopiques aux structures mentales des temps primitifs ?

— Évidemment ! Mais nous-mêmes nous nous trouvons sans cesse devant des énigmes !

Dans les textes indiens et tibétains on décrit toujours des objets volants – des vimaanans. Quelle est votre impression ?

Honnêtement, je ne sais pas moi-même ce qu'il faut en penser. Évidemment ces descriptions font penser à des sortes d'avions dans lesquels les dieux se combattaient dans le ciel.

En ce cas avons-nous le droit ou pouvons-nous déclarer simplement que ces traditions sont des mythes et nous en tenir là ?

Le professeur Solomon réfléchit un instant avant de me répondre d'un ton presque résigné :

Oui, nous le devons.

Et si ces textes relataient des événements qui furent réels il y a très longtemps ?

Ce serait fantastique !

Mais serait-ce impossible ?

Un silence.

Je ne sais pas, je ne sais vraiment pas...

Au-dehors, la même chaleur vraiment insupportable m'accueillit. Lentement je traversai un pont qui me paraissait sans fin et regagnai le centre. Le fleuve était asséché, il ne restait plus qu'un mince ruisseau. Des tapisserands de tapis avaient étendu leurs œuvres aux couleurs splendides dans le lit du fleuve pour les faire sécher, il y en avait à perte de vue.

Inlassablement j'essayais de récapituler notre entretien. Même cette femme si intelligente ne pouvait répondre de façon satisfaisante à mes questions. Or c'est justement ce que le professeur Solomon n'avait pu me confirmer clairement qui me pousse depuis plus de dix ans à comparer les textes les plus anciens de l'humanité dans le cadre de mes idées et à rechercher certaines identités dans la description d'événements déterminés.

À l'hôtel, l'air conditionné de la chambre réveilla mes esprits. J'ouvris le *Mahābhārata* et aussitôt lus ceci :

On demanda à Bhrigu quelles étaient les dimensions de la voûte céleste et il répondit ceci : Cet espace est infini, habité par des bienheureux et des divinités, agréable, il comprend toutes sortes de séjours, ses limites sont inaccessibles. Ni la lune ni le soleil ne se montrent au-dessus ou en dessous de ces séjours, les dieux sont leur propre lumière, ils brillent comme le soleil et illuminent comme le feu. Eux non plus ne voient pas la limite de la voûte céleste et de son immense étendue parce qu'elle est difficilement accessible, parce qu'elle est, elle aussi, infinie... Mais vers le haut et encore et toujours vers le haut, cet univers que même les dieux ne peuvent mesurer est rempli d'êtres lumineux, flamboyants. »

Les récits du *Mahābhārata* font toujours partie des énigmes insolubles du passé, même dans le pays où l'on étudie ces textes anciens avec acharnement.

Depuis que l'humanité pense et dispose du langage, elle se souvient de légendes et de mythes qui ont été

racontés pendant des millénaires puis ont été consignés par écrit un jour par on ne sait qui. Pourquoi certaines de ces vieilles traditions devinrent-elles des religions ou des doctrines philosophiques intéressant toute l'humanité, pourquoi d'autres furent-elles abandonnées et n'eurent-elles jamais d'influence, c'est une énigme. Toutes ces traditions ont un point commun, leur contenu ne peut être vérifié, mais on a « cru » à celles qui se sont élevées au rang de religion. Actuellement, si nous essayons d'interpréter les textes anciens en choisissant une optique nouvelle, nous ne disposons d'aucun texte nouveau, nous disposons seulement des textes auxquels on a « cru » ou de ceux qui ont été abandonnés. Malgré cela nous y trouvons des indications étonnantes. Mais il semble inhabituel de remettre en question ce à quoi on « croit » traditionnellement ou bien de considérer les récits mythologiques comme des descriptions d'événements réels. À la bibliothèque de la Sorbonne, je me suis plongé dans les six volumes de l'édition complète de la Kabbale. Avant de présenter les fruits de cette lecture, je dois dire brièvement que la Kabbale est la doctrine ésotérique la plus riche et la plus énigmatique du monde. On dit qu'elle a été consignée par écrit à partir du XII^e siècle. On dit aussi qu'elle est née en tant que réaction contre le talmudisme réaliste et matérialiste.

La Kabbale fait allusion à des passages mystérieux de l'Ancien Testament et commente pour un cercle d'initiés les données occultes de vieilles lois judaïques. Les kabbalistes disent que ce texte a été écrit sur l'ordre de Dieu. Il contient des signes occultes, des symboles, des formules mathématiques et relie toutes les données occultes à la puissance mystique de différents dieux. Celui

qui fait partie du petit cercle d'initiés obtiendra par la connaissance et la maîtrise des secrets de la Kabbale la faculté d'accomplir des miracles. Cette faculté lui viendra de son pouvoir de communication avec les dieux...

Comme pour les autres textes anciens, j'ai estimé que certaines descriptions de la Kabbale correspondaient à des faits réels. C'est la seule façon de retrouver, au-delà des images occultes, une trace réelle conduisant de notre terre aux dieux.

Les « sept autres mondes » de la Kabbale sont décrits avec leurs habitants dans un style très suggestif – - parfois les termes sont différents pour désigner la même chose :

« Les habitants du monde de Geh sèment et plantent des arbres. Ils mangent tout ce qui vient de l'arbre mais ils ne connaissent pas le blé ni aucune céréale. Leur monde est ombragé, beaucoup de grands animaux y vivent.

« Les habitants du monde de Nesziah mangent des arbustes et des plantes qu'ils n'ont pas besoin de semer. Ils sont de petite taille et, à la place du nez, ils n'ont que deux trous dans la tête par lesquels ils respirent. Ils n'ont pas de mémoire et oublient souvent pourquoi ils ont commencé un travail. De leur monde, on voit un soleil rouge.

« Les habitants du monde de Tziah ne doivent pas manger ce que mangent les autres créatures. Leur face est d'une grande beauté et ils sont plus croyants que les autres créatures. Dans leur monde, il y a de

grandes richesses et un grand nombre de beaux bâtiments. Le sol est sec, on voit trois soleils.

Les habitants du monde de Thebel mangent tout ce qui vient de l'eau. Ils sont supérieurs à toutes les autres créatures et leur monde est divisé en régions dont les habitants se distinguent par la couleur et les traits. Ils redonnent la vie à leurs morts. Leur monde est très éloigné du soleil.

« Les habitants du monde d'Erez sont les descendants d'Adam.

« Les habitants du monde d'Adamah sont aussi les successeurs d'Adam car Adam s'est plaint de la désolation qui régnait sur Erez. Ils cultivent la terre et mangent des plantes, des animaux et du pain. La plupart du temps ils sont tristes et se font souvent la guerre. Dans ce monde, il y a des jours et les configurations des astres sont visibles. Autrefois les habitants du monde de Thebel leur rendaient souvent visite, mais sur Adamah les visiteurs furent frappés d'amnésie et ne savaient plus d'où ils venaient.

« Les habitants du monde d'Arqa sèment et récoltent. Leur visage est différent de notre visage. Ils rendent visite à tous les mondes et parlent toutes les langues. »

De nouveau les mêmes points d'interrogation – qui nous sont maintenant familiers – se posent : comment les auteurs de la Kabbale savaient-ils que les créatures des sept autres planètes avaient un aspect différent de

celui des citoyens de la terre ? Qu'ils se nourrissaient différemment et qu'ils connaissaient d'autres soleils au firmament ?

Il faut aussi parler de cette constatation que fait la Kabbale : originellement les êtres humains ne se regardaient pas en face au cours de l'acte sexuel et les gamètes étaient réunis dans un seul être. Certains kabbalistes modernes prétendent que Dieu avait créé avant Adam une créature qui était uniquement masculine, particularité qui ne l'avait pas empêchée de procréer. Mais soudain les enfants de cet homme se seraient accouplés avec le serpent.

Le livre principal de la Kabbale, le livre Zohar, est écrit en araméen et commente les livres de la Genèse selon une vision de Dieu kabbalistique. Le Zohar passe pour être l'œuvre du rabbin Simon bar Jochai (130-170) mais vraisemblablement il ne fut consigné par écrit – après avoir été transmis oralement – qu'à la fin du XIIIe siècle par Moïse de Leon, en Espagne, et imprimé pour la première fois à Crémone en 1558.

Dans le Zohar – et c'est étonnant – est reproduite une conversation entre un citoyen de la Terre et un naufragé venu du monde Arqa. Au cours de cette conversation nous apprenons que – après que la Terre eut été anéantie par le feu – quelques fuyards, qui avaient survécu à la catastrophe et que conduisait le rabbin Yossé, rencontrèrent un étranger qui surgit soudain d'une fissure dans la roche et qui avait « un autre visage ». Le rabbin Yossé s'avança vers l'étranger et lui demanda d'où il venait. L'étranger répondit : « Je suis un habitant d'Arqua. » Le fuyard fut étonné et dit : « Il y a donc des êtres vivants sur Arqa ? » L'étranger répondit : « Oui.

Quand je vous ai vus venir, je suis sorti de la grotte pour apprendre le nom du monde où je suis arrivé. »

Ensuite l'étranger raconte que dans son pays les saisons ne sont pas les mêmes que sur la Terre : semailles et moissons ne se renouvellent qu'au bout de plusieurs années, de même l'ordonnance des étoiles est différente de celle qu'il peut apercevoir...

Presque 1 800 ans de tradition orale précèdent ce récit qui a été consigné par écrit il y a seulement 700 ans et qui a été imprimé il y a seulement 400 ans.

Mais quelles connaissances, je le demande une fois de plus, quelles connaissances se cachaient derrière ces mots ?

Évidemment un étranger venant sur la Terre voyait les étoiles sous un angle différent de celui sous lequel il les voyait de sa planète, et sur cette planète le cours des saisons n'était pas non plus le même que sur la Terre. Ces constatations sont fondamentalement trop réelles pour n'être que pure imagination.

Et il y aussi le livre de Dzyan et ses symboles religieux ! Aucun être au monde ne connaît son âge véritable. On dit que l'original est plus ancien que notre terre. On dit aussi qu'il a été si fortement magnétisé que les « privilégiés » qui le prenaient en main voyaient se dérouler devant leurs yeux les événements décrits et au même instant pouvaient saisir dans leur propre langue les textes mystérieux grâce à des impulsions rythmiques – dans la mesure où leur langue disposait d'un vocabulaire assez riche.

Cette doctrine secrète fut conservée pendant des millénaires dans les cryptes tibétaines, *top secret*. On dit qu'elles pouvaient représenter un énorme danger entre les mains d'un « ignorant ». Le texte original – nous ne savons pas s'il existe encore – fut recopié textuellement de génération en génération et enrichi de nouveaux récits par les initiés.

Le livre de Dzyan serait né de l'autre côté de l'Himalaya. Par des voies inconnues ses doctrines pénétrèrent jusqu'au Japon, en Inde et en Chine, et on retrouve même son influence philosophique dans certaines traditions sud-américaines. Des communautés secrètes qui se cachaient dans les gorges solitaires du massif de Kun-lun à l'ouest de la Chine ou dans les profonds ravins du massif rocheux d'Altyntag – tous deux situés dans la partie occidentale de l'actuelle Chine rouge – veillaient sur des collections de livres d'une richesse incalculable. Elles habitaient dans des temples misérables. Des caves et des galeries souterraines renfermaient leurs trésors littéraires. C'est également dans ces souterrains qu'était conservé le livre de Dzyan. Les premiers Pères de l'Église firent tous leurs efforts pour chasser cette doctrine de la mémoire de ceux dont elle était bien connue, mais toutes leurs tentatives échouèrent et les textes passèrent oralement de génération en génération.

À l'étranger on m'a souvent parlé de cette doctrine mais je n'ai encore rencontré personne qui ait vu une copie « authentique » de ce texte. Dans le monde entier les passages conservés, ou, plus exactement, connus, du Dzyan fourmillent par milliers dans les textes tra-

duits du sanscrit. Selon les connaissances actuelles, cette étonnante doctrine recèlerait l'antique parole originelle, la formule de la création, et raconterait l'évolution de l'humanité qui s'étendit sur des millions d'années.

Les sept strophes de la Genèse selon le livre de Dzyan me paraissent si intéressantes que je dois en citer des passages :

Strophe I

... Il n'y avait pas de temps, il reposait dans le sein infini de la durée...

... Seule l'obscurité emplissait le tout infini...

... Et la vie battit inconsciemment dans l'univers.

... Les sept nobles seigneurs et les sept vérités avaient cessé et être. »

Strophe II

... Où étaient les bâtisseurs, les fils lumineux... ceux qui tirèrent la forme de l'informe, la racine du monde... ?

... L'heure n'avait pas encore sonné ; le rayon n'avait pas encore traversé le germe...

Strophe III

... La dernière vibration de la septième éternité pénètre l'infinité.

... La vibration se propage, de son aile vive elle touche l'univers tout entier et le germe qui habite dans

l'obscurité, qui respire au-dessus de l'eau dormante de la vie...

... La racine de la vie était contenue dans chaque goutte de l'océan de l'immortalité et l'océan était de la lumière rayonnante et cette lumière était feu, chaleur et mouvement. L'obscurité disparut, elle n'existait plus...

... Voyez – l'espace clair qui est le fils de l'espace sombre... Dorénavant il brille comme le soleil ; il est le divin dragon flamboyant de la sagesse.

... Où était le germe, où était donc l'obscurité ?...

... Le germe est l'action et l'action est la lumière, fille rayonnante et blanche du père obscur et caché.

Strophe IV

... Fils de la terre, écoutez vos maîtres, les fils du feu...

... Écoutez ce que nous, descendants des Sept originels, nous qui sommes nés de la flamme originelle écoutez ce que nous ont enseigné nos pères.

... De l'éclat de la lumière, qui rayonnait dans la nuit éternelle, jaillirent dans l'espace les énergies réveillées... Et des hommes-dieux émanèrent les formes, les étincelles, les animaux saints et les messagers des pères saints.

Strophe V

... De leur côté, les sept premiers souffles du dragon de la sagesse créèrent le vent de feu tourbillonnant grâce au souffle saint tournoyant.

... Le fils agile des fils divins... décrit des cercles et remplit sa mission... Il traverse les nuages flamboyants tel l'éclair...

... Il est l'esprit qui les conduit et leur guide. Pour commencer son travail, il envoie de tous côtés les étincelles du royaume inférieur qui planent, tremblant de joie, dans leurs demeures rayonnantes...

Strophe VI

... Le Rapide et le Rayonnant... pose l'univers sur ces premières pierres éternelles...

... Il les constitue sur le modèle de roues très anciennes et les fixe au centre par des éléments impérissables...

... Comment ont-elles été constituées par Fohat ? Il rassemble, la poussière de feu. Il fait des boules de feu, les traverse, tourne autour d'elles et leur donne la vie, puis il les met en mouvement... Elles sont froides, il les réchauffe. Elles sont sèches, il les humidifie. Elles illuminent, il les évente et les apaise. Tel est le travail de Fohat d'un crépuscule à l'autre, dans les sept éternités...

... La semence maternelle emplissait le tout. Des combats eurent lieu entre les créateurs et les destructeurs, des combats eurent lieu pour l'espace.

Strophe VII

... Voyez le commencement de la vie sensible qui n'a pas de forme. Tout d'abord le Divin, l'esprit maternel qui est un...

... Ce rayon unique multiplie les plus petits rayons...

... Puis les bâtisseurs, qui ont revêtu de nouveau leur premier costume, descendent vers la terre rayonnante et règnent sur les hommes – ce qu'ils sont eux-mêmes...

Pour le lecteur averti, ce mythe de la création se passe de tout commentaire. La façon dont les textes s'interprètent « tout seuls » à l'âge des voyages spatiaux est surprenante. Seuls quelques concepts doivent être éclairés pour qu'on saisisse bien leur sens :

La mère éternelle = l'espace ;

Sept éternités = éons ou périodes. « Éternité », au sens de la théologie chrétienne, ne veut rien dire dans l'univers mental asiatique. Une période couvre une « grande ère ». Cela représente 100 ans du Brahmâ, soit 311040000000 000 d'années terrestres. Une journée du Brahmâ représente 4 320 000 000 d'années du monde mortel. « Brahmâ » est la force qui crée et conserve tous les mondes. Je me permets de rappeler les lois de la dilatation du temps, sans lesquelles on ne pourrait comprendre ces chiffres.

Temps = succession d'états conscients ;

Espace = matière ;

Lumière = quelque chose d'indescriptible parce que sa source première est inconnue ;

Père et mère = principes masculin et féminin de la nature originelle ;

Sept nobles seigneurs = sept esprits créateurs ;

Bâtisseurs = les véritables créateurs de l'univers, du système planétaire ;

Souffle = l'espace adimensionnel ;

Rayonnement = matière dans l'œuf des mondes ;

Dernier mouvement de la septième éternité = phénomène périodique de l'intelligence universelle ;

Œuf virginal = symbole de la forme originelle de tout le visible – de l'atome au corps céleste ;

Fils de la terre – fils du feu = forces cosmiques ayant pris forme ;

Fohat = force constituante de l'énergie cosmique.

(J'ai extrait ces citations et ces définitions du livre de Helene Petrovna Blavatski, *la Doctrine secrète*, paru en 1888 !)

Dans la suite du livre de Dzyan, dit-on, est écrit que, il y a 18 millions d'années, existaient sur terre des êtres vivants qui n'avaient pas d'os, qui étaient semblables à du caoutchouc et végétaient sans compréhension ni intelligence. Ces créatures se seraient engendrées elles-mêmes par scission. Au cours d'une longue évolution serait née de cette manière, il y a des millions d'années, une race de créatures pacifiques et douces qui vivaient

dans une époque de délicate félicité, dans un monde de rêve. Dans les trois millions d'années qui suivirent, se serait développée une race de créatures géantes très différentes. Les géants, à ce que dit le Dzyan (croit-on), étaient bisexués et se fécondaient eux-mêmes. Il n'y a que 700 000 ans qu'ils auraient commencé à faire comme les autres animaux mais de ces accouplements seraient nés d'abominables monstres. Ces monstres n'auraient jamais pu se défaire de cette façon bestiale de procréer, seraient devenus dépendants des animaux et de plus en plus semblables à des bêtes.

Le livre de Dzyan raconterait les faits suivants en donnant des précisions : en 9564 avant J. -C., de grandes bandes de terre auraient sombré dans l'océan, devant l'emplacement actuel de Cuba et de la Floride. L'Atlantide légendaire n'a jamais été localisée. Correspondrait-elle à ce pays englouti dont parle le livre de Dzyan ? Je ne sais pas. Peut-être se passe-t-il pour l'Atlantide le même phénomène que pour les soucoupes volantes : elles ne peuvent s'effacer de l'imagination des hommes.

Mahâbhârata, Kabbale, Zohar, Dzyan... Identité dans les faits qui peuvent tous être interprétés dans le même sens.

Ces récits décrivent-ils d'anciens faits réels ?

11

Les perversions de nos ancêtres

L'homme et la bête – Une explication du péché originel ? – Quand les dieux créèrent le code génétique – Moïse, témoin à charge – Quarantaine pour la race nouvelle – Dieu peut-il se tromper ? – Le salaire pour avoir aidé les dieux – Un guépier.

Dans la plus haute Antiquité existait vraisemblablement un être hybride, entre l'homme et la bête. La littérature et l'art des premiers temps ne laissent aucun doute là-dessus. Nous nous souvenons tous des figurations d'animaux ailés à tête d'homme, de sirènes, d'hommes-scorpions, d'hommes-oiseaux, de centaures et de monstres polycéphales que nous avons pu voir. Des textes anciens affirment que des hordes, des tribus et même des populations entières de ces créatures hybrides vivaient encore aux temps historiques. Ils parlent d'une race d'êtres hybrides qui purent prolonger leur existence en tant qu'animaux sacrés et que le peuple choyait apparemment comme des favoris. Les rois sumériens et plus tard aussi les rois assyriens firent la

chasse aux hommes-bêtes, pour le plaisir peut-être. Des textes mystérieux font allusion à des « semi-créatures » et à des « créatures mélangées » dont l'étonnante existence finit toujours par se perdre dans le domaine incontrôlable des mythes.

Le bouc égyptien hante encore les thèmes de l'ordre des Templiers fondé au XII^e siècle. Il est représenté dans la station verticale, avec une chevelure d'homme, des pieds de bouc, un arrière-train de bouc et un énorme phallus. Hérodote (490 à 425 av. J. -C.) parle dans ses « Histoires » d'étranges pigeons noirs qui étaient des « petites femmes-bêtes » et vivaient en Égypte. Selon lui, les hommes qui vivaient à l'embouchure du fleuve Araxe, en Perse, s'accouplaient aux poissons et étaient devenus des hommes-poissons couverts d'écailles. Dans les Védas on parle de mères qui « marchent sur les mains ». Dans l'épopée de Gilgamesh il est dit qu'Enkidu a dû être « éloigné des bêtes ». Lors du mariage de Pirithoos, les centaures, créatures semi-animales au corps de cheval et au buste d'homme, se jettent sur les femmes des Lapithes. Le Minotaure à tête de taureau exigeait le « sacrifice » de six adolescents et de six vierges. Enfin il est facile d'imaginer les serviteurs de Vulcain se livrant au plaisir de la chair. Je suis presque certain aussi que la danse autour du Veau d'or marquait le sommet d'une orgie sexuelle.

Dans *le Banquet*, Platon écrit : « Sachez d'abord que l'humanité comprenait trois genres, et non pas deux, mâle et femelle (...) il en existait en outre un troisième (...) ils avaient quatre mains, et des jambes en nombre égal à celui des mains (...) C'étaient en conséquence des êtres d'une force et d'une vigueur prodigieuses ; leur

orgueil était immense : ils allèrent jusqu'à s'en prendre aux dieux. »

Les Cabires, nommés la plupart du temps « les grands dieux », partageaient avec les démons de la Fécondité, un culte mystérieux qui, de l'Antiquité égyptienne en passant par l'époque hellénique, se poursuivit jusqu'à l'apogée de la civilisation romaine. Étant donné que les cérémonies étaient secrètes, on n'a jamais pu savoir exactement à quels jeux sexuels les initiés avaient coutume de se livrer. De toute façon il paraît certain que deux femmes, deux hommes et un animal prenaient part aux réjouissances : ce n'étaient pas seulement les hommes et les femmes qui s'accouplaient, l'animal avait une part active !

Peut-être doit-on également évoquer sous ce rapport les taureaux Apis d'Égypte, « taureaux sacrés de Memphis ». En raison de leur fécondité, ils furent momifiés et conservés dans des sarcophages de 3 m de long et 4 m de haut. Il y a trois ans je me suis trouvé dans ces chambres mortuaires moisis sous les sables du désert et je me suis posé la question : à quoi s'occupaient ces taureaux féconds de leur vivant ?

Tacite (*Annales*, XV, 37) décrit une orgie occidentale dans la maison de Tigellin ; au cours de cette orgie, on « fit l'amour avec des hommes-bêtes ». Combien de temps les perversions furent-elles pratiquées dans des cercles secrets, on ne le sait pas. Pour Hérodote, cela semble avoir été pénible parfois et il expédie la chose d'une plume dédaigneuse : « ... et le bouc s'accoupla à une femme aux yeux de tous... »

Le dieu Pan était représenté par les artistes de l'Antiquité avec des pieds de bouc et une tête de chèvre.

Cela aussi gênait Hérodote : « Pourquoi le représentaient-ils ainsi, il ne faut pas en parler... »

Le Talmud judaïque dit qu'Ève copula avec un serpent. Cette idée a inspiré de nombreux artistes. Sur des fragments de poterie découverts à Nippur on voit une femme aux seins volumineux et avec une queue de serpent, figuration qui n'est d'ailleurs pas éloignée de celle des sirènes, tentatrices des beaux jeunes gens.

La part du péché dans notre passé primitif ne peut être masquée, aussi gênante soit-elle. De tout temps, la pornographie a été un stimulant recherché. Les figurations préhistoriques d'abus sexuels sur des tablettes d'argile, des parois de cavernes et des os sont éloquentes.

Sur le bas-relief de l'obélisque noir de Salmanassar II, au British Muséum, on voit d'étranges créatures mi-hommes mi-bêtes. Au Louvre, au musée de Bagdad et ailleurs on peut voir l'illustration d'étonnants croisements entre hommes et bêtes. Dans l'île de Malte se trouvent de grandes statues de pierre ayant une anatomie extraordinaire : les personnages ont des cuisses sphériques et des pieds pointus mais on ne peut absolument pas définir leur sexe. Dans les œuvres d'art assyriennes les figurations de centaures ne sont pas rares. Les « textes d'accompagnement » parlent d'hommes-bêtes captifs qui, enchaînés par les guerriers, furent emmenés par les habitants du pays de Musri et offerts au Grand Roi en guise de tribut. Un os du début de l'âge de pierre, au Mas-d'Azil en France, représente une créature hybride, mi-homme mi-singe, dont le phallus devait être remarquable.

Selon les connaissances actuelles en biologie, le croisement homme-bête est impossible parce que le nombre de chromosomes des partenaires est incompatible. Cet accouplement ne pourrait jamais produire un être viable. Mais savons-nous selon quel code génétique le nombre de chromosomes des êtres hybrides était ordonné ? Le culte sexuel de l'homme-bête, qui était pratiqué avec ardeur dans l'Antiquité, me semble avoir été célébré par réaction contre une « meilleure connaissance » des choses. Des intelligences étrangères n'étaient-elles pas les seules à pouvoir transmettre cette « meilleure connaissance » d'un accouplement conforme à l'espèce ? Les habitants de la Terre eurent-ils une rechute quand les « dieux » furent repartis ?

Et cette rechute fut-elle comparable au péché, au péché originel ? Serait-ce la raison pour laquelle ils redoutaient le jour où les « dieux » reviendraient ? L'élément des temps primitifs qui freina l'évolution était apparemment le croisement avec les animaux. En ce cas, le péché n'est plus qu'une évolution à rebours, une évolution négative provoquée par le mélange avec le sang des animaux. Le péché originel est logique dans la mesure où, à chaque procréation, se transmet un élément des anciennes caractéristiques bestiales : ce que l'homme a de bestial. Sinon, qu'on me le dise, quel autre péché pourrait-il bien être transmis héréditairement ?

Les Sumériens désignaient l'univers par un seul mot : *an-ki*, ce qui peut se traduire approximativement par « ciel et terre ». Leur mythologie parle de « dieux » qui parcouraient le ciel dans des barques et des navires de feu ; ces dieux descendirent des étoiles, fécondèrent leurs ancêtres puis repartirent vers les étoiles. Le pan-

théon sumérien, sanctuaire des dieux, était « animé » par un groupe d'êtres dont l'aspect n'était pas exactement celui de l'homme et qui étaient apparemment sur-humains et même immortels. Mais les textes sumériens qui parlent des dieux ne restent pas dans une imprécision nébuleuse : ils disent très clairement que le peuple les a vus un jour de ses propres yeux. Leurs sages étaient persuadés d'avoir connu les « dieux » créateurs. C'est ainsi que les textes sumériens nous décrivent le déroulement des événements : les dieux ont apporté aux hommes l'écriture, ils leur ont donné des indications sur la fabrication du métal (en sumérien la traduction de « métal » est « métal céleste ») et leur ont appris à cultiver l'orge. Pour notre raisonnement, il est important de savoir que, selon les textes sumériens, les premiers hommes sont nés de croisements entre les dieux et les enfants de la terre...

Selon la tradition sumérienne, le dieu du Soleil Utu et la déesse de l'Amour Inanna au moins sont venus du cosmos. Le mot sumérien pour « côte » est « ti », « ti » signifie également « créer la vie ». Ninti est d'ailleurs le nom de la déesse sumérienne qui « crée la vie ». On dit que le dieu de l'Air, Enlil, engrossa plusieurs créatures humaines. Une tablette couverte de caractères cunéiformes nous raconte qu'Enlil répandit sa « semence » dans le sein de Meslamtaea. « ... La semence de ton seigneur, la semence lumineuse, est dans mon sein ; la semence de Sin, le nom divin, est dans mon sein... »

Alors que les hommes n'avaient pas encore été créés et que dans la ville de Nippur n'habitaient que des dieux, Enlil viola la séduisante Ninlil et la féconda sur ordre supérieur. La jolie fille de la terre, Ninlil, refusa

tout d'abord d'être fécondée par un « dieu ». Le texte de Nippur évoque cette crainte de Ninlil devant l'acte sexuel : « Mon vagin est trop petit, il ne veut pas du coït. Mes lèvres sont trop petites, elles ne savent pas embrasser... »

Le divin Enlil n'écoula pas le refus de Ninlil. Les dieux avaient décidé d'exterminer la mauvaise graine de la vie impure sur la terre, c'est pourquoi Enlil se répandit dans le sein de Ninlil. Le sumérologue S. N. Kramer a déchiffré une tablette qui dit ceci : « Pour détruire la semence de l'humanité, le conseil des dieux a pris une décision. Sur les ordres de An et de Enlil... sa domination va prendre fin... »

Il s'agissait donc bien d'anéantir les impurs ! Sur une autre tablette on lit :

« Ces jours-là, dans la chambre de création des dieux, dans leur maison Duku, Lahar et Aschmcun furent formés... »

Ces jours-là, Enki dit à Enlil : Père Enlil, Lahar et Aschman, eux qui furent créés dans la Duku, faisons-les descendre de la Duku... »

La « chambre de création des dieux » était-elle identique à la « Duku » ? Et la « Duku » d'où devait « descendre » la race était-elle le vaisseau spatial des dieux ? Les récits sont si suggestifs qu'on serait tenté de le croire !

En 1889, des savants de l'université de Pennsylvanie ont rapporté d'une expédition le plan d'une ville, le plus ancien et le plus fidèle qui soit au monde, celui de la ville d'Enlil-ki (Nippur). Dans cette ville du dieu de l'Air,

Enlil, existait une « porte des impurs sexuels » ! Pour moi, cette « porte » était une mesure de protection qu'avaient prise les dieux une fois leur travail terminé : après avoir créé une nouvelle génération, ils voulurent prévenir une rechute dans la sodomie en isolant les « hommes nouveaux » du monde extérieur toujours infecté. Une tablette fait même une brève allusion à la méthode de fécondation des dieux, c'est-à-dire à l'insémination divine.

Les livres de la Genèse, qui m'ont déjà apporté tant d'éléments sur les moyens de locomotion des super-créatures galactiques des temps primitifs, sont une mine pour ma théorie – dans la mesure où ces textes sont lus avec audace et imagination, par les yeux d'un homme de l'ère des voyages spatiaux. Faisons donc apparaître une fois de plus les « dieux » que nous décrit Moïse ! Peut-être connaissent-ils des éléments nouveaux et surprenants sur ces êtres primitifs qui pratiquaient la sodomie.

« Or, le surlendemain, au lever du jour, il y eut, sur la montagne, des tonnerres, des éclairs, une épaisse nuée, accompagnés d'un puissant son de trompe et, dans le camp, tout le monde trembla.

« Moïse conduisit le peuple hors du camp, à la rencontre de Dieu, et ils se tinrent au bas de la montagne. La montagne du Sinaï était toute fumante parce que Yahvé y était descendu sous forme de feu. La fumée s'en élevait comme d'une fournaise et toute la montagne tremblait violemment. Il y eut un son de trompe qui allait s'amplifiant. » (Ex 19 – 16 à 19.)

« ... Devant ces tonnerres, ces lueurs, ce son de trompe et la montagne fumante, tout le peuple trembla de peur et se tint à distance... » (Ex 20 – 18.)

Qui croit encore que le Dieu grand, infiniment puissant a besoin pour se déplacer d'un véhicule qui fume, lance des éclairs, fait trembler la terre et provoque un vacarme infernal – comme un avion à réaction quand il franchit le mur du son ? Dieu est présent partout. Mais comment, si cela est, peut-il protéger et observer ses « enfants » si son apparition a un caractère aussi spectaculaire ? Et pourquoi le Dieu grand effraie-t-il si fort ses enfants qu'ils s'enfuient devant lui ?

Quoi qu'il en soit, il donna l'ordre à Moïse de tenir le peuple à l'écart de la montagne où il allait atterrir. On le constate dans le second livre du Pentateuque :

« Moïse répondit à Yahvé : « Le peuple ne peut pas gravir la montagne du Sinaï, puisque toi-même nous as ainsi avertis : Délimite la montagne et déclare-la sacrée. » Yahvé reprit : « Va, descends, puis remonte en compagnie d'Aaron. Mais que les prêtres et le peuple se gardent de rompre les barrières pour monter vers Yahvé, sous peine de le voir se déchaîner contre eux. » (Ex 19 – 23,24.)

Un psaume de David donne une image particulièrement dramatique de l'apparition de Dieu :

« Clameur de Yahvé, elle taille des éclairs de feu.

Clameur de Yahvé, elle secoue le désert ;

Yahvé secoue le désert de Cadès.

Clameur de Yahvé, elle secoue les térébinthes, elle dépouille les futaies... » (Psaume 29 – 7 à 9.)

Un autre psaume contient une description effrayante de l'atterrissage d'un vaisseau spatial :

« Faisant des nuées ton char,

Tu t'avances sur les ailes du vent ;

Tu prends les vents pour messagers,

Pour serviteurs un feu de flammes... » (Psaume 104 – 3,4.)

Mais le prophète Michée renchérit encore dans le réalisme :

« Car voici : Yahvé sort de son lieu saint ; il descend, il foule les sommets de la terre. Les montagnes fondent sous ses pas... » (Mi 1 – 3,4.)

Il faut à l'imagination des points de départ. Mais quels étaient-ils pour les narrateurs de l'Ancien Testament ? Décrivaient-ils ce qu'ils n'avaient jamais vu ? Ils nous conjurent trop souvent de croire que tout s'est passé exactement comme ils le disent. Et je les crois sur parole : ils ont noté des rapports de témoins oculaires ou bien leur propre vision. À leur époque aucune imagination ne pouvait leur inspirer l'idée d'un véhicule qui lance du feu, soulève le sable du désert, fait fondre sous lui les montagnes... Nous autres, enfants du XXe siècle, qui avons lu les récits sur Hiroshima, nous avons bien une idée de ce que pourrait signifier l'apparition de Dieu dans les descriptions de l'Écriture sainte.

Nous allons également vérifier ce que dit l'Ancien Testament de la fécondation artificielle : les « dieux » (« Dieu ») avaient atterri sur la terre dans leur véhicule spatial. Ils commencèrent la partie la plus importante de leur travail : ils fécondèrent les habitants de la terre avec leur semence. Ils séparèrent du monde bestial des créatures hybrides ceux qui avaient été « élus » pour cette expérience et ils les désignèrent pour l'exode dans le désert. Ils les maintinrent dans le désert en quarantaine, pourrait-on dire. Ils les protégèrent de leurs ennemis, leur donnèrent la manne et l'ambroisie pour qu'ils ne meurent pas de faim. Pendant une génération ils durent ainsi rester fixés dans le désert. Le livre de l'Exode nous explique :

« Vous avez vu vous-mêmes comment j'ai traité les Égyptiens, comment je vous ai emportés sur des ailes de vautour (!) et amenés vers moi... » (Ex 19 – 4.)

S'il est exact que les « dieux » disposaient du code génétique, l'obscurité sur un grand nombre de textes se dissipe, comme pour ce passage de la Genèse :

« Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance (...) Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa. » (Gn 1 – 26,27.)

Ce n'est qu'après – je l'ai déjà dit – qu'une femme fut créée à partir de l'homme, Moïse le raconte :

« Puis, de la côte qu'il avait tirée de l'homme, Yahvé Dieu façonna une femme. » (Gn 2 – 22.)

Noé, survivant du déluge et souche de l'espèce, fut déposé par les « dieux » dans le sein de Bat-Enosch. La

femme d'Abraham, Sara, qui ne pouvait plus avoir d'enfants à cause de son grand âge, fut visitée par « Dieu » et mit au monde un fils, le grand Isaac. Le témoin Moïse le dit :

« Yahvé visita Sara comme il l'avait dit et il fit pour elle comme il avait promis. Sara conçut et enfanta à Abraham un fils dans sa vieillesse... » (Gn 21 - 1,2.)

Le « Seigneur » confie au prophète Jérémie :

« Avant de te former au ventre maternel, je t'ai connu ; avant que tu sois sorti du sein, je l'ai consacré. » (Jr 1 - 5.)

Dans le sens d'une programmation selon le code génétique, cette « connaissance avant la naissance » est claire. Un grand nombre de récits de l'Ancien Testament me semblent faire allusion à des fécondations divines. Les « dieux » créèrent une souche qui allait accomplir les tâches terrestres qu'on lui avait confiées. Moïse décrit cette mission :

« La parole de Yahvé fut adressée à Abram (...) : Lève les yeux au ciel et dénombre les étoiles si tu peux les dénombrer » et il lui dit : « Telle sera ta postérité. » (Gn 15 - 1,5.)

Mais ces descendants devaient préserver leur race car :

« C'est moi Yahvé, votre Dieu, qui vous ai mis à part de ces peuples. » (Lv 20 - 24.)

Mais les dieux avaient beaucoup d'ennuis avec leurs créatures car celles-ci ne pouvaient abandonner leurs

vieilles relations avec les animaux. Moïse énumère donc les mises en garde et les châtements qui menacent les récidivistes :

« Tu ne donneras ta couche à aucune bête ; tu en deviendrais impur. Une femme ne s'offrira pas à un animal pour s'accoupler à lui. Ce serait une souillure.

Ne vous rendez impurs par aucune de ces pratiques : c'est par elles que se sont rendues impures les nations que j'ai chassées devant vous. Le pays est devenu impur, j'ai sanctionné sa faute et le pays a dû vomir ses habitants. Mais vous, vous garderez mes lois et mes coutumes. » (Lv 18 – 23 à 25.)

Les sanctions contre le pécheur étaient dures elles devaient l'être, d'ailleurs, car la copulation avec les animaux était manifestement à l'ordre du jour. Voici un extrait du registre des peines présenté par Moïse :

« L'homme qui donne sa couche à une bête : il devra mourir et vous tuerez la bête.

La femme qui s'approche d'un animal quelconque pour s'accoupler à lui : tu tueras la femme et l'animal. Ils devront mourir. » (Lv 20 – 15,16.)

Seul le peuple élu devait être débarrassé de ce fléau sexuel, après 40 années de quarantaine dans le désert. Ensuite la nouvelle génération ressentirait du dégoût à l'idée de mêler son sang à celui des animaux. C'est ainsi que les « dieux » menèrent une lutte difficile mais victorieuse contre les hommes-bêtes, pour les hommes su-

périeurs qu'ils avaient programmés génétiquement. Et c'est pourquoi seule la jeune génération eut le droit de retourner dans la Terre promise :

« Vos cadavres tomberont dans ce désert, vous tous les recensés, vous tous qu'on a dénombrés depuis l'âge de vingt ans et au-dessus, vous qui avez murmuré contre moi. Je jure que vous n'entrerez pas dans ce pays. » (Nb 14 – 29,30.)

Mais également pour la vie dans la Terre promise les mêmes lois sévères étaient valables, nous dit Josué :

« Sans vous mêler à ces populations qui subsistent encore à côté de vous (...) Vous aurez bien soin, car il y va de votre vie, d'aimer Yahvé votre Dieu. Mais s'il vous arrive de (...) vous lier au restant de ces nations qui subsistent encore à côté de vous, d'entrer dans leur parenté et d'avoir avec elles des rapports mutuels (...) elles seront, en ce cas, pour vous, un filet, un piège, un fouet sur vos flancs et des épines dans vos yeux. » (Jos 23 – 7,11,12,13.)

Après l'entrée dans la Terre promise, les mœurs et les coutumes étaient toujours aussi rigoureuses. Il ne fut mis fin à la sodomie que par de nouvelles lois des « dieux ».

Les « dieux » laissèrent au groupe d'hommes dont ils avaient effectué la mutation des recommandations d'hygiène très strictes que Moïse énumère :

« S'il se forme sur la peau d'un homme une tumeur, une dartre ou une tache luisante, un cas de lèpre de la peau est à prévoir. On le conduira à Aaron, le prêtre, ou à l'un des prêtres ses fils. Le prêtre examinera le mal sur la peau. Si à l'endroit malade le poil a viré au blanc, si ce mal fait creux dans l'épiderme, c'est bien un cas de lèpre (...) Mais si sur la peau il y a une tache luisante blanche, sans dépression visible de la peau et sans blanchissement du poil, le prêtre séquestrera le malade pendant sept jours. » (Lv 13,2 à 4.)

Des « dieux », des intelligences étrangères, enseignèrent aux hommes nouveaux à diagnostiquer les maladies et – comme dans le cas évoqué – à « isoler » les malades. On donne aussi des consignes tout à fait actuelles pour une désinfection totale et soigneuse. Moïse décrit en détail ces prescriptions :

« Tout lit où couchera cet homme sera impur et tout meuble où il s'assiéra sera impur.

Celui qui touchera son lit devra nettoyer ses vêtements, se laver à l'eau (...)

Celui qui s'assiéra sur un meuble où cet homme se sera assis devra nettoyer ses vêtements, se laver à l'eau (...)

Celui qui touchera le corps de l'homme (...) devra nettoyer ses vêtements, se laver à l'eau (...)

Si le malade crache sur une personne pure, celle-ci devra nettoyer ses vêtements, se laver à l'eau (...)

Tout siège sur lequel aura voyagé le malade sera impur.

Tous ceux qui toucheront à un objet quelconque qui se sera trouvé sous lui seront impurs jusqu'au soir (...)

*Le vase d'argile que touchera le malade sera brisé.
(Lv 15 - 4,5, 6,7, 8,9, 10,12.)*

Ce sont des conseils d'hygiène toujours d'actualité. Qui donc pouvait avoir ces connaissances dans les temps primitifs ? Si je les observe à travers mes lunettes – -fabriquées en 1969 – les événements se présentent ainsi :

Des « dieux » vinrent du cosmos ;

Des « dieux » élirent un groupe de créatures et les fécondèrent ;

Des « dieux » donnèrent à ce groupe, porteur de leur matériel génétique, des lois et des instructions pour une civilisation susceptible de développement ;

Des « dieux » anéantirent les créatures qui avaient récidivé ;

Des « dieux » offrirent au groupe élu un savoir technique, médical et hygiénique important ;

Des « dieux » laissèrent derrière eux une écriture et des méthodes pour cultiver l'orge.

C'est à dessein que j'ai laissé de côté la chronologie en présentant ma version. Les textes de l'Ancien Testament sont les degrés de l'élaboration d'une religion, ils ne reflètent pas des périodes déterminées par l'histoire. Des comparaisons avec la littérature d'autres peuples anciens (et plus anciens) amènent à conclure que les événements décrits dans le Pentateuque et dans les livres prophétiques n'ont pu se produire aux dates que leur ont attribuées les spécialistes de la religion. L'Ancien Testament est une grandiose énumération de lois et d'indications pratiques pour le développement d'une civilisation, de mythes et de fragments d'histoires authentiques. Ce recueil contient une abondance d'énigmes insolubles. Depuis déjà des siècles, des lecteurs croyants font des efforts sincères pour les résoudre. Mais il y a là trop de faits inconciliables avec l'image du Dieu tout-puissant, bon et omniscient.

La question suivante est au centre de ces analyses : comment est-il possible que le Dieu omniscient puisse se tromper ? Un Dieu qui, après avoir créé l'homme, constate que son œuvre a été bonne et peu après se repent déjà de son acte, est-ce un Dieu tout-puissant ?

*« Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon. »
(Gn 1 - 1.)*

Mais :

« Yahvé se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et il s'affligea dans son cœur. » (Gn 6 - 6.)

Ce même Dieu qui avait créé l'homme décida d'anéantir son œuvre. Il ne le fit pas qu'une seule fois, il

le fit souvent. Pourquoi ? De même l'idée du péché originel me paraît contradictoire. Le Dieu qui créa l'homme ne devait-il pas savoir que ses créatures allaient pécher ? S'il ne le savait pas, peut-il être le Dieu omniscient ?

Dieu ne châtia pas seulement Adam et Eve pour le péché originel, il associa largement à ce châtement toute leur postérité innocente. Non seulement les enfants de leurs enfants n'avaient pas commis le péché originel mais ils ne savaient même pas ce que c'était. Et dans sa colère Dieu voulut être apaisé par le sacrifice de la vie d'un innocent ?

Je doute que le Dieu infiniment bon éprouve des sentiments de vengeance. Je ne comprends pas non plus pourquoi le Dieu tout-puissant laissa tuer son propre fils de façon cruelle pour remettre enfin ses péchés au monde entier.

Loin de moi l'intention de contester véritablement les grandes religions par de telles interrogations et de telles remarques. J'indique simplement ces contradictions parce que je suis persuadé que le grand Dieu de l'univers n'a rien, mais absolument rien de commun avec les « dieux » qui hantent les légendes, les mythes et les religions et effectuèrent la mutation de la bête en homme.

Mais tout cela n'était qu'une accumulation de preuves littéraires et j'ai l'impression d'avoir fait comme Michel Eyquem de Montaigne : j'ai cueilli quelques fleurs, j'en ai fait un bouquet et je n'ai ajouté que le lien qui le maintient !

Comme je vais au fond des choses, on me conjure de tous côtés de ne pas prendre les sources dans un sens aussi littéral. Pourtant, pendant 2 000 ans, nos pères ont été tenus de prendre la Bible à la lettre. S'ils avaient émis un doute, ils auraient eu de gros ennuis. De nos jours, on a le droit de parler de ce qui est problématique et sujet à caution, c'est pourquoi je continue de poser des questions.

Pourquoi Dieu et ses anges pour leurs apparitions étaient-ils toujours accompagnés de feu, de fumée, de tremblements de terre, d'éclairs, de tonnerre, de vent ? Certaines explications audacieuses et imaginaires ont été avancées et elles ont pu paraître évidentes après deux siècles de dialectique. Mais qui a jamais eu le courage de prendre pour du réel ce qui est mystérieux ?

Le professeur Othmar Keel (Suisse) pense que ces manifestations de Dieu doivent être interprétées comme des idéogrammes, tandis que le professeur Lindborg interprète les mêmes événements comme des phénomènes hallucinatoires. Le docteur A. Guillaume, spécialiste de l'Ancien Testament, estime que les apparitions de Dieu sont des phénomènes naturels, mais le docteur W. Beyerlein voit dans presque tous ces phénomènes des éléments rituels du culte israélite. Interprétations de spécialistes ? Je ne vois là que contradictions. Mais le changement de mentalité de la jeune génération est réconfortant !

C'est ainsi que le docteur Fritz Domermuth a écrit dans la *Revue de la faculté de théologie de Bâle* (n° 20, 1965) que : « quand on les examine de près, les récits en question se laissent difficilement interpréter comme des phénomènes naturels d'ordre météorolo-

gique ou volcanique... Si les études bibliques veulent progresser, il est temps de considérer les faits sous un autre angle ». Je pense que les intelligences étrangères ne se sont pas efforcées de créer des hommes nouveaux uniquement pour des motifs altruistes. Bien qu'aucune analyse ne l'ait encore prouvé jusqu'ici, on pourrait tout de même admettre que les « dieux » cherchaient sur terre un matériau qu'ils s'attendaient à y trouver et qui était important pour eux. Était-ce un carburant pour leurs vaisseaux spatiaux ?

Maintes indications permettent de conclure que les « dieux » encaissaient une contrepartie pour leur aide à l'évolution ! Le livre de l'Exode parle d'un « prélèvement », idée que chacun comprend tout de suite même sans connaître son contenu. Des traducteurs éprouvés m'ont affirmé qu'on pouvait hésiter entre l'idée de soulever et celle de déposer. Écoutons de nouveau le témoin Moïse :

« Dis aux enfants d'Israël de prélever pour moi une contribution : vous la percevrez de quiconque prendra la chose à cœur. Vous accepterez de leur part, comme prélèvement : de l'or, de l'argent et du bronze ; de la pourpre violette et écarlate, du cramoisi, du lin fin et du poil de chèvre ; des peaux de bélier teintes en rouge, du cuir fin et du bote d'acacia (...) des pierres de cornaline et des pierreries à enchâsser dans l'éphod et le pectoral. » (Ex 25 - 2 à 4,7.)

Afin qu'il n'y ait pas d'erreur dans les offrandes, la liste de vœux était bien spécifiée :

« Aussi apportons-nous chacun en offrande à Yahvé ce que nous avons trouvé en fait d'objets d'or, bracelets de bras et de poignet, bagues, boucles d'oreilles, pectoraux (...) Moïse et Eléazar le prêtre reçurent d'eux cet or, tous ces bijoux. Ce prélèvement d'or qu'ils firent pour Yahvé donna un total de 16 750 sicles ». (Nb 31 - 50 à 52.)

Dieu aura donc demandé un salaire incroyablement lourd pour le bien qu'il avait fait à ses enfants de la terre ! Des textes de Moïse, il ressort également que les dons n'étaient absolument pas destinés aux prêtres, ils devaient simplement encaisser et transmettre. Le montant de la collecte pour les dieux était donc très bien calculé, une telle préméditation serait indigne du Dieu vrai. Le prélèvement était-il le prix demandé par les dieux pour tout ce qu'ils avaient transmis aux hommes de science et d'intelligence ? Les sources anciennes donnent l'impression que les dieux ne sont pas restés longtemps sur notre planète. Ils réalisèrent leurs projets puis disparurent pour longtemps. Mais ils se souciaient de la façon dont ils pourraient protéger pendant leur absence ce qu'ils avaient créé. Comme ils possédaient des facultés extraordinaires, ils installèrent probablement des appareils de surveillance.

Pendant les absences des dieux il arrivait souvent qu'un prophète, cherchant conseil, appelât son Seigneur comme Samuel le raconte :

« Le jeune Samuel servait donc Yahué en présence d'Eli ; en ce temps-là, il était rare que Yahvé parlât, les visions n'étaient pas fréquentes. » (S 3 1.)

Les hommes nouveaux ne furent pas laissés sans protection. Des textes parlent de « serviteurs des dieux » qui, chargés d'une mission supérieure, accomplissaient leur service sur la terre, protégeaient les élus et veillaient sur les maisons des dieux. Ces « serviteurs des dieux » étaient-ils des robots ?

L'épopée de Gilgamesch décrit le combat dramatique d'Enkidu et de Gilgamesch contre le monstre Chuwawa qui surveillait seul et avec efficacité les maisons des dieux. Les lances et les pierres que Gilgamesch et Enkidu lançaient se heurtaient au « monstre lumineux » sans rien lui faire, tandis que derrière lui une « porte » parlait avec la voix d'un être humain mais aussi puissante que le tonnerre. Enkidu, qui était intelligent, découvrit l'endroit vulnérable du serviteur divin Chuwawa et il put le mettre hors de combat. Chuwawa n'était ni dieu ni homme, cela ressort d'une série de textes que James Pritchard a publiés en 1950 dans *Ancient Near Eastern Texts* :

« Tant que je n'aurai pas tué cet « homme », s'il est un homme, tant que je n'aurai pas tué ce dieu, s'il est un dieu, je ne porterai pas mes pas vers la ville... Oh Seigneur (il s'adresse à Gilgamesch) toi qui n'as pas vu cette chose, tu n'as pas été saisi d'effroi ; moi, qui ai vu cet homme, j'ai été saisi d'effroi. Ses dents sont comme les dents d'un dragon, son visage comme celui d'un lion... »

N'est-ce pas la description d'une lutte contre un robot ? Peut-être Enkidu a-t-il su comment arrêter la ma-

chine, ce qui lui permit de faire évoluer en sa faveur cette lutte inégale ?

D'une autre traduction de N. S. Kramer nous pouvons conclure à l'existence d'un automate programmé pour servir les dieux :

« ... ceux qui l'accompagnaient, ceux qui accompagnaient Inanna (la déesse), étaient des êtres qui ne prenaient aucun aliment, aucune boisson, ils ne mangeaient pas la farine répandue pour eux, ne buvaient pas l'eau apportée pour eux... »

On parle souvent de tels êtres qui ne mangent ni ne boivent dans des textes sumériens et assyriens. Parfois ces monstres effrayants sont désignés comme des lions volants, des dragons crachant le feu ou bien des œufs divins rayonnants. Nous rencontrons également des équipes de gardiens mises en place par les dieux dans les légendes grecques. La légende d'Hercule parle du lion de Némée qui était tombé de la lune et qu'aucune arme humaine ne pouvait blesser. Une autre légende décrit le dragon Landon dont les yeux ne se fermaient jamais pour dormir et qui dans les combats jetait des flammes et émettait un épouvantable sifflement. Médée et Jason durent, avant de pouvoir voler la Toison d'or, vaincre par la ruse un dragon recouvert d'écailles lumineuses métalliques et qui rampait au milieu des flammes.

Nous trouvons encore des robots dans la Bible. Qu'étaient les anges qui sauvèrent Loth et sa famille avant que Sodome et Gomorrhe disparaissent, sinon des robots ? Et que peut-on voir d'autre dans les « bras de Dieu » qui venaient au secours des élus dans les

combats ? Dans le livre de l'Exode, Moïse parle d'un ange très secourable que Dieu avait chargé d'une mission :

« Je m'en vais envoyer un ange devant toi, pour qu'il veille sur toi au cours de ton voyage, et te fasse parvenir au lieu que j'ai fixé. Révère-le et écoute sa voix. Ne lui sois point rebelle. Il ne pardonnerait pas, alors, vos transgressions, car il a en lui mon Nom ». (Ex 23 - 20,21.)

Il me semble tout à fait logique qu'un robot ait en lui le nom et l'esprit de son constructeur et qu'il ne puisse pas s'écarter de son programme.

Quand j'étais écolier, je trouvais merveilleuse l'aventure de Jacob que Moïse raconte dans la Genèse. Un soir, alors que Jacob s'étendait après une journée de marche, il vit une échelle dont le sommet atteignait le ciel et des anges de Dieu y montaient et descendaient, Jacob n'avait-il pas surpris les serviteurs divins alors qu'ils effectuaient le chargement d'un vaisseau spatial ? L'histoire merveilleuse de Jacob était-elle le récit d'un témoin oculaire ?

Pour vérifier mes affirmations si audacieuses, il serait bon de relire tous les passages des textes anciens qui parlent de dragons, en pensant à des robots, thème qui nous est familier ; le lecteur serait alors étonné de voir à quel point ce qui était incompréhensible devient tout à coup compréhensible !

Je pense que les idées que j'ai avancées seront attaquées avec une extrême violence. Des intelligences étrangères auraient préparé la fin de la sodomie sur

terre ? Une nouvelle race d'hommes aurait reçu d'intelligences étrangères les premières indications pour une vie commune civilisée ? Des intelligences étrangères se seraient évanouies dans le cosmos une fois leur ouvrage terminé mais auraient laissé des gardiens pour veiller sur leurs hommes nouveaux ? Et ces surveillants auraient même été des robots, des automates ?

Derrière les mythes, les légendes, les traditions, j'essaie de voir une ancienne réalité. Je constate que :

Les Tibétains et les Hindous firent de l'univers le père de la race terrestre.

Les habitants de Malekula (Nouvelles-Hébrides) affirment que la première race d'hommes se composait de descendants des fils du ciel.

Les Indiens disent qu'ils sont les descendants des oiseaux de tonnerre.

Les Incas prétendent descendre des fils du soleil.

Les Rapanuis font remonter leurs origines aux hommes volants.

Les Mayas seraient les enfants des Pléiades.

Les Germains affirment que leurs ancêtres vinrent avec les divinités volantes.

Les Hindous prétendent descendre d'Indra, de Gurkha ou de Bhima ; tous trois parcouraient le ciel dans des navires de feu.

Henoch et Elias disparurent pour toujours, après avoir procréé, dans un vaisseau céleste flamboyant.

Les insulaires des mers du Sud prétendent descendre du dieu Tangaloa, tombé du ciel dans un gigantesque œuf étincelant.

À toutes ces versions des origines de l'homme, un thème central est commun : les dieux vinrent, choisirent un groupe, qu'ils fécondèrent et séparèrent des impurs. Ils lui inculquèrent des notions modernes et disparurent ensuite un certain temps ou pour toujours.

Ce qui reste de ces constatations si troublantes, Karl K. Kohlenberg le note dans son livre « La science des peuples » : l'énigme des dieux, l'énigme de l'origine de l'homme, un déluge de traditions dont notre science limitée ne sait toujours pas découvrir le sens véritable.

Permettez-moi encore une allusion à l'énigme des dieux. Dans mon premier livre, j'ai évoqué la théorie de la relativité, le problème des fusées ainsi que les écarts temporels au cours des vols interstellaires. Nous avons vu que le temps, pour l'équipage d'un vaisseau spatial qui se déplace exactement à la vitesse de la lumière, passe beaucoup moins vite que pour ceux qui restent sur la planète de départ. Devons-nous considérer comme un hasard le fait que les textes les plus anciens, indépendants les uns des autres, soulignent tous que pour les dieux les unités de temps n'étaient pas les mêmes que pour nous ? Pour le dieu hindou Vichnou, une vie d'homme ne représente qu'un instant. En Chine, tous les empereurs légendaires de l'histoire ancienne étaient des « seigneurs célestes », parcouraient le ciel sur des dragons crachant le feu et vivaient 18 000 années terrestres. Oui, P'an Ku, premier « seigneur céleste », se promenait depuis déjà deux millions d'années dans le cosmos, et notre Ancien Testament lui-même

nous affirme que dans la main de Dieu tout durait « pour un temps et des temps et un demi-temps » (Dn 7 – 25) ou, pour reprendre l'expression grandiose du Psaume 90 (4) : « Car mille ans sont à tes yeux comme un jour, hier qui s'en va, une veille de la nuit. »

12

Questions, questions, questions

La signification des traditions anciennes a-t-elle été déformée pendant des milliers d'années ?

Nos tentatives d'interprétation étaient-elles mal orientées ?

Attribuons-nous trop de complexité à ce qui s'offre à nous depuis toujours ?

A-t-on tout simplement mal interprété des modes d'emploi pratiques et techniques incorporés aux mystères philosophiques et religieux ? Les traditions qui s'expriment par les mythes et les religions seraient-elles beaucoup moins mystérieuses et beaucoup plus réalistes qu'on ne l'a cru pendant des millénaires ?

Les rares traces de la première histoire de l'humanité nous parleront-elles à temps, avant que le matériel réduit dont nous disposons ne soit définitivement dévoré, démantelé, détruit par les bulldozers ?

Quand les archéologues creuseront-ils une tranchée d'un kilomètre de long dans la roche gréseuse du Teutberg ?

Quand une expédition fera-t-elle des fouilles aux environs de Mari, librement et sans peur, dans ces lieux qui sont entourés de mystère ?

Quand fera-t-on des recherches sous-marines dans la mer Morte en employant des instruments modernes à radiation ?

Quand les archéologues envisageront-ils de sonder les pyramides comme on a sondé celle de Chéphren, ce qui devrait être fait depuis longtemps ?

Quand, à Tiahuanaco, les dragues dégageront-elles les couches supérieures afin que nous découvriions les secrets qu'elles recouvrent peut-être ?

Combien de temps encore des solitaires assoiffés de science devront-ils péniblement errer dans le Sahara sans aucune aide ? Quand se décidera-t-on au moins à leur fournir des hélicoptères pour inspecter ce vaste territoire ?

Quand finira-t-on par analyser chimiquement les traces de la plaine de Nazca ?

Mais combien de temps encore des idéalistes devront-ils attaquer en francs-tireurs les ruines de la jungle du Honduras et de celle du Guatemala ?

Quand fera-t-on enfin des fouilles en profondeur dans le Simbabwe (Rhodésie du Sud) ?

Quelle sera l'organisation mondiale qui acceptera de financer un institut de cartographie pour que celui-ci explique enfin les rapports géographiques et géométriques particuliers qui relient les restes de premières civilisations mystérieuses d'un continent à l'autre ?

Une organisation internationale, l'Unesco par exemple, prendra-t-elle la décision de faire cataloguer les innombrables peintures et dessins rupestres qui existent tout autour du globe ?

Les clés du ciel ne seraient-elles pas cachées en maints endroits de notre terre ?

Avons-nous été frappés de cécité pendant des millénaires ?

Et le sommes-nous encore ?

Il est vrai, les anciens dieux n'ont cessé de nous le dire, nous sommes sourds et aveugles, mais ils disaient aussi qu'un jour nous reconnâtrions la « vérité ».

De mémoire d'homme, toutes les religions promettent que nous trouverons les dieux si seulement nous les cherchons. Et si nous les trouvions, nous irions au ciel et la paix régnerait éternellement sur la terre.

Pourquoi refusons-nous de prendre ces promesses à la lettre ? Peut-être est-ce une erreur de voir dans l'idée de ciel une félicité sans fin dans l'au-delà. Le ciel ne désigne-t-il pas tout simplement l'univers visible ?

Ne devrions-nous pas écouter les messages que nous ont laissés les dieux et les chercher sur la terre au lieu de les situer je ne sais où dans une éternité indéfinissable ?

Ces dieux qui furent invoqués et adorés de tout temps ne nous avaient-ils pas laissé des indications techniques qui nous donneraient la faculté de les rencontrer dans l'univers ?

Depuis le commencement de l'histoire de l'humanité, on a fait et on fait la guerre sans interruption en

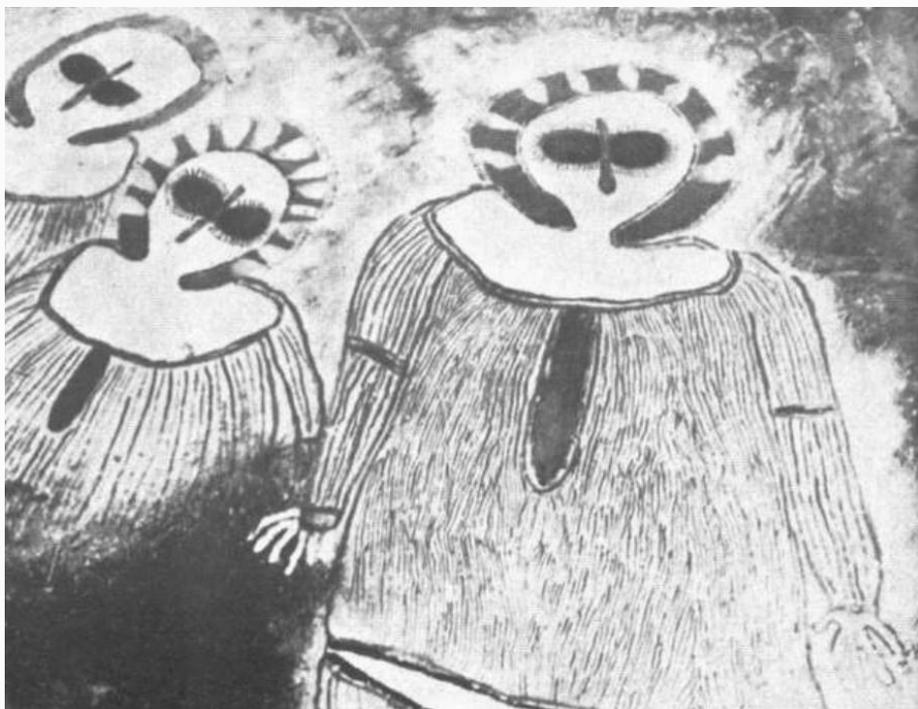
quelque endroit de notre planète. Les dieux promirent-ils la paix sur la terre parce qu'ils savaient que ses habitants, s'ils considéraient de très haut leur petite planète, comprendraient que tous ces désordres terrestres ne sont qu'absurdes vétilles ?

Les dieux attendent-ils, les dieux espèrent-ils que les créatures terrestres, dès qu'elles découvriront l'espace, perdront leur conscience nationale pour regarder l'univers infini comme la patrie de la vie ?

À l'échelle de l'univers, les hommes ne sont tous que les habitants de la troisième planète d'un tout petit soleil à la lisière de la Galaxie, et non des Russes ou des Chinois, des Américains ou des Européens, des Noirs ou des Blancs.

L'humanité pourrait-elle réaliser son rêve ancestral d'aller dans le ciel si elle tenait les promesses des dieux ? Les dieux ont promis aux hommes la possibilité d'un retour aux étoiles, Moïse le dit dans la Genèse : « ... *et tel est le début de leurs entreprises ! Maintenant, aucun dessein ne sera irréalisable pour eux* ». (Gn 11 ; 6.) Et, si un jour les premiers contacts avec des intelligences d'autres planètes ont lieu, une seule langue sera notre moyen de communication, comme à l'époque de la tour de Babel. Mais les 2 967 langues qui sont parlées actuellement sur notre terre pourront subsister en tant que dialectes régionaux. Des érudits de tous les pays et de toutes les planètes échangeront leurs connaissances dans une seule langue.

Cependant notre vieille image du monde, à laquelle nous tenons tant, s'effritera et la jeune génération de l'ère spatiale effacera de sa mémoire les derniers sentiments nationalistes, définitivement dépourvus de sens.



Cette peinture rupestre du Kimberley, Australie, représente Wondjina, créature mythique des temps primitifs. Wondjina n'a pas de bouche, les autres dieux la vénéraient comme une divinité en tant que personnification de la Voie lactée (*Photo Ullstein-Bilderdienst, Berlin*).

Ne serait-ce que pour cette raison, je pense qu'on devrait étudier avec la plus grande rigueur scientifique les interprétations de textes anciens qui nous paraissent encore fantastiques et celles des témoins de pierre connus. C'est seulement lorsque nous aurons pris connaissance de tous les messages laissés par les dieux que la

rencontre effective avec les astronautes d'étoiles étrangères perdra son caractère effrayant, car nous saurons alors que ces êtres ont quelque chose de commun avec nous : pour eux aussi, un jour, il y a eu la création...



Erich von Däniken devant le « temple des inscriptions » à Palenque, Mexique. À l'intérieur de cette pyramide se trouve, profondément enfouie, la dalle funèbre du dieu qui se déplace en fusée, Kukulcan (Photo de l'auteur).

Bibliographie

Ce livre a été écrit dans des circonstances exceptionnelles. L'éditeur s'efforcera, dans de nouvelles éditions, de compléter la bibliographie avec les titres d'ouvrages que l'auteur n'a pu consulter assez longuement au cours de ses voyages et dont il n'a pu noter avec précision les références.

Livres

Allen, T., *Wesen, die noch niemand sah* (Lübbe, 1966)

Andréas, P. – Adams, G., *Was niemand glauben will* (Ullstein, 1967)

Ardrey, R., *Adam kam aus Afrika* (Molden, 1967)

Blavatsky, H. P., *Die Geheimlehre* (Donau-Verlag, 1888)

Blavatsky, H. P., *Die Stimme der Stille* (Ernst Pie-per, 1935)

Böttcher, H. M., *Die grope Mutter* (Econ, 1968)

Bogen, H. J., *Knaurs Buch der modernen Biologie* (Drœraer, 1967)

Boschke, F. L., *Erde von anderen Sternen* (Econ, 1965)

Boschke, F. L., *les Sept Jours de la création* (Robert Laffont. 1967)

- Braun, W. v., *Die bemannte Baumfahrt* (G. B. Fischer, 1968)
- Brentjes, B., *Fels-und Höhlenbilder Afrikas* (Lambert Schneider, 1965)
- Brion, M., *Die frühen Kulturen der Welt* (DuMont, 1964)
- Camp, L. S. u. C. C. de, *Geheimnisvolle Stätten der Geschichte* (Econ, 1966)
- Charroux, R., *Histoire inconnue des hommes depuis 100 000 ans* (Robert Laffont, 1963)
- Charroux, R., *le livre des secrets trahis* (Robert Laffont, 1965)
- Clarke, A. C., *Über den Himmel hinaus* (Econ, 1960) Clarke, A. C., *Im höchsten Grade phantastisch* (Econ, 1967)
- Clarke, A. C., *Eine neue Zeit bricht an* (Econ, 1968) Covarrubias, M., *Indian Art of Mexico and Central America* (Knopf, New York 1957)
- Däniken, E. v., *Présence des extraterrestres* (Robert Laffont, 1970)
- Danielsson, B., *Vergessene Inseln der Südsee* (Ulstein, 1955)
- Disselhoff, H. -D., *Gott mit Peruaner sein* (Brockhaus, 1956)
- Disselhoff, H. -D., *Alltag im alten Peru* (Callwey, 1966)
- Eiseley, L., *Von der Entstehung des Lebens und der Naturgeschichte des Menschen* (Fischer Bücherei, 1969)
- Eugster, J., *Die Forschung nach außerirdischem Leben* (Orell Füssli, 1969)

- Faust, H., *Woher wir kommen 'ym Wohin wir gehen* (Econ, 1967)
- Frischauer, P., *Es steht geschrieben* (Dröemer, 1967) Fuchs, W. R., *Knaurs Bue h der Denkmashinen* (Dröemer, 1968)
- Gamow, G., *Die Lebensgeschichte der Erde* (Bruckmann, 1941)
- Georg, E., *Verschollene Kulturen* (Voigtländer, 1930) Golowin, S., *Götter der Atomzeit* (Francke, 1967)
- Graul, E. H. – Franke, H. W., *Futurologie und Medizin* (in : Deutsches Arzteblatt, Nr. n f., 1969)
- Haber, H., *Unser blauer Planet* (DVA, 1965)
- Hapgood, Ch. H., *Maps of the Ancient Sea Kings* (Chilton, Philadelphia – New York, 1965)
- Heberer, G., *Homo – unser e Ab-und Zukunft* (DVA, 1968)
- Heinrich, H., *Die ewige Weltordnung* (Hamburger Kulturverlag, 1967)
- Herodot, *Seun Bücher griechischer Geschichte* (Atlas, o. J.)
- Hervé, A., *Charles de Carlo* (in : Planet 2, 1969, 69 ff.) Heyerdahl, T., *Aku-Aku* (Ullstein, 1957)
- Hœenn, K., *Sumerische und akkadische Hymnen und Gebete* (Artémis, 1953)
- Homet, M. F., *Die Söhne der Sonne* (Waker, 1958) Honoré, P., *Das Bach der Altsteinzeit* (Econ, 1967) Jungk, R., *Die groPe Maschine* (Scherz, 1966)

Die Kabbala (Arkana, 1962)

Kahn, H. – Wiener, A., *l'An 2000* (Robert Laffont, 1968)

Kohlenberg, K. F., *Völkerkunde* (Diederichs, 1968)

Kramer, S. N., *Geschichte beginnt mit Sumer* (List, 1959)

Krickeberg, W., *Märchen der Azteken und Inkaperuaner. Maya und Muisa* (Diederichs, 1928)

Krickeberg, W., *Altmexikanische Kulturen* (Safari, 1956)

Kühn, H. *Wenn Steine reden* (Brockhaus, 1966)

Lajoux, J. -D., *Wunder des Tassili n'Ajjer* (Callwey, 1967)

Leithäuser, J. G., *Die zweite Schöpfung der Welt* (Safari, 1957)

Ley, W., *Die Himmelskunde* (Econ, 1965)

Lhote, H., *les Fresques du Tassili* (Arthaud)

Lommel, A. u. K., *Die Kunst des fünften Erdteils* (Katalog des Staatlichen Museums für Völkerkunde, München, 1959)

The Mahabharata a Criticism (The Sanskrit Book Dep., Delhi, 1966)

Mahabharatam (Brockhaus, 1906)

Meissner, B., *Babylonien und Assyrien, Bd. 2* (Winters, 1925)

Menzel, R., *Adam schuf die Erde neu* (Econ, 1968)

Métraux, A., *Vile de Pâques* (Gallimard)

Nielsen, T., *Die letzten Geheimnisse der Erde* (Neff, 1957)

Osten-Sacken, P. v. der, *Wanderer durch Raum und Zeit* (Hirzel, 1965)

Pauwels, L. – Bergier, J., *le Matin des magiciens* (Gallimard)

Pauwels, L. – Bergier, J., *Der Planet der unmöglichen Möglichkeiten* (Scherz, 1968)

Pigott, S., *Die Welt aus der wir kommen* (Droemer, 1967)

Philbert, B., *Christliche Prophetie und Nuklearenergie* (Christian A, 1963)

Portmann, A., *Biologie und Geist* (Rhein-Verlag, 1956) Reiche, M., *Geheimnis der Wüste* (im Selbstverlag, Stuttgart 80, Lutzweg 9)

Der Rig-Veda I-IV (Harrassowitz, 1951)

Rüegg, W., *Die ägyptische Götterwelt* (Artémis, 1959) Sânger, E., *Raumfahrt heutmorgen – übermorgen* (Econ, 1964)

Sânger-Bredt, I., *Träumerei am Ronde der Weltraum-fahrt* (in : Weltraumfahrt, Beiträge zur Weltraum-forschung und Astronautik, Heft 2,1954)

Sagan, C., *Is the Early Evolution of Life Related to the Development of the Earth's Core ?* (in : Nature, Vol. 206,1965)

Saurat, Denis, *l'Atlantide et le règne des géants* (Denoël, Paris, 1954)

Schenk, G., *Die Erde – Unser Planet im Weltall* (DVA, 1965)

Shapley, H., *Wir Kinder der Milchstraße* (Econ, 1965)

Shklovskii, I. S. – Sagan, C., *Intelligent Life in the Universe* (Holden-Day, San Francisco, 1966)

Simon, P., *Noticias Historiales de las Conquistas de Tierra Firme en las Indias Occidentales* (Bogota, 1890)

Steinbuch, K., *Falsch programmiert* (DVA, 1968)

Stone, D., *A Preliminary Investigation of the Flood Plain* (in : American Antiquity, Vol. 9, July 1943) Strehl, R., *Der Himmel hat keine Grenzen* (Econ, 1962) Sullivan, W., *Nous ne sommes pas seuls dans l'univers* (Robert Laffont, 1966)

Taylor, G. R., *la Révolution biologique* (Robert Laffont, 1969)

Teilhard de Chardin, P., *Der Mensch im Kosmos* (Beck, 1965)

Thiel, R., *Der Roman der Erde* (Neff, 1959)

Trimborn, H., *Das alte Amerika* (Fretz & Wasmuth, 1959)

Urey, H. CL, *Astrophysik III : Das Sonnensystem* (Springer, 1959)

Vogt, H. H., *AuPergalaktische Sternsysteme und die Struktur der Welt im Großen* (Geest & Portig, 1960)

Vogt, H. H., *Das programmierte Leben* (Albert Müller, 1969)

Watson, J. D., *la Double Hélice* (Robert Laffont, 1968)

Zindel, CL, *Zu den Felsbildern von Carschenna* (in : Jahresbericht 1967 der Historisch-Antiquarischen Gesellschaft von Graubünden, S. 3 ff.)

Journaux et périodiques (ordre chronologique)

Kampfflugzeuge vor 12 000 Jahren (in : Arbeiter-Zeitung, Wien 17.2. 1963)

Ein Bauplan des Lebens wurde entdeckt (in : Die Zeit, 26.3. 1965)

Die Geheimschrift des Lebens ist entziffert (in : Die Zeit, 9.7. 1965)

Ein Funke Leben (in : Der Spiegel 18.12.1967) *Raumschiff vor 12 000 Jahren ?* (in : Sputnik, Heft I, 1968)

Amplia Repercusiôn han tenido Noticias Sobre la Cariosa Planicie Cordillerana (in La Manana, Talca/Chile 11.8. 1968)

El Enladrillado, un Lugar de Misterio – La Frustrada Base de los ovni (in : El Sur, Concepciôn/Chile 25.8. 1968)

Neue archâologische Entdeckung (in : El Mercurio Santiago/Chile, 26.8. 1968)

Sensacional Hallazgœn Talca – Descubren Antigua Civilizaciôn (in : Las Ultimas Noticias, Santiago/ Chile, 26.10.1968)

Das Alphabet des Lebens (in : Die Zeit, 26.10.1968) *Ein Gehirn schwebt frei im Raum* (in : Abendzeitung München, 5.4. 1969)

Baum aus der Retorte (in Süddeutsche Zeitung, 22.4. 1969)

Zusätzliches Gehirn macht klüger (in : Die Zeit, 25.4. 1969)

Der schnellste Computer in Europa (in : Süddeutsche Zeitung, 25.4. 1969)

Die maPgerechten Abwehr-Moleküle (in : Die Zeit. 25.4. 1969)

Struktur eines Antikörpers aufgeklärt (in : Süddeutsche Zeitung, 25.4. 1969)

Amok im Blut (in : Der Spiegel, 26.4. 1969)

Die Sowjetsonde an der Venus gelandet (in : Süddeutsche Zeitung, 17/18.5. 1969)

Sintflut auf der Venus (in : Der Stern, 1.6. 1969)

Die genetische Vernichtung durch uertauschte Chromosomen (in : Die Zeit, 23.5. 1969)

L'auteur et la maison d'éditions remercient tous ceux qui ont eu la gentillesse de contribuer aux illustrations du livre.

ACHEVÉ D'IMPRIMER, POUR LES ÉDITIONS ROBERT LAFFONT,
À PARIS, SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE HÉRISSEY,
À ÉVREUX (EURE), LE 6 AVRIL 1973

Je suis convaincu qu'un héritage transmis par les "dieux" garde vivace en nous la nostalgie des étoiles. Le souvenir de nos ancêtres terrestres et le souvenir de nos maîtres cosmiques agissent en nous. Le développement de l'intelligence chez l'homme ne me semble pas avoir été uniquement le résultat d'une interminable évolution. D'ailleurs ce phénomène s'est produit avec trop de soudaineté. Je crois que nos ancêtres ont reçu leur intelligence des "dieux", et ceux-ci devaient disposer de connaissances qui firent aboutir rapidement ce processus...

Retour aux étoiles propose de nouveaux arguments à l'appui de ma théorie. Il doit relancer la réflexion sur le passé et l'avenir de l'humanité. Nous avons trop longtemps négligé de scruter notre passé le plus lointain avec l'audace de l'imagination. Il sera impossible de produire les preuves définitives et concluantes en une seule génération, mais progressivement la muraille qui sépare encore l'imaginaire de la réalité deviendra plus fragile. Quant à moi, par mes questions, je ne cesse de lui porter des coups. Peut-être réussirai-je à trouver le secret.



Erich von Däniken en 1968, au Mexique, lors de son dernier voyage d'étude.

Erich von Däniken est né le 14 avril 1935 à Zofingen (Suisse). En 1954, il fit un premier voyage en Égypte pour y étudier des traductions de textes assyriens. Depuis 1955, il est presque continuellement en expédition. Il a fait le tour du globe pour trouver la réponse à cette question : « Nos ancêtres ont-ils reçu une visite du cosmos ? » Ses découvertes lui ont inspiré de nombreuses conférences qui ont donné lieu à de vives controverses, tout comme son premier livre : *Présence des extraterrestres*. Présentant de nouveaux « arguments pour l'impossible », *Retour aux étoiles* est le complément indispensable de *Présence des extraterrestres*.

Document de couverture : Détail d'un cachet assyrien. À l'arrière-plan du personnage couronné d'une étoile, on peut voir la figuration d'un système de planètes.